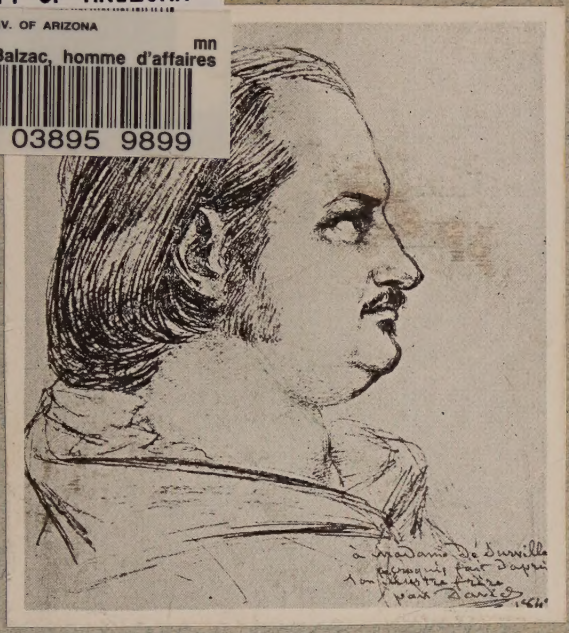
RENÉ BOUVIER

UNIVERSITY OF ARIZONA
UNIV. OF ARIZONA
PQ2178 .B6 mn
Bouvier, Rene/Balzac, homme d'affaires
3 9001 03895 9899



BALZAC

HOMME D'AFFAIRES

A PARIS
chez Honoré Champion
5, Quai Malaquais

BALZAC
HOMME D'AFFAIRES

DU MÊME AUTEUR

Jacques-Cœur, chez Champion (1928).

Quevedo, *Homme du Diable*, *Homme de Dieu*, chez Champion (1929).

RENÉ BOUVIER

PQ
2178
B6

BALZAC

HOMME D'AFFAIRES

PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORE CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS

1930

UNIVERSITY OF ARIZONA
LIBRARY

843.73Z
B78

A mon ami,

M. Marcel BOUTERON

1954155-Q

AVANT-PROPOS

En commençant, en 1925, *son cours mémorable sur Balzac à la Société des Conférences,* M. A. Bellessort *souhaitait qu'un homme mêlé aux affaires étudiât: Balzac homme d'affaires.*

J'ai essayé d'examiner, dans les pages qui suivent, quelques aspects de ce vaste et beau sujet. J'avais au début plus de prétentions, et, relevant pas à pas dans la Comédie Humaine *la documentation, extraordinaire en précision et en étendue, qu'elle renferme, au point de vue économique, financier, comptable, statistique, juridique, industriel, commercial... et à tous les points de vue que vous voudrez, j'aurais aimé m'arrêter à chacune de ces questions, apportant ainsi, après beaucoup d'autres, mon tribut d'admiration à ce puissant génie, qui s'intitule si justement « Le Secrétaire de son temps ».*

Mais j'ai dû bien vite comprendre que si l'on voulait traiter ces multiples sujets avec le soin voulu, il était nécessaire de posséder pour chacun d'eux — tant l'œuvre de Balzac est riche et profonde — une préparation et une compétence spéciales, qu'il fallait les avoir vécus. Je me suis donc limité aux quelques matières que les hasards de la vie m'ont permis de mieux connaître: questions financières, industrielles et agricoles, souhaitant que d'autres

vinssent à leur tour mettre en valeur l'intérêt documentaire exceptionnel de l'œuvre de Balzac.

Que M. Jean BRUNHES, *choisissant dans* la Comédie Humaine *tant de pages qui font écho à de brillants et vibrants passages de ses propres livres, nous montre que Balzac fut un précurseur dans la création de cette science nouvelle:* « *la Géographie Humaine* » (1). *Que* Me DU-

---

(1) Les descriptions du Hâvre (*Modeste Mignon*), de Saumur (*Eugénie Grandet*), de Nemours (*Ursule Mirouët*), de Provins (*Pierrette*), et plus encore celles d'Issoudun (*La Rabouilleuse*) et de Limoges (*Les Illusions Perdues*) pourraient être introduites comme commentaires au magistral chapître « Maisons et Chemins » de la Géographie Humaine de Jean Brunhes, ou encore à ceux intitulés « Formes de la maison et maisons-type » et « L'adaptation humaine aux conditions géographiques » par lequel se termine ce traité. Ces descriptions, en effet, sont écrites dans le même esprit que celles de Laon ou de La Ferté-Milon de notre grand géographe. Même souci de saisir les conditions physiques qui ont déterminé les mouvements de la ville, son orientation, ses conditions de construction; même volonté de les considérer comme des êtres vivants et de ne rien ignorer de leurs lois économiques, de dégager ces forces instinctives qui ont façonné leurs façades et groupé leurs toits. Le passage suivant est particulièrement caractéristique:

« Le roulage, la poste, les auberges, le charronnage, les entreprises de voitures publiques, toutes les industries qui vivent par la route et par la rivière se groupèrent au bas d'Angoulême pour éviter les difficultés que présentent ses abords. Naturellement, les tanneries, les blanchisseries, tous les commerces aquatiques restèrent à la portée de la Charente; puis les magasins d'eaux-de-vie, les dépôts de toutes les matières premières voiturées par la rivière, enfin tout le transit borda la Charente de ses établissements. Le faubourg de l'Houmeau devint donc une ville industrieuse et riche, une seconde Angoulême que jalousa la ville haute, où restèrent le gouvernement, l'évêché, la justice, l'aristocratie ».

Bien entendu, le romancier reprend ses droits mais sans que jamais ses descriptions perdent pour cela en précision. Voici les maisons du vieil Angoulême raidies dans leur attitude: « Moqueuses, dénigrantes, jalouses, avares, ces maisons se marient entre elles, se forment en bataillon serré pour ne laisser ni sortir ni entrer personne; les créations du luxe moderne, elles les ignorent; pour elles, envoyer un enfant à Paris, c'est vouloir le perdre. Cette prudence peint les mœurs et les coutumes arriérées de ces familles, atteintes d'un royalisme inintelligent, entichées de dévotion plutôt que religieuses, qui toutes vivent immobiles comme leur ville et son rocher ».

Ce que nous disons de l'habitation s'applique aux provinces. L'étude des conditions économiques de la Champagne dans *le Député d'Arcis* est faite de main de maître.

Ce qui est très frappant, c'est que Balzac ne s'attarde pas aux musées et

FOUR, *notaire rompu à la constitution des sociétés sous toutes leurs formes, qu'un expert universellement connu comme* M. HOUPIN, *nous fassent toucher du doigt la solidité de tous ces contrats, projets d'association, actes de saisie, de liquidation, etc., dont on trouverait dans* la Comédie Humaine *de quoi remplir les rayons d'une Etude. Il appartiendrait à un avocat comme* Me HENRI-ROBERT *de dégager tous les fils de ces complots judiciaires, toutes les trames de cette procédure, nouvelle manière d'arracher la fortune, d'anéantir les faibles, de souffrir et de faire souffrir, qui remplissent l'œuvre balzacienne.*

Quelque anglo-saxon, épris de statistique, trouverait sur cette science dans la Comédie Humaine, *des points de vue ingénieux et modernes, et les débuts de ce comique, de cet humour nouveau résultant de chiffres accumulés ou drôlement interprêtés — qui a fait fortune en Amérique* (1). *Les*

---

aux monuments. Alors que tous les romantiques contemplent d'abord les cathédrales et s'arrêtent aux vestiges du passé, Balzac ne s'y intéresse guère, campe leur silhouette assez maladroitement. C'est bien ce point de vue des possibilités de production et de consommation d'une région qui retient surtout son attention, comme s'il était économiste ou géographe.

(1) Balzac se livre parfois à de bien curieux calculs statistiques, notamment dans *le Curé de Village*, pour démontrer que la propriété, déjà trop petite, ne doit pas s'effriter encore, et pour appuyer sur une documentation mathématique la nécessité de revenir au droit d'aînesse, opinion qui lui tient tant à cœur.

Ailleurs, la statistique devient pour lui source d'un comique original et puissant: dans *la Psychologie du Mariage*, par exemple, où sans cesse éclatent de nouvelles trouvailles quand il semble que le sac à malice soit vidé. Rabelais est là, avec la richesse débordante de son vocabulaire, le sérieux philosophique de ses digressions. Ces méditations sur le mariage, présentées avec la gravité d'un Nicole écrivant « L'art de vivre en paix avec les hommes », qui se concrétisent en formules constituant une sorte de Code, appartiennent bien à cet humour des chiffres que nous retrouvons dans les célèbres « jokes » américains. Balzac s'excuse de cette œuvre avec une fausse contrition auprès de ses amies féminines, sentant bien qu'au fond il les divertit et qu'elles ne

cent premières pages de la Physiologie du Mariage *forment par exemple un traité savoureux et cocasse qui relie les énormes farces du* XVI^e^ *siècle à ces plaisanteries irlando-yankees où se complait la littérature d'outre-atlantique. Et si* M. GRASSET *voulait bien dépouiller le projet de « Société d'abonnement général » étudié avec tant de soin par Balzac, il y trouverait les modalités mêmes de ce remarquable effort de lancement du livre à bon marché qu'il a si heureusement réalisé dans* les Cahiers Verts (1).

---

sont point irritées qu'il ait ainsi mis à la renverse leurs préjugés feints et leur fausse pudeur.

Nous trouvons une statistique extrêmement curieuse également dans les « *Souvenirs d'un Paria* », où Balzac dépouille l'article du Budget de l'Etat consacré au service de la peine de mort. Il dresse ensuite le compte du nombre d'hommes qui, en France, de l'âge de 21 à 50 ans, seraient capables de devenir meurtriers, ou en fait ou en intention, et il en trouve 1 sur 13 !

(1) Il y aurait aussi tout une étude à consacrer à Balzac commerçant. Nul ne connaît mieux que lui le milieu des voyageurs de commerce, des courtiers, leurs conditions de travail, leur bagoût, les difficultés auxquelles ils se heurtent et les trucs auxquels ils doivent avoir recours pour mener leur vie difficile et ingrate.

Il prévoit aussi l'avenir des grands magasins et les place dans le lieu même où plus tard devaient s'établir « La Samaritaine » et « La Belle Jardinière ». Il a bien observé les acheteurs et leurs manies, et particulièrement ces acheteurs anglo-saxons qui excellent encore à bouleverser tous les étalages, sans tenir aucun compte du dérangement qu'ils causent, et qui, après avoir tout vu, se retirent sans avoir rien acheté.

Le caractère de *Gaudissart* est magnifiquement campé; son carnet de commandes et de représentations, avant sa première tournée, est dressé avec le plus grand soin; nous constatons avec étonnement que Balzac fait porter son effort principal sur les assurances-vie, qui ne faisaient que commencer alors, pour remporter depuis un tel succès, et qui certainement sont parmi tous les placements celui dont la clientèle est le plus difficile à décrocher. Aussi, quel luxe d'arguments Gaudissart sait-il trouver! Il est curieux de relever parmi ceux-ci, le fait que les porteurs d'une police d'assurances-vie pourront obtenir des avances en les donnant comme gages; c'est là, pour beaucoup d'hésitants qui craignent de manquer de fonds, l'une des raisons que les courtiers actuels font le plus volontiers valoir.

Il est assez curieux de constater que Balzac n'a pas hésité à dédier des œuvres traitant de personnages aussi vulgaires et de sujets aussi peu sentimentaux, l'une: « *L'Illustre Gaudissart* », à la Duchesse de Castries, et l'autre: « *Gaudissart II* », à la Princesse Cristina de Belgiojoso.

*
* *

Ainsi, peu à peu, ce travail conjugué ferait apparaître, derrière le génial psychologue que l'on a si parfaitement étudié et commenté, à la fois un technicien et un homme d'action et de réalisation méconnus, et l'on constaterait que si Balzac n'a pas été l'homme de ses affaires, en tout cas il a été un homme d'affaires, tout court.

Il en possède, en effet, ce robuste optimiste de tempérament qui lui a permis de ne pas souffrir longtemps des mêmes souffrances et de mener à bien, malgré tant de circonstances contraires, et sans en être écrasé, l'œuvre la plus pessimiste qui soit.

Il fait preuve également de cette crânerie courageuse et parfois agressive indispensable au « struggle for life » ; jamais il ne s'est complètement livré à personne, sinon à ses livres, et il a gardé pour lui-même les profondes amertumes de son existence tourmentée. Ceci tient sans doute à ce qu'il n'a pas connu, à l'aube de la vie, dans une famille où l'on ne cesse de discuter et de se quereller, la vraie tendresse d'une mère, à ce qu'il a vécu emprisonné pendant cinq ans dans un pensionnat d'où l'on ne sortait même pas pendant les vacances, à ce qu'il a été caché ensuite dans un grenier — son « sépulcre aérien » —, même aux vieux amis, par l'effet de l'une de ces vanités bourgeoises devant laquelle il s'incline docilement, à ce que ses premières amours ont été des amours humiliantes de trottoir et de soupente ; mais cela vient surtout de ce que les siens l'on laissé, par un manque absolu de bon sens, s'engager ridiculement tôt, sans aucune préparation, dans une entreprise particulièrement difficile vouée à un inévitable échec dont il portera pendant de longues années

et injustement la lourde responsabilité. Un tempérament moins fort que le sien se serait définitivement découragé pour tomber dans le déchet des ratés; il a compris, lui, qu'il fallait avant tout crâner avec la vie, sans abandon ni sensiblerie, si l'on voulait être dessus et non dessous.

Quelle maîtrise de lui-même il a acquise ainsi en dépit de sa vanité, de son besoin de gloire! Combien, jeune encore, il mène consciemment son jeu! Ayant commencé par écrire une quarantaine de romans dont quelques-uns ont obtenu un indéniable succès, n'est-il pas frappant qu'il n'ait jamais obéi à cette tentation si naturelle chez tant d'hommes jeunes, de signer ses écrits? Or, il a pendant des années consenti à rester anonyme, parce qu'il ne les jugeait pas dignes de l'œuvre qui s'élaborait déjà en lui. « Ecoute, dit Louis Lambert, quand j'étais tout petit et que je tourmentais des hannetons, il y avait chez ces pauvres insectes un mouvement qui me donnait presque la fièvre: c'est quand je les voyais faisant ces efforts réitérés pour prendre leur vol, sans néanmoins s'envoler, quoiqu'ils eussent réussi à soulever leurs ailes. Nous disions d'eux: Ils comptent ». Balzac a préféré « compter » lui aussi, pendant neuf ans.

Il se montre également, en véritable homme d'action, jaloux de son indépendance. Or, bien que, dans le fond, il soit foncièrement droit et probe, comme il n'est armé que de sa seule volonté et qu'il est criblé de dettes, il doit, par force, composer avec les autres et se voit contraint de biaiser, de cacher son jeu, afin d'échapper aux éditeurs, aux créanciers et plus encore à tous ces donneurs de bons conseils qui gravitent autour des hommes de sa trempe. Il s'est donc fait peu à peu un personnage, une tête, pour éviter, suivant un mot qu'il affectionne, qu'on ne

« l'embête », et pour balayer ces odieuses contingences affamées de nos meilleures heures.

Sa correspondance, presque exclusivement féminine, — car il n'a rien à dire aux hommes, — est écrite comme à regret; on sent qu'il craint de gaspiller ainsi des forces et des moments précieux. Théophile Gautier, dans les admirables pages qu'il lui consacre, n'a pas su dépouiller son romantisme trépident pour voir parfaitement clair dans le fond de l'âme de ce lourd compagnon, alors qu'il discourt avec abondance en s'empêtrant avec lui sur les pentes du Clos des Jardies. Gozlan, surtout frappé par les faits divers de la vie de son grand ami, qui joue si volontiers la comédie, quand cela mord, reconnaît pourtant qu'il ne « paraît prendre aucune part à ce qui se passe autour de lui », et il ajoute: « Il eut déconcerté un coup de tonnerre ». Seule une femme, George Sand, avec laquelle il ne sympathise pas parce qu'il la trouve sans doute trop intelligente et un peu bas-bleu, l'a deviné: « Balzac ne dépense en paroles que de la folie, dit-elle. Il jette là son trop-plein et garde sa sagesse profonde pour son œuvre ».

Mais, en dehors de ces qualités de volonté, de cette vigoureuse personnalité, et également d'une autorité naturelle qui impose, — car il a su trouver tout jeune du crédit et inspirer de la confiance et des égards, — Balzac possède aussi — et c'est là l'essentiel — une intuition, une compréhension incomparables des affaires, nous ne saurions trop insister sur ce point.

Il prévoit par exemple, dès l'origine, la transformation totale de l'industrie de la papeterie, et il en marque exactement les étapes techniques. Il met en valeur, avec le Médecin de Campagne, *une haute vallée du massif de la*

Grande Chartreuse, conformément au programme réalisé depuis dans la région qu'il étudie; il entreprend, dans le Curé de Village, *l'aménagement d'une vallée de la Haute-Vienne, avec la compétence d'un spécialiste en hydraulique agricole et avec tant de précision qu'il nous a été possible, au moyen de ses seules indications, d'établir un plan en relief complet de la région qu'il a imaginée et de dresser une élévation et un profil cotés des barrages destinés à relever le plan d'eau. Il entreprend un voyage pénible en Sardaigne, — d'autant plus dur pour lui qu'il nous paraît être un détestable voyageur, — pour étudier les délaissés des anciennes mines romaines et la possibilité de récupérer les métaux rares qu'ils renferment encore. Or, vingt ans après ces richesses feront la fortune du pays; l'une des affaires dont il envisageait spécialement la reprise se trouve à l'origine des célèbres mines du Laurium, et les Italiens reconnaîtront eux-mêmes qu'il est le premier à avoir sérieusement envisagé la remise en valeur des exploitations de Rome et du Moyen-Age.*

Le voici âgé, usé surtout, à la veille de réaliser enfin le rêve de sa vie, en route pour son dernier voyage auprès de Madame Hanska, qui va dire « oui » enfin. Il parcourt d'importantes forêts de chênes en Pologne, songe tout de suite aux besoins de la France en bois durs, notamment pour les traverses des chemins de fer qui commencent à étendre leurs réseaux, — Balzac n'a jamais cessé de croire à l'avenir des chemins de fer, à l'encontre de M. THIERS *qui n'en a reconnu que bien tard l'utilité* (1), *— il dresse*

---

(1) Balzac ne cesse de professer la confiance qu'il a dans l'avenir des chemins de fer, notamment dans *le Curé de Village*, dans les premières page de « *Un début dans la Vie* », et surtout dans sa corespondance. Que n'a-t-il quelque

immédiatement un programme d'exploitation forestière méthodique et prudent. Or, plus tard, les bois de chêne en question feront l'objet d'un commerce important et fructueux avec la France.

Il a, en ce qui concerne les placements immobiliers, les plus justes intuitions; il prévoit les énormes agrandissements de Paris, les excellentes opérations que l'on pourra réaliser à cette occasion, spécialement sur les terrains encore mal bâtis ou disponibles des environs de la Madeleine, futur centre de la Capitale, et il y revient à maintes reprises dans ses œuvres (César Birotteau, Les Petits Bourgeois).

Aucune possibilité industrielle ou économique ne le laisse indifférent; les exemples peuvent en être donnés par centaines: il se rend compte du rôle que va jouer le ciment et se préoccupe de ses mutiples applications; Gozlan s'esclaffe parce qu'il étend du bitume sur les allées de son jardin; s'il parcourait aujourd'hui nos routes de France, il devrait faire amende honorable! (1).

---

argent pour le placer dans les compagnies qui commencent à se créer, qui, à son avis, assureront des gains extrêmement fructueux!

« Le chemin de fer du Nord, écrit-il à sa sœur, ne sera pas en activité avant vingt jours: c'est la cause de la baisse qui vous inquiète sans raison; j'ai tant d'espoir que, si j'avais de l'argent, j'achèterais. Les grandes maisons de banque ne sont pas inquiètes puisqu'elles achètent. S'il y a cent mille voyageurs en juillet, il y aura une hausse de deux cents francs. Je voudrais ne garder que cinq ou six cents francs en caisse et pouvoir acheter encore trente-cinq actions, si elle baissaient, bien entendu ».

... « Maintenant, je te charge pour moi d'une commission extrêmement importante: c'est de lire les journaux avec attention et de m'écrire un mot d'avis à l'instant, si le chemin de fer du Nord faisait un appel de fonds et indiquait un versement. Ceci, je te le répète, est de la dernière importance. Voici mon adresse, que je te prie de ne donner à personne: « Monsieur de Balzac, à Vierzschovnia, près Berditchef, gouvernement de Kiev (empire russe), par Forbach, Cracovie et Brody ».

(1) Il s'agit de la visite que Victor Hugo fit à Balzac aux Jardies. Gozlan

Mais Balzac sait aussi admirablement compter. Dans ses livres, les calculs sont rigoureusement justes, les bilans bien dressés; l'étonnant compte de faillite de César Birotteau *que nous rétablirons plus loin, où pas un des éléments de cette liquidation difficile et complexe n'est omis, intérêts compris, révèle une compétence d'expert rompu aux écritures les plus délicates de la comptabilité en partie double.*

Les actes légaux ou extra-légaux, qui remplissent des pages entières de la Comédie Humaine, *sont rédigés de main de maître, toutes leurs incidences prévues, les pièges à éviter ou à tendre mis au grand jour. S'il craint que l'on ne saisisse pas les éléments de la machine, ses trucs et ses ficelles, il y revient, il a des « regrets » de maître-ouvrier, il précise, il complète, rien n'y manque. Il manipule les lettres de change et les comptes de frais qui chargent ces « instruments de torture » avec la dextérité d'un vieil huissier.*

Il aurait su parfaitement choisir aussi son personnel. Il connaît la mentalité parfois dangereuse des techniciens et se préoccupe de concilier les renseignements empiriques des uns avec les données théoriques des autres; il formule à cet égard des réserves qui demeurent étonnamment vraies sur le fort et sur le faible des « produits » de nos grandes écoles; il n'oublie aucun des rouages nécessaires au bon fonctionnement des affaires, pas même ces modestes comptables que trop souvent à l'heure qu'il est, on laisse encore dans leur coin, alors qu'ils pourraient jouer, si l'on savait mieux profiter de leurs indications, un rôle si nécessaire.

écrit: « Je voyais qu'il avait toutes les peines du monde à ne pas rire tout haut de l'étrange idée venue à Balzac de faire couler de l'asphalte sur les étroites allées placées en équilibre sur les flancs périlleux de son jardin ». C'est ce que l'on fait couramment partout aujoud'hui.

*
* *

Mais, en étudiant quelques-uns des aspects de ce Balzac encore trop peu connu, nous ne nous sommes arrêtés, nous le savons bien, qu'aux accessoires de la Comédie Humaine, *qu'à ces indispensables documents dont il avait physiquement besoin pour démarrer, aimant à sentir autour de lui, pour se mettre à l'œuvre, un chantier rempli, encombré de matériaux abondants et solides, quitte à faire disparaître aux corrections des pans entiers de ce travail préalable. Nous n'avons considéré que ces longs et parfois énormes morceaux qui forment bloc pendant des pages entières, et sur lesquels bien des lecteurs passent... et des lectrices surtout, pour entrer dans le drame et écouter ces étonnantes conversations, « raccourcis d'abîme », qui nous révèlent le fond de l'âme d'une société. La transition d'ailleurs est d'autant plus impressionnante que l'on pénètre pour ainsi dire d'un seul coup et sans effort dans la vie même, après une préparation psychologique à peu près nulle* (1), *alors que la préparation matérielle a été le plus souvent lente et difficile.*

Balzac le déclare lui-même : il quitte son travail avec chagrin, mais il s'y met avec désespoir. Les feuillets, d'abord, tombent à terre chargés, lourds de substance, compacts ;

---

(1) C'est là une particularité de la technique balzacienne. Une fois le milieu décrit et les personnages physiquement campés, il les livre à eux-mêmes et ne les détaille jamais au moral comme il l'avait fait au physique. Il faut comparer ce procédé à celui de l'un de ses admirateurs les plus passionnés : Paul Bourget, dont les longues analyses portent au contraire sur les sentiments mêmes de ses personnages. Les longueurs de Balzac ne nuisent pas au mouvement et à la vie des acteurs de *la Comédie Humaine* — au contraire —, tandis que celles de Paul Bourget à chaque instant interrompent l'action et parfois la font traîner.

son labeur rappelle « celui du mineur enfoui sous un éboulement ». Mais peu à peu les pages se succèdent plus rapides, l'hallucination gagne, le café agit, son cerveau « fume ». Quand il lève les yeux, il voit « ces jeux de la lumière incertaine que projette la veilleuse dans les plis de calicot rouge, les flammes que vomit une patère dont le centre rutilant ressemble à l'œil d'un voleur, l'apparition d'une robe agenouillée, enfin toutes les bizarreries qui effraient l'imagination, au moment où elle n'a de puissance que pour poursuivre des douleurs et pour les agrandir » (César Birotteau).

Enfin, le maître de l'œuvre commence vraiment à construire; tout s'anime, il semble que la vie gagne les matériaux eux-mêmes, et l'énorme bâtiment s'élève, puissant, cohérent, recouvrant peu à peu de son ombre portée non seulement le règne bourgeois, pendant lequel il a été construit tout entier dans le temps, non seulement la seconde moitié du XIX^e^ *siècle et notre monde à nous, mais celui qui vient, jusqu'à cet américanisme qui menace de nous envahir.*

Balzac a vraiment pris la mesure de tout une humanité nouvelle. Or, si nous considérons dans son ensemble cet édifice prosaïque, complexe, — dans lequel on ne trouve pas un chapiteau grec, où ne s'ouvre pas une ogive gothique, — il nous paraît être d'abord et avant tout le temple de l'argent, tout enfiévré de convoitises, de haines et de passions dévorantes. L'argent est là, partout, troublant la foi, contrariant l'amour, gâtant de ses calculs les étreintes les plus passionnées, engendrant les plus cyniques complots, les crimes les plus sombres.

Avant donc de nous arrêter plus spécialement chez Bal-

zac à quelques exemples caractéristiques des documents comptables, financiers ou industriels, dont son œuvre est si pleine, c'est, nous semble-t-il, le règne de l'argent dans la Comédie Humaine *qu'il importe d'étudier sommairement.*

CHAPITRE I

Le Règne de l'Argent. — Le Milieu.

L'argent-roi établit sa suprématie sous la Restauration et la Monarchie de Juillet, lentement, péniblement. Futur dictateur, il ne mesure pas à son avènement sa prochaine toute-puissance et recherche avec peine les principes et les formes de son gouvernement: c'est le désarroi, la tension des régimes nouveaux qui s'édifient sur des ruines, aidés par des espérances qui les servent, gênés par des appétits qu'ils doivent servir.

Avant la Révolution, ceux qui voulaient s'élever briguaient avant tout des titres et des honneurs; l'argent finissait toujours par venir, grâce à des mariages, à des dotations, s'il le fallait, à des spoliations. Sous l'Empire, la gloire un instant a tout éclipsé; mais, ayant perdu bien vite jusqu'au souvenir d'elle-même, elle a maintenant le crâne fendu comme le Colonel Chabert (1). La perte des

---

(1) Voici, à cet égard, un passage particulièrement frappant du « *Médecin de Campagne* »:

« Avec la monarchie, nous avons perdu *l'honneur*, avec la religion de nos pères *la vertu chrétienne*, avec nos infructueux essais de gouvernement *le patriotisme*. Ces principes n'existent plus que partiellement au lieu d'animer les masses, car les idées ne périssent jamais. Maintenant, pour étayer la société, nous n'avons d'autre soutien que *l'égoïsme*... Malheur au pays ainsi constitué: Les nations, de même que les individus, ne doivent leur énergie qu'à de grands sentiments. Les sentiments d'un peuple sont ses croyances. Au lieu d'avoir

privilèges de la race et du sang, la vente des biens des ci-devant, les assignats qui ont permis de déplacer et de morceler des richesses séculaires, ont ruiné les uns, et les autres gémissent: « Notre soleil s'est couché, nous avons tous froid maintenant » (*Le Colonel Chabert*). « J'avais fait à l'armée l'aumône de ma vie, murmure un vieux grognard sous un chaume perdu des Alpes, depuis que l'autre a été dégommé, je n'ai plus de goût à rien » (*Le Médecin de Campagne*). « Nous sommes dans le siècle des intérêts matériels et du positif; nous sommes tous chiffrés, non d'après ce que nous valons mais d'après ce que nous pesons. Les nations, de même que les individus, ne doivent leur énergie qu'à de grands sentiments... Au lieu d'avoir des croyances, nous n'avons que des intérêts » (*Ibid*).

Tout une société a donc volé en éclats. Dans son célèbre testament, le duc d'Orléans écrit en parlant de son fils: « Personne ne peut savoir, dès à présent, ce que sera cet enfant lorsqu'il s'agira de reconstruire sur de nouvelles bases une société qui ne repose que sur les débris mutilés et mal assortis de ses organisations précédentes ».

C'est dans de telles conditions que peu à peu le maître de l'heure: l'argent, commence à affirmer son omnipotence.

Les spéculateurs, les profiteurs de quinze années de guerre consécutives à une faillite, se soucient de continuer à faire fructifier les énormes et faciles fortunes réalisées sur les fournitures militaires et sur le change. Le commerce, libéré du blocus sur mer et des entraves des frontières où

---

des croyances, nous avons des intérêts. Si chacun ne pense qu'à soi et n'a de foi qu'en lui-même, comment voulez-vous rencontrer beaucoup de courage civil, quand la condition de cette vertu consiste dans le renoncement à soi-même? Le courage civil et le courage militaire procèdent du même principe. Vous êtes appelés à donner votre vie d'un seul coup, la nôtre s'en va goutte à goutte ».

l'on ne cessait de se battre, peut intensifier son activité, et surtout la grande industrie, née de la guerre et de l'étonnant essor des découvertes scientifiques, se développe avec une rapidité qui surprend les plus clairvoyants. Enfin, comme après toutes les commotions profondes, mais rarement, semble-t-il, à un tel degré, le goût de l'aisance a gagné les classes nouvelles qui lèvent. Et la consommation, non point des objets de vrai luxe, qui ne cesseront de marquer dans l'avenir une régression, mais des produits courants, — en attendant qu'ils deviennent des produits standard, — marque un accroissement sans précédent. Ajoutons à ce dernier facteur un besoin général de considération, idéal de cette société bourgeoise, sentiment fait d'un mélange d'admiration et de dénigrement mutuels, flatterie vis-à-vis des uns, morgue vis-à-vis des autres, qui ne comporte ni risque ni courage et se fonde essentiellement sur la réussite et sur la fortune. « La maladie de notre temps est la supériorité, dit le Docteur Bénassis, il y a plus de saints que de niches ». Et par le vote censitaire, et par les conditions d'accession à la pairie, c'est l'argent qui sélectionne ceux qui gouvernent.

La Bourgeoisie « considère la fortune publique comme une proie qui lui est dévolue » (Proudhon). D'un geste avide, cynique ou faussement dédaigneux, tout le monde tend donc les bras vers ce nouveau venu, vers ce parvenu, dont toutes les circonstances concourrent à établir l'omnipotence. « Du fond des soupiraux où commencent ses rigoles, du fond des boutiques où l'arrêtent de chétifs bâtardeaux, du sein des comptoirs et des grandes officines où il se laisse mettre en barres, l'or, sous forme de dots ou de successions, amené par la main des jeunes filles ou par

les mains ossues du vieillard, jaillit vers la gent aristocratique où il va reluire, s'étaler, ruisseler ».

Le Roi ne fait-il pas preuve plus que tout autre de ce mélange d'esprit intéressé et de vanité ; soucieux de l'avenir, n'a-t-il pas placé toute sa fortune sur la tête de ses enfants. Ne se montre-t-il pas véritablement obsédé par l'effet qu'il produit sur les autres souverains ; n'a-t-il pas le constant souci de trouver de beaux partis pour les fils annuels que lui a donnés Marie-Amélie, reine de France idéale pour gazettes de demoiselles ? Que de larmes, que d'adieux quand réussissent et se consomment enfin ces mariages bien arrangés ! Que de vertus conjuguales et familiales viennent parer toutes ces petites combinaisons menées de fort loin par ce brave homme rusé au teint rose et à favoris, en plein accord avec cette pieuse Napolitaine au long nez clérical et triste. Et que de « sérieux » convenu et glacé par là-dessus. Nous sommes en présence de l'une des périodes les plus brillantes, en tous cas les plus riches de notre littérature ; or, elle n'a pas produit en vingt ans une comédie où l'on puisse rire largement et franchement du rire de notre Molière.

Il existe donc dans tout le monde officiel une sorte de prétention et d'égoïsme « lyonnais ». Si nous nous permettons ce mot, c'est que les compatriotes de Callixte, dont on a tant parlé à cette époque, ont donné des preuves caractéristiques de cet esprit. En 1831, quand les ouvriers, les « canuts », se révoltèrent parce qu'ils ne touchaient plus que dix-huit sous par jour pour quinze heures de travail, — six fois moins que sous l'Empire, — leurs patrons, les « soyeux », ne déclarèrent-ils pas qu'ils s'étaient créés « des besoins factices ! ».

*
* *

Mais l'argent ne s'adapte pas sans de violentes commotions au rôle souverain qu'il va jouer.

La circulation fiduciaire est bien loin d'être suffisante pour répondre aux multiples exigences que nous venons de voir s'éveiller. La Banque de France, raidie dans la double cravate de ses Régents, soucieuse de maintenir un rapport sévère entre les réserves métalliques et les billets, se résoud avec peine et toujours en retard à émettre ces derniers en quantité suffisante. On s'en défie, on a trouvé le moyen de ne pas en faire une monnaie commode, car un comptoir n'est tenu au remboursement que des billets qu'il a lui-même émis. Les plus petites coupures demeurent encore de cinq cents francs, comme à l'origine, tant pour la Banque de France et ses succursales que pour les banques départementales. En 1847 seulement, la plus petite coupure fut fixée à deux cents francs. En 1831, la circulation des billets est de 286 millions et en 1847, elle n'a pas dépassé 311 millons.

Si, au moins, en contre-partie, la monnaie métallique devenait plus abondante! Mais il n'en est rien, tout au contraire. Pendant la Restauration et le Gouvernement de Juillet, la production annuelle des métaux précieux a été moindre qu'au cours des dernières années de l'ancien régime. De 1810 à 1847, nos achats en métal se sont chiffrés par 70 millions de francs dont un quart en or, tandis que de 1781 à 1810 elle avait atteint 258 millions.

Aussi, — et nous ne saurions trop insister sur ce point car c'est là l'une des incidences les plus caractéristiques de cette situation sur l'œuvre de Balzac, — tous les « ersatz », qui cherchent à remédier à cette famine de l'argent, se

développent-ils alors dans une proportion anormale, inconnue depuis: effets de commerce, traites et reconnaissances sous toutes leurs formes. Ces dangereux substituts ne cessent de circuler, de s'attaquer de toutes manières à la fortune acquise, flèches qui partent de tous côtés, qui font leurs ravages à chaque page de *la Comédie Humaine,* matériel nouveau avec quoi l'on se bat et qui sème la ruine et le désespoir. L'on peut vraiment affirmer, au propre et au figuré, que la moitié de la société « tire » alors sur l'autre. Paris est devenu la « place la plus friponne et la plus glissante du monde financier », ceci peut-être bien parce qu'elle est l'une des plus gênées.

Si encore ce papier était négociable dans des conditions saines et normales! Mais les affaires naissantes ne peuvent offrir que des gages incertains et difficilement mobilisables. Les entreprises ne possèdent ni fonds de roulement, — expression que Balzac emploie si volontiers, — ni réserves; elles n'ont pas pu pratiquer d'indispensables amortissements; leur fragilité les rend vulnérables à toutes les bourrasques. L'industrie s'est équipée à grands frais avec du matériel cher; or, sans cesse ce matériel se perfectionne, il faut constamment le renouveler, les progrès du machinisme avilissent les prix, et dans cette course à la production à bon marché, toutes les prévisions à chaque instant se trouvent bouleversées.

Les ouvertures de crédit ne sauraient non plus être gagées par des titres, car le portefeuille des affaires est inexistant. Elles n'ont pas encore pu se constituer de réserves sous cette forme.

Dans de telles conditions, les banques, encore mal organisées, qui n'ont pas pris conscience de leur puissance et de leur rôle et se montrent à la fois timorées et spéculatrices,

ne peuvent pas financer les affaires, encore moins escompter la plupart des effets douteux mis en circulation. Au surplus, la Banque de France ne donne guère l'exemple. « Elle m'a toujours paru manquer à sa destination, observe le brave *Birotteau,* quand elle s'applaudit, en présentant le compte de ses bénéfices, de n'avoir perdu que 100 à 200.000 francs avec le commerce parisien. Elle en est la tutrice ».

Aussi l'usure la plus âpre, la plus impitoyable, finit-elle par tirer à elle toutes ces obligations qui traînent sur le marché. Elle râcle les gages au passage, thésaurise, entrave les affaires, les liquide, se fixe comme un microbe destructeur sur le travail, gêne la libre circulation de l'argent, seul moyen pourtant de rendre peu à peu son règne utile et fécond. Enfin, elle exerce les moyens de pression les plus directs, armée par une procédure dont elle possède à fond tout le mécanisme. On ne prête pas son argent aux affaires mêmes, comme aujourd'hui lorsque l'on souscrit des actions d'une société anonyme ou qu'on leur consent des avances. D'ailleurs, les sociétés anonymes, soumises au régime de l'autorisation préalable, sont encore tout-à-fait l'exception. La forme d'association qui prévaut avant notre admirable loi de 1867 est la commandite, qui comporte des engagements personnels. « Les commandites deviennent la loterie, le jeu sans tapis, mais avec un rateau invisible et un refait calculé » (*La Maison Nucingen*). Elles inspirent une défiance en partie justifiée par leur manque de souplesse et par la difficulté d'exercer un contrôle vraiment effectif sur leur gestion. Les créanciers se montrent donc d'autant plus exigeants et vigilants.

L'argent et ses mauvais serviteurs qui lui font cortège, la contrainte, l'avidité et l'usure, dominent donc toute

cette époque, et nous voyons ainsi peu à peu se préciser dans cette « tempête d'intérêts » quelques-unes des forces secrètes qui mènent les sombres intrigues de *la Comédie Humaine*, quelques-uns de ces masques, « masques de force, masques de misère, masques de joie, masques d'hypocrisie, tous exténués, tous empreints des signes ineffaçables d'une haletante avidité qui veulent du plaisir et de l'or » (*La Fille aux Yeux d'Or*).

*
* *

Vivant sans assiette ferme sur le crédit et sur le mauvais crédit, les affaires passent par des crises profondes qui cessent à peine de 1826 à 1830. En Angleterre, dès la fin de 1825, soixante-dix banques provinciales s'effondrent d'un seul coup; dans notre pays, dans les trois derniers mois de 1826, la Banque de France dut protester huit millions d'effets. M. Mignon, gros négociant du Hâvre, est chez Balzac l'une des victimes de ce « coup de vent » qui causa la ruine de plusieurs banques en France (*Modeste Mignon*).

A partir de 1830, les faillites recommencent. Un financier souple et habile comme Laffitte, placé à la tête du Gouvernement au début du règne de Louis-Philippe, après s'être débattu sans repos parmi les plus graves soucis financiers, a perdu, quand le roi l'abandonne, à peu près toute sa fortune personnelle. Casimir Périer prétend faire retomber toute la responsabilité de ces difficultés sur le régime précédent, alors que les causes en sont pourtant strictement économiques, et son opinion, sincère ou feinte, est démentie par de nouvelles difficultés; la situation mauvaise persiste en effet pendant trois ans. C'est alors que l'on crée à Paris le Comptoir d'Escompte, dont le nom même indique

cette pléthore de papiers « en l'air » qui cherchaient alors des guichets. De nouveaux accès de fièvre de croissance, plus violents que jamais, se déclarent en 1836.

Pour lutter contre de tels revers, l'Argent, outrepassant ses droits et contre toute sagesse, non seulement établit une barrière douanière que justifierait l'industrie naissante, mais boucle littéralement les frontières. Ce protectionisme excessif, prime à l'égoïsme et à la routine, qu'en dépit de ses promesses la Monarchie de Juillet ne relâche pas, crée des conditions économiques dangereusement artificielles. L'agriculture se trouve à ce point protégée contre les importateurs, que les propriétaires ne voient aucun intérêt à améliorer leur outillage ou à perfectionner leurs méthodes. Pour peu que les droits soient allégés (ce fut notamment le cas pour les fontes), les grands industriels, qui opéraient en vase clos, oubliant les conditions mondiales du travail, perdent l'équilibre et d'un seul coup voient leur situation compromise. L'étranger bien entendu nous frappe de représailles, et il s'en suit que nos ports ne se développent pas à la cadence qu'il faudrait, bien loin de là.

« On serait effrayé, dit le député Ducos, rapporteur d'un projet de loi tendant à laisser entrer les soies et les filés de coton, du chiffre résultant du renchérissement de tous les objets de consommation, obtenu à l'aide des combinaisons restrictives de notre législation. On calculerait avec effroi le sacrifice immense qu'elles imposent à l'ouvrier dans ses outils, dans son fer, dans son bois, dans sa laine ».

Les luttes entre les intérêts opposés de certaines régions ou de certaines villes, revêtent la violence d'une concurrence à mort entre deux maisons commerciales. Telle cette opposition acharnée faite par le colza du Nord et l'olivier du Midi à l'importation du sésame auquel ils ferment la

porte, en dépit des protestations de l'industrie marseillaise où cinquante usines le traitaient, alors que ni les prix du colza ni ceux de l'huile d'olive n'avaient baissé.

A la faveur de ce désarroi, de cette situation factice et tendue, la spéculation se généralise et commet tous ses ravages. Balzac la définit en maître : « C'est le commerce abstrait, un commerce qui restera secret pendant une dizaine d'années encore et par lequel un homme embrasse la totalité des chiffres, écrème les revenus avant qu'ils existent, une façon de mettre l'espérance en coupe réglée » (*Birotteau*) (1).

---

(1) Ce sont là à peu près les termes employés par Proudhon dans son « Manuel du Spéculateur à la Bourse », paru en 1854 : « La spéculation n'est autre chose que la *conception intellectuelle* des différents procédés par lesquels le travail, le crédit, le transport, l'échange, peuvent intervenir dans la production. C'est elle qui recherche et découvre pour ainsi dire les gisements de la richesse, qui invente les moyens les plus économiques de se la procurer ».

Par son style et surtout par ses colères, Proudhon nous rappelle d'ailleurs souvent Balzac, si paradoxal que cela puisse paraître. Il y aurait à cet égard une bien intéressante étude à faire. Sans doute Balzac écrit-il à la lueur de deux flambeaux « La Religion et la Monarchie », tandis que l'œuvre de Proudhon passe comme une bourrasque sur son temps et fauche tout. Mais, combien le conservatisme de Balzac est-il en profonde opposition avec sa vue pessimiste du monde ! Un révolutionnaire n'aurait pas dépeint plus âprement que lui les ravages du vice, de la débauche, de l'argent, dans les classes dirigeantes. Un esprit simpliste lisant *la Comédie Humaine* en 1848 pouvait honnêtement conclure, s'il acceptait pour exacte la peinture de l'aristocratie, du gouvernement et de la magistrature, « qu'il faudrait chambarder tout cela ».

Il y a donc entre ces deux hommes des analogies de tempérament, de pensée. Les résultantes vont en sens opposé, mais s'il est vrai que parfois les contraires s'appellent et se rencontrent, il nous semble que c'est bien dans ce cas là.

D'ailleurs, les convictions de Balzac sont celles d'un réaliste ; il voit dans le maintien du régime actuel la solution la moins mauvaise, sans plus. Le fond de ses opinions politiques ne nous paraît nulle part mieux exposé que dans le passage ci-après du *Médecin de Campagne*, où il fait preuve d'une si remarquable clairvoyance. On ne saurait mieux définir, à notre avis, les inconvénients du régime parlementaire et du suffrage universel :

« Si, à Dieu ne plaise, la bourgeoisie abattait, sous la bannière de l'opposition, les supériorités sociales contre lesquelles sa vanité regimbe, ce triomphe serait immédiatement suivi d'un combat soutenu par la bourgeoisie contre

Pour abolir la loi de l'offre et de la demande, l'âme des affaires pourtant, dont on ne voit que les méfaits momentanés, Saint-Simon veut supprimer la vente et l'achat, faire disparaître le compte « Profits et Pertes » de la société française, qui se répartira les produits de la vaste raison sociale dont il envisage la création, sans qu'il se produise un solde, ce solde qui positif attire, négatif repousse, et auquel tout le monde songe.

Fourier, au contraire, — car ces questions passent au premier plan dans les préoccupations des moralistes et des sociologues, — couvre de fleurs le capital: les bénéfices

---

le peuple, qui, plus tard, verrait en elle une sorte de noblesse, mesquine, il est vrai, mais dont les fortunes et les privilèges lui seraient d'autant plus odieux, qu'il les sentirait de plus près. Dans ce combat, la société, je ne dis pas la nation, périrait de nouveau, parce que le triomphe toujours momentané de la masse souffrante implique les plus grands désordres. Ce combat serait acharné, sans trêve, car il reposerait sur des dissidences instinctives ou acquises entre les électeurs, dont la portion la moins éclairée, mais la plus nombreuses, l'emporterait sur les sommités sociales dans un système où les suffrages se comptent et ne se pèsent pas. Il suit de là qu'un gouvernement n'est jamais plus fortement organisé, conséquemment plus parfait, que l'orsqu'il est établi pour la défense d'un privilège plus restreint. Ce que je nomme en ce moment le *privilège* n'est pas un de ces droits abusivement concédés jadis à certaines personnes au détriment de tous; non; il exprime plus particulièrement le cercle social dans lequel se renferment les évolutions du pouvoir. Le pouvoir est, en quelque sorte, le cœur d'un Etat. Or, dans toutes ses créations, la nature a resserré le principe vital, pour lui donner plus de ressort: ainsi du corps politique. Je vais expliquer ma pensée par des exemples. Admettons en France cent pairs, ils ne causeront que cent froissements. Abolissez la pairie, tous les gens riches deviennent des privilégiés; au lieu de cent, vous en aurez dix mille, et vous aurez élargi la plaie des inégalités sociales. En effet, pour le peuple, le droit de vivre sans travailler constitue seul un privilège. A ses yeux, qui consomme sans produire est un spoliateur. Il veut des travaux visibles et ne tient aucun compte des productions intellectuelles, qui l'enrichissent le plus. Ainsi donc, en multipliant les froissements, vous étendez le combat sur tous les points du corps social au lieu de le contenir dans un cercle étroit. Quand l'attaque et la résistance sont générales, la ruine d'un pays est imminente. Il y aura toujours moins de riches que de pauvres; donc, à ceux-ci la victoire aussitôt que la lutte devient matérielle. L'histoire se charge d'appuyer mon principe ».

seront répartis par tiers entre le capital, le travail et le talent. Grâce à ce merveilleux aménagement de la masse des revenus de la Nation, l'on récoltera deux moissons par an, l'on pourra consommer si l'on peut, sept repas par jour et les actionnaires du phalanstère recevront 30 % de dividende.

En attendant ces réalisations chimériques, la fraude, que l'on tolère parce qu'elle atténue les outrances du régime douanier, se développe sur une énorme échelle.

Enfin, la corruption sous toutes ses formes, malversations, prévarications, chantage, vente de décorations, de lettres de noblesse, même de promesses de pairie, éclate en retentissants scandales. « On ne brise plus les institutions, on les fausse; on ne violente plus les consciences, on les achète. Notre politique, trop faible pour asservir la France, s'efforce de la corrompre », s'écrie Duvergier de Hauranne.

A côté des honneurs achetés, des fortunes soufflées et douteuses, on constate chez les ouvriers une misère parfois affreuse. L'industrie, gênée par ses progrès mêmes, nous venons de le voir, cherche à diminuer ses prix de revient en se rattrapant sur la main-d'œuvre. Il n'est pas rare de voir les ouvriers travailler quinze heures dans les usines pour des salaires qui ne leur permettent pas de se nourrir; une ouvrière à Paris, en 1829, pour onze heures de travail, gagnait quinze sous, alors qu'un pain de quatre livres coûtait plus de dix-sept sous. Le machinisme commence, on le voit, par être en France comme en Angleterre l'ennemi de l'ouvrier avant de se faire son allié.

En 1835, à Paris, on compte un indigent pour douze habitants. Le nombre des hospitalisés s'élève dans la capitale à 575.000 en 1847. Il y a 130.000 enfants trouvés, recueillis en 1840. Sur 10.000 jeunes gens appelés au Ser-

vice dans les dix départements les plus manufacturiers de France, Ch. Dupin raconte qu'il fallut en réformer 9.000.

Cette misère physique s'accompagne d'une dégénérescence morale non moins grave. De 1827 à 1841, le nombre des délinquants, relativement au nombre des citoyens, s'accroît dans la proportion de 3 à 17. En 1828, sur 1.000 prévenus il y a 60 récidivistes, et en 1841 il y en a 154. Le 1er janvier 1841, sur 18.322 prisonniers des maisons centrales, on compte 40 % de récidivistes, exactement 7.365 (1).

Jeu, fraude, misère, délits, voici les autres caractéristiques de ce régime de course effrénée à la fortune. Sous le gouvernement d'une royauté estimable, mais qui ne fait nullement corps avec la Nation, l'argent crée cette atmosphère de fermentation, de bluff, d'avidité et de haine qui règne, trouble et chargée, dans l'œuvre de Balzac.

Avec lui, quittons le milieu romantique des « rêveurs échevelés comme des saules, des pleurards à nacelles et des désillusionnés byroniens »; pénétrons dans cette Société où le « struggle for life » sévit sans merci, et voyons comment les passions et les vices nouveaux que nous venons de rencontrer au cours de ce rapide aperçu, vont animer les personnages de cette tragédie humaine... qui n'est, paraît-il, qu'une comédie.

---

(1) Cet état de choses avait d'ailleurs commencé sous la Restauration. Fortier de Pides écrit: « La statistique criminelle offrait alors en une année autant de drames de famille qu'on en voyait auparavant en un siècle ». Balzac s'est passionné pour ces crimes sensationnels; il a même utilisé dans *la Comédie Humaine* les noms de quelques-unes des principales vedettes de ces causes célèbres: « La Belle Hollandaise », fille du Palais-Royal assassinée par le Capitaine Serres de Saint-Clair, Collet, forban glissant entre les mains de la police, Vidocq, bandit trois ou quatre fois évadé, devenu chef de brigade de la Sûreté, connu personnellement de Balzac, et qui lui a fourni quelques-uns des traits saillants de Vautrin.

CHAPITRE II

Le Règne de l'Argent. — Les Profiteurs et les Victimes.

Quels sont les courtisans de l'argent, les serviteurs qu'il utilise à ses basses œuvres, et ses grands favoris?

Autour de lui se pressent, dans *la Comédie Humaine,* de jeunes, de très jeunes hommes étonnamment précoces. Aux femmes de quarante ans il faut des intrigants en herbe à former, à utiliser, en attendant qu'ils prennent leur revanche, ce qui ne tardera pas. « Une femme qui ne fait pas de son corps un marchepied pour faire arriver au but l'homme qu'elle distingue, disent-ils tout naturellement, est une femme qui n'a de cœur que pour elle ». A peine débarqués à Paris, ils courent dépenser tout ce qu'ils ont chez Bouisson ou quelque autre tailleur à la mode, prennent conscience de l'effet qu'ils produisent, — comme Bel Ami devant la glace de l'escalier, — dans les yeux des filles qu'ils croisent en sortant de leur mansarde ou de leur pension lépreuse pour se rendre à leur premier salon, et songent immédiatement à tirer profit de leurs avantages physiques, à les monnayer.

L'absolue confiance qu'ils ont en eux-mêmes leur permet d'ailleurs toutes les audaces et les débarrasse de tous les scrupules, de toutes les timidités. La France leur apparaît, suivant le mot de Sainte-Beuve, comme une « Lombardie

féconde » non point à cultiver, car ce sont là des travaux pénibles et de longue haleine, mais à moissonner au plus vite. Leur inconsciente suffisance s'explique d'autant mieux que tous ces jeunes gens, presque des enfants, sont pris très au sérieux par une Société qui, dans cette époque d'individualisme effréné, n'a pas le sens de l'ironie. Aussi, jamais la jeunesse n'a-t-elle joué un rôle plus important; d'ailleurs, tant d'expériences nouvelles sont à faire, que ses aînés n'auraient pas grand chose à lui apprendre.

Ce ne sont plus de fougueux officiers faisant sonner sans vergogne leurs bottes entre deux campagnes sur les parquets cirés, et serrant dans leurs bras des femmes aux trois quarts nues, auxquels la gloire, — et aussi le peu de temps dont ils disposent, — donnent toutes les audaces. Maintenant, les « catéchumènes du veau d'or », les « apprentis gobe-or », à favoris, à figures roses et poupines ayant je ne sais quoi de béat, à pantalons gris-perle à sous-pied, gaspillent de longues journées en fadaises et en futilités. Combien, en effet, les conversations des femmes autour desquelles ils papillonnent paraissent-t-elles vaines et bornées, si vous les comparez aux propos étincelants et parfois si riches et si nourris des amies de Diderot ou de Voltaire! Quelle instruction limitée, quelles petites cervelles! En réalité, ces jolis paons, dont l'essor est facilité par l'incroyable complaisance des maris, sont des oiseaux de proie cyniques, impitoyables, capables entre des salutations obséquieuses et des phrases sucrées de penser et de faire des monstruosités. La triste et longue campagne d'Algérie, dont les coups de feu s'entendent à peine, n'oblige pas ces paresseux et ces jouisseurs à prendre une allure plus crâne et plus digne, et bien rares sont les mauvais sujets qui

jettent sur une ottomane leur manteau doublé de satin pour boutonner l'uniforme serré à la taille.

Dans les salons, à l'Opéra, au Palais-Royal, et d'un roman à l'autre, leur cortège bavard et prétentieux, fait pour briller sous l'or des lustres, passe et repasse, car, s'ils se haïssent comme rivaux, ils se recherchent comme complices. On croirait lire à chaque instant les compte-rendus mondains de la seconde page du *Figaro*. Etaient présents: de Marsay, de Rastignac, les deux Vandenesse, du Tillet, de Trailles, Ajuta-Pinto et tutti quanti. Une foule de volatiles en cours de croissance, « petits jeunes gens qui gloussent dans les couloirs de l'Opéra comme des poulets en épinette », évolue autour des premiers rôles, de ceux qui ont le plus gagné de femmes et le plus perdu d'argent.

A cette société toute petite, sélectionnée par le snobisme et par la morgue, qui croit de bonne foi remplir la scène du monde, se mêlent, occasionnellement, quelques migrateurs éblouis et désorientés, qui viennent là brûler leurs ailes et mourir, comme Rubempré, ou qui retourneront plus ou moins déplumés se refaire dans leur province, comme Portenduère ou d'Esgrignon. Parfois, le cercle consent à s'ouvrir sur un homme de lettres à qui de longues et pénibles veilles solitaires valent cet instant de faux succès, ou à un étranger dont le couplet exotique vient distraire l'ennui qui pèse sur la compagnie, l'ennui historique de cette époque.

L'heure s'avançant, ils vident les théâtres, quittent le Palais-Royal, se glissent dans les rues sombres toutes proches pour jouer, ou sautent en tilbury pour rejoindre leurs maîtresses et se livrer à de fastueux et interminables repas, car Dieu sait s'ils mangent et boivent tous, et la puissance d'absorption de ces pâles dandys! Il y a beau

temps que nous ne pouvons plus nous offrir les menus abondants de cette jeunesse besogneuse, et les repas dédaignés par Balzac feraient bonne figure sur nos meilleures tables! Cette atmosphère viciée, étroite et étouffée où, à part le cheval, on ne pratique aucun sport, gâte et dessèche ceux qui la respirent. On y tient des conversations « empreintes de cet esprit glacial qui raidit les sentiments les plus élastiques, arrête les inspirations les plus généreuses, et donne au rire quelque chose d'aigu. Cette causerie pleine de l'âcre ironie qui change la gaieté en ricaneries accuse l'épuisement d'âmes livrées à elles-mêmes... Après avoir tiraillé dans le cercle des personnes de connaissances, la médisance se met à fusiller les amis intimes » (*La Maison Nucingen*) (1).

Tous finissent plus ou moins par être contaminés; même le sage d'Arthez, raisonneur et moralisateur, qui avait conservé pourtant ses nobles Illusions dans les trois parties des *Illusions Perdues,* et qui sombre à son tour et définitivement sur le divan de *la Princesse de Cadigan.* « Voici bien les enfants de ce siècle dévoré de jalousie, qui veut la fortune sans le travail, la gloire sans le talent, et le succès sans peine... Quand tant de jeunes ambitions sont parties à pied et se sont toutes données rendez-vous au même point,

---

(1) Les colères de Balzac contre cette jeunesse besogneuse et sceptique s'expriment sans cesse avec violence. « Il avait reçu, écrit-il en parlant de Charles Grandet, l'épouvantable éducation de ce monde où, dans une soirée, il se commet en pensées, en paroles, plus de crimes que la justice n'en punit aux cours d'assises, où les bons mots assassinent les plus grandes idées, où l'on ne passe pour fort qu'autant que l'on voit juste; et là, voir juste, c'est ne croire à rien, ni aux sentiments, ni aux hommes, ni même aux événements.

il y a concurrence de volontés, misères inouies, luttes acharnées... Dans cette bataille horrible, l'égoïsme le plus violent ou le plus adroit gagne la victoire » (*Une fille d'Eve*).

Le mal du siècle, plus encore que dans ce désarroi moral décrit si pathétiquement par Musset, se trouve « dans ce labeur de l'homme spécial qui court, intrigue, calcule ses mots, mesure ses amitiés, entrecroise les mille filets de ses espérances, pour pêcher une clientèle, une place ou un nom ». Comme ils se toisent pour évaluer les uns les autres leur valeur marchande! Voici le discours que tient un vieux gagnant du grand prix, et l'un des plus racés, à un yearling avant la course:

« — Voyons! reprit de Marsay, qui toisa Savinien comme un maquignon estime un cheval, vous avez de beaux yeux bleus bien fendus, vous avez un front blanc bien dessiné, des cheveux noirs magnifiques, de petites moustaches qui font bien sur votre joue pâle, et une taille svelte; vous avez un pied qui annonce de la race, des épaules et une poitrine pas trop commissionnaire et cependant solides. Vous êtes ce que j'appelle un brun élégant. Votre figure est dans le genre de celle de Louis XIII, peu de couleurs, le nez d'une jolie forme; et vous avez de plus ce qui plaît aux femmes, un je ne sais quoi dont ne se rendent pas compte les hommes eux-mêmes et qui tient à l'air, à la démarche, au son de voix, au lancer du regard, au geste, à une foule de petites choses que les femmes voient et auxquelles elles attachent un certain sens qui nous échappe. Vous ne vous connaissez pas, mon cher. Avec un peu de tenue, en six mois, vous enchanteriez une Anglaise de cent mille livres, en prenant surtout le titre de Vicomte de Portenduère auquel vous avez droit » (Ursule Mirouët).

Dans de telles mains, toutefois, l'argent ne demeure pas

longtemps, et ces courtisans, « qui jouissent de la vie en usufruitiers prodigues », ont tôt fait de transformer en vêtements, en mobiliers, en fêtes, à moins qu'ils ne soient happés d'un seul coup par une râclette, les subsides que leur procurent les veilles d'une mère, les épargnes amassées sou par sou de petites Eugénie de Guérin du Poitou ou de Saintonge, les largesses d'un vieux notaire de famille désespérément fidèle. Ce sont là des émetteurs, des transmetteurs de billets, des pourvoyeurs de Mont-de-Piété et de tripots, des rabatteurs, des leveurs d'affaires, indispensables auxiliaires dont il sera tiré parti. Mais les véritables maîtres du jeu se trouvent ailleurs.

*
* *

A côté de ces pages de l'argent se groupent, pour mener l'offensive contre ceux qui possèdent, de sombres acolytes ayant des âmes de valets, parfois de criminels, usés, aigris, auxquels la vie a mis une pierre sur la tête et qui voudraient bien la rejeter sur d'autres afin de les blesser et de les assommer. Gauches et laids, d'autant plus féroces qu'ils sont sans gaieté et sans distractions et par conséquent plus obsédés par leurs passions que les autres, nous trouvons dans cette clique : un avoué véreux pris la main dans le sac à Mantes, un maître-chanteur contrefait aux passions lancinantes et réfrénées à Nemours, un médecin crevant de misère qui se ferait aujourd'hui pourvoyeur de stupéfiants ou distributeur de faux certificats d'assurance, un contremaître félon qui livre son bienfaiteur, une famille d'imprimeurs intrigants et cagots, pauvres d'idée mais pratiquant avec une rouerie consommée l'espionnage industriel... et même la soutane d'un prêtre, d'un abbé Tigrane avant

Fabre, qui, dans son cercle spécial, sentant la sacristie et la maison close, pousse un pauvre curé niais hors de la vie, aidé par une bigote.

Cette bande est dominée par certains exécuteurs de hautes œuvres, campés avec une puissance et un relief prodigieux, parmi lesquels nous trouvons quelques-unes des plus puissantes vedettes de Balzac : vieille fille que ses sens dévorent et qui désespère tout une famille, soudard dont le cœur s'est définitivement séché dans l'alcool mais qui conserve, pour arracher un vieillard à des rivaux presque aussi forts que lui, pour le dépouiller et le tuer de plaisirs, cette patience lente et tendue, cette lucidité, ce sang-froid spécial dont témoignent les fanatiques entre deux prières et les alcooliques entre deux verres.

La meute, on le voit, se trouve au complet, sans oublier les maîtres-chanteurs de tous poils, ces oisifs devenus méchants par paresse, ce Bixiou, par exemple, « diable enragé d'avoir dépensé son esprit en pure perte... sautant sur toutes les épaules comme un clown, et tâchant d'y laisser une marque à la façon du bourreau » (*La Maison Nucingen*). Environ deux cents types de cette faune spéciale de carnassiers, de reptiles ou de rongeurs, se trouvent rassemblés là, et l'on pourrait les classer en ordre et en genre, comme Balzac s'est diverti à le faire une fois pour les journalistes (*Extrait de l'histoire naturelle d'un bimane en société*).

*
* *

Ces propagateurs de tristesse et de ruine, et ces jeunes « tigres » dont nous parlions plus haut, se font les indispensables racoleurs d'une autre classe, celle des accumulateurs de richesses, de tous ces parasites « qui ne cons-

truisent qu'avec des ruines ». « Sans les dissipateurs, que deviendrions-nous, nous sommes à nous deux l'âme et le corps » (*Gobseck*).

Quittant donc le Paris qui s'étale sous la lumière, nous rencontrons dans tous les coins des quartiers louches une catégorie spéciale de cloportes, d'araignées aux toiles tendues, de « cryptogames qui poussent, fleurissent ou meurent sur, dans ou sous les murs plâtreux de différentes maisons étranges ou malsaines où ces êtres viennent de préférence ». Ce sont là les thésauriseurs clandestins qui entassent les dons du nouveau maître. Nous entrons chez les avares et chez les usuriers.

Ainsi, constamment, dans l'œuvre de Balzac, nous passons du perron de l'Opéra, de l'étincellement des lustres d'un salon de la rive gauche, du plus confortable et du plus encombré des boudoirs, aux infâmes officines dans lesquelles Molineux, Gigonnet, Fraisier, Palma, Werbrust, etc., etc., mènent leur existence « entomologique », exécuteurs impitoyables et « méchants comme une maladie secrète ». Ou bien nous nous trouvons dans le propret appartement du tranquille et méthodique Gobseck, le plus dangereux de tous, sorte de père Duchêne de l'usure, petit vieux bien propre et maniaque. « J'aime à crotter les tapis de l'homme riche, dit-il, non par petitesse mais pour lui faire sentir la griffe de la nécessité ».

Ce détective de la misère voit tout, sait tout, méprise tout, dépèce tout. Quelle magistrale entrée dans ce monde si particulier Balzac fait-il avec celui-là ! Gobseck, auquel il consacre l'une de ses premières œuvres, grand jouisseur peut-être dans le passé, délibérément, froidement, s'est renfermé dans une existence d'automate « existence qui ne fait

pas plus de bruit que le sable d'une horloge antique ». Il savoure avec sadisme les humiliations qui se traînent à ses pieds, guettant certaines visites qu'il prévoit, bien avant que ses clients sachent eux-mêmes que la nécessité les poussera chez lui. « Quelquefois ses victimes criaient beaucoup, s'emportaient, puis après il se faisait un grand silence, comme dans une cuisine où l'on égorge un canard ». — « Souvent une jeune fille amoureuse, un vieux négociant sur le penchant de la faillite, une mère qui vient cacher la faute de son fils, un artiste sans pain, un grand sur le déclin de la faveur et qui, faute d'argent, va perdre le fruit de ses efforts, m'ont fait frissonner par la puissance de leurs paroles. Ces sublimes acteurs jouaient pour moi seul et sans pouvoir me tromper ». — Seul assis devant un feu mourant, il songe: « J'entasse, donc je suis ». Il sait qu'à côté, derrière la porte, les pièces en enfilade de son appartement regorgent de marchandises, de bijoux, de tableaux, d'argent, passionnément accumulés. Par moments, il lui semble qu'il exerce une sorte de ministère, comme l'ange de Zadig dont l'action néfaste écarte de plus grands dangers encore. Voici la profession de foi de ce janséniste de la fortune. S'il est avare de ses mots, quand il parle, il s'exprime dans une langue concise et brillante, et ses vues sont philosophiques et profondes:

« Si vous aviez vécu autant que moi, vous sauriez qu'il n'est qu'une seule chose matérielle dont la valeur soit assez certains pour qu'un homme s'en occupe. Cette chose... c'est l'or. L'or représente toutes les forces humaines. J'ai voyagé, j'ai vu qu'il y avait partout des plaines ou des montagnes: les plaines ennuient, les montagnes fatiguent; les lieux ne signifient donc rien. Quant aux mœurs,

l'homme est le même partout : partout le combat entre le pauvre et le riche est établi, partout il est inévitabe ; il vaut donc mieux être l'exploitant que d'être exploité ; partout il se rencontre des gens musculeux qui travaillent et des gens lymphatiques qui se tourmentent ; partout les plaisirs sont les mêmes, car partout les sens s'épuisent, et il ne leur survit qu'un seul sentiment, la vanité !... La vanité ne se satisfait que par des flots d'or. Nos fantaisies veulent du temps, des moyens physiques ou des soins. Eh bien, l'or contient tout en germe, et donne tout en réalité. Il n'y a que des fous ou des malades qui puissent trouver du bonheur à battre les cartes tous les soirs pour savoir s'ils gagneront quelques sous. Il n'y a que des sots qui puissent employer leur temps à se demander ce qui se passe, si madame une telle s'est couchée sur son canapé seule ou en compagnie, si elle a plus de sang que de lymphe, plus de tempérament que de vertu. Il n'y a que des dupes qui puissent se croire utiles à leurs semblables en s'occupant à tracer des principes politiques pour gouverner des événements toujours imprévus. Il n'y a que des niais qui puissent aimer à parler des acteurs et à répéter leurs mots ; à faire tous les jours, mais sur un plus grand espace, la promenade que fait un animal dans sa loge ; à s'habiller pour les autres, à manger pour les autres ; à se glorifier d'un cheval ou d'une voiture que le voisin ne peut avoir que trois jours après eux » (*Gobseck*).

Chose curieuse, si Gobseck perçoit par hasard chez ses victimes quelque vraie grandeur — il s'y connaît, on ne le « fait » pas, — si elles n'ont pas que de la « boue dans les veines », il est capable d'une sorte de générosité.

D'autres ministres du culte nouveau n'ont point cette religion à la fois exaltée, froide et cérébrale, et se montrent

au contraire des fanatiques agités et passionnés du nouveau souverain. Le père *Grandet* éprouve le besoin d'ajouter à la volupté de posséder, de compter la nuit dans une pièce coffre-fort, tandis que Saumur repose, des flots d'or qui semblent avoir communiqué leur teinte à ses yeux « renfermant des secrets et des mystères de vie et de mort », celle d'avoir enlevé leurs biens à d'autres (1). Il avait « un persistant besoin de jouer une partie avec les autres hommes et de leur gagner légalement leurs économies ». — « Il tenait du tigre et du boa : il savait se coucher, se blottir, envisager longtemps sa proie, sauter dessus, puis il ouvrait la gueule de sa bourse, y engloutissait une charge d'écus, et se couchait tranquillement comme le serpent qui digère » (*Eugénie Grandet*).

Dans *la Comédie Humaine*, nous trouvons, à côté de ces études poussées, des figures à peine esquissées qui se gravent définitivement. Tel ce Samanon, « bouquiniste au rez-de-chaussée, marchand d'habits au premier étage, vendeur de gravures prohibées au second », et avant tout prêteur sur gages, « qui avait un œil immuable et glacé, l'autre vif et luisant. L'avare semblait se servir de cet œil mort en escomptant et employer l'autre à vendre des gravures obscènes » (*Les Illusions Perdues*).

Pour faire opposition à ces accumulateurs d'argent qui le retirent de la circulation et le confisquent, Balzac a magnifiquement campé les spéculateurs, qui n'emprisonnent

---

(1) Balzac interroge avec perspicacité l'étrange regard de Grandet. « Le regard d'un homme accoutumé à tirer de ses capitaux un intérêt énorme contracte nécessairement, comme celui du voluptueux, du joueur ou du courtisan, certaines habitudes indéfinissables, des mouvements furtifs, avides, mystérieux, qui n'échappent point à ses coreligionnaires. Ce langage secret forme en quelque sorte la franc-maçonnerie des passions ».

pas ces forces latentes mais les valorisent, les multiplient par le coefficient de leurs initiatives et de leurs efforts. Dans ce « repas du lion », ils se préoccupent uniquement de rassasier leur énorme appétit, mais les bribes de leur activité profitent à d'autres, et Balzac se montre indulgent pour eux parce qu'il trouve malgré tout dans leur action quelque chose d'utile et de positif (1). Le lourd baron de Nucingen, toujours pressé, qui traverse comme une bombe les pages de *la Comédie Humaine,* où l'on reconnaît son passage aux phrases en italique bredouillées et pleines de sens où il s'empêtre dans son effroyable accent, est le prototype du genre. Balzac étudie son action avec tant de clairvoyance et une documentation si précise que nous l'examinerons à part.

*
* *

Passons maintenant du côté des victimes, c'est-à-dire de ceux qui possèdent de la richesse, la produisent par leur travail et auxquels il faut chercher à l'arracher.

---

(1) « La spéculation est, à proprement parler, le génie de la découverte... Elle est la faculté essentielle de l'économie. Toujours en éveil, inépuisable dans ses ressources, méfiante dans la prospérité, intrépide dans les revers, elle avise, conçoit, raisonne, définit, organise, commande, légifère : le Travail, le Capital, le Commerce exécutent. Elle est la tête, ils sont les membres; elle marche en souveraine, ils suivent en esclaves ». (Proudhon, Manuel du Spéculateur à la Bourse).

Balzac éprouve pour tous ceux qui font « travailler » l'argent, une indulgence spéciale. Voici comment il s'exprime à propos des spéculations du baron Nucingen: « Qu'importe à l'Etat la manière dont s'obtient le mouvement roratoire de l'argent, pourvu qu'il soit dans une activité perpétuelle? Qu'importe qui est riche, qui est pauvre, s'il y a toujours la même quantité de riches imposables? D'ailleurs, voilà vingt ans que les sociétés par actions, les commandites, primes sous toutes les formes, sont en usage dans le pays le plus commercial du monde, en Angleterre, où tout se conteste, où les Chambres pondent mille ou douze cents lois par cession, et où jamais un membre du Parlement ne s'est levé pour parler contre la méthode... ».

L'argent, ou bien provient de fortunes anciennes qui peu à peu se transforment et se liquéfient en métal: domaines, immeubles, argenterie, bijoux; ou bien de l'accumulation des efforts et du travail.

Parmi les détenteurs des premières, il faut placer au premier rang, dans l'œuvre de Balzac, ces admirables « antiques » à figures modelées dans de la vieille terre de France, qui, saisis par des rafales inconnues, se défendent maladroitement et s'abattent comme des chênes centenaires dont les branches n'étaient pas orientées pour recevoir ces vents-là. L'un des plus caractéristiques d'entre eux, du Guenic, mène à Guérande une vie anachronique de véritable preux, dans le roman *Béatrix*, qui commence comme un pur chef-d'œuvre pour se perdre ensuite dans d'inextricables complications:

« Ses devoirs, il les avait appris avec la vie. Les institutions, la religion pensaient pour lui. Il devait donc réserver son esprit, lui et les siens, pour agir, sans le dissiper sur aucune des choses jugées inutiles, mais dont s'occupaient les autres. Il sortait sa pensée de son cœur, comme une épée du fourreau, éblouissante de candeur, comme était dans son écusson la main gonfalonnée d'hermine ».

D'Esgrignon appartient à cette même classe en voie de disparition. Balzac évoque ces « témoins » d'un autre âge avec une vigueur que seul Barbey d'Aurévilly a peut-être approchée. Fils prodigues, amoureux, surtout déclassés, — car ils ne font guère que ce que leur aïeux ont fait avant eux, — sont des dupes toutes trouvées pour mettre à l'encan cette vieille argenterie de famille qu'on ne saurait défendre sans s'appuyer sur des principes périmés.

Balzac voudrait bien, épris de tradition et de terroir, sauvegarder au moins les propriétés immobilières; il se

déclare notamment et en toutes occasions adepte fervent du rétablissement du majorat, barrière contre la division et la dispersion des biens. Nul ne connaît mieux que lui toutes les mesures conservatoires que l'on pourrait prendre pour éviter cette fuite de la richesse des mains qui la possèdent depuis des générations, dans d'autres qui la gaspilleront ou qui ne l'utiliseront pas. Mais, après quelques déclarations justes et vibrantes, il retourne à ce drame de la dépossession qui forme le fond de la plupart de ses grandes œuvres.

Parmi les faibles et les victimes, nous trouvons aussi chez Balzac des artistes, des amateurs d'art, de ces hommes qui « vivent monastiquement, en bonne fortune avec une belle idée, et demeurent sobres, patients et chastes ». *Le Cousin Pons* conserve jalousement dans une atmosphère mystérieuse et flamande de merveilleux tableaux. Balzac se plaît d'ailleurs souvent dans d'autres œuvres, et avec quelque naïveté, à dresser l'inventaire à la fois étonnant et disparate de collections de très grands maîtres qui se trouvent là rassemblées on se demande comment. Le malheureux Pons se nourrit, quand il ne dîne pas en ville, de quelque mauvais ragoût monté par la concierge, et vit avec un pauvre hère de musicien dont l'âme résonne aux plus nobles symphonies de la vie, celles de la tendresse pour un ami ou de la pitié pour une enfant à peine entrevue, mais sans retour possible sur la terre et perdu définitivement dans le royaume des sons.

Ailleurs, un malade sur lequel pèsent de lourdes hérédités, — celles de tout une famille étudiée là, dans ses ascendants et ses descendants, à la façon des Rougon-Macquart de Zola, — atteint de timidité morale et physique, nous fait songer à l'un de ces égarés de la vie que Duha-

mel a peints avec tant de patience et de profondeur. « Quand les deux timidités se réunissent chez un homme, il sera nul toute sa vie. Cette timidité complète est celle des gens dont nous disons : c'est un imbécile. Il se cache souvent dans cet imbécile de grandes qualités comprimées. Peut-être devons-nous à cette double infirmité quelques moines qui ont vécu dans l'extase ».

L'argent ne fait pas seulement peser son lourd tribu sur ces adeptes du passé ou du rêve, mais sur la modeste classe qui travaille et produit : artisans, petits industriels, que Balzac observe avec tant de compétence, dont il parcourt les ateliers en contremaître averti, écoutant battre l'enclume des forgerons, regardant fonctionner les métiers à bonneterie s'il se rend à Troyes, suivant avec une connaissance spéciale la marche d'une feuille de papier dans une petite imprimerie à Angoulême, ou se livrant avec Popinot à des mélanges pharmaceutiques dans une arrière-cour de la rue des Cinq Diamants.

Ils sont tous là, naïfs, impuissants, prisonniers de leurs préjugés ou de leur tâche journalière, tous les gogos d'aujourd'hui, qui, absorbés par une invention, lancés dans une opération imprudente, vont tomber dans les filets du complot qui les guette.

***

Comment l'offensive va-t-elle se déclencher ? On ne saurait ici tenter d'exposer l'étonnante variété de cette lutte pour la richesse qui caractérise *la Comédie Humaine* et dont nous étudierons tout-à-l'heure quelques exemples. Bornons-nous maintenant à relever seulement quelques traits particulièrement caractéristiques et originaux de ce combat.

Balzac étudie l'action des premiers ferments, des agents « catalyseurs » qui vont décider du drame, avec la perspicacité d'un expert physicien habitué à déceler ces forces latentes, qui transforment l'accident, le fortuit, en facteurs essentiels et décisifs d'une existence. Chez ses personnages, une blessure d'amour-propre, une convoitise, une haine, passant d'abord inaperçues, peu à peu se développent, s'enflent démesurément, dévorent tous les autres sentiments, dirigent les actes de ces possédés en les transformant même physiquement, leur imprimant des accents et des gestes nouveaux. Lui dont le burin est parfois lourd et insistant, excelle à ces indications qu'il donne comme par hasard, qu'il faut saisir au passage, intonation dans la voix, éclair dans le regard, et qui pourtant marquent dans l'action des tournants décisifs.

Le sort de *Birotteau,* par exemple, se joue au moment où, sauvant un intrigant qu'il prend en flagrant délit de vol, il laisse percer, malgré lui, son profond mépris.

Dans l'un de ses plus douloureux romans où il n'y a pas un sourire, pas un moment de repos, *le Cousin Pons,* une femme des Halles, pas autrement mauvaise au début, sur une simple insinuation, songe que la fortune pourrait peut-être bien lui venir par un testament. L'idée se fixe, s'incruste, elle reconnaît sa proie dans deux vieux locataires de la maison, les persécute avec un raffinement, un acharnement impitoyables, et réussit enfin à les dépouiller et à causer leur mort.

Là, c'est une acariâtre vieille fille qui ne pardonne pas à son pensionnaire, un curé débonnaire et bête, de ne plus venir aux soirées qu'elle a organisées le mercredi chez elle, voulant enfin, comme les autres, recevoir du monde choisi dans son salon. Ce complot, où interviennent toutes les

hypocrisies ecclésiastiques, se trame dans une vieille demeure austère et froide, à l'ombre de la cathédrale: la carrière de l'ecclésiastique est brisée et il est chassé de la maison (*Le Curé de Tours*).

Plus loin, c'est une robuste Lorraine éprise d'un jeune artiste auquel elle a sauvé la vie et qu'elle soigne avec dévouement et tyrannie. Elle ne sait trop ce qu'elle en fera: fils ou mari, suivant les velléités de son cœur ou de ses sens, mais le jeune homme lui appartient. Elle apprend qu'il va épouser sa nièce. Voici la charnière de ce roman:

« La physionomie de la Lorraine était devenue terrible. Ses yeux noirs et pénétrants avaient la fixité de ceux des tigres...

Elle serrait les dents pour les empêcher de claquer, et une affreuse convulsion faisait trembler ses membres. Elle avait glissé sa main crochue entre son bonnet et ses cheveux pour les empoigner et soutenir sa tête, devenue trop lourde; elle brûlait!...

— Eh bien, pourquoi vous arrêtez-vous? dit-elle d'une voix creuse; je serai pour vous tout ce que j'étais pour lui. Oh! je lui aurais donné mon sang!...

— Vous l'aimez donc?...

— Comme s'il était mon enfant!...

— Eh bien, reprit Madame Marneffe en respirant plus à l'aise, puisque vous ne l'aimez que comme ça, vous allez être bien heureuse, car vous le voulez heureux?

Lisbeth répondit par un signe de tête rapide comme celui d'une folle.

— Il épouse dans un mois votre petite-cousine.

— Hortense? cria la vieille fille en se frappant le front et en se levant.

— Ah çà! vous l'aimez donc, ce jeune homme? demanda madame Marneffe.

— Ma petite, c'est entre nous à la vie, à la mort, dit mademoiselle Fischer. Oui, si vous avez des attachements, ils me seront sacrés. Enfin, vos vices deviendront pour moi des vertus, car j'en aurai besoin, moi, de vos vices!

— Vous viviez donc avec lui? s'écria Valérie.

— Non, je voulais être sa mère...

— Ah! je n'y comprends plus rien, reprit Valérie; car alors vous n'êtes pas jouée ni trompée, et vous devez être bien heureuse de lui voir faire un beau mariage, le voilà lancé. D'ailleurs, tout est bien fini pour vous, allez. Notre artiste va tous les jours chez madame Hulot, dès que vous sortez pour dîner...

— Adeline!... se dit Lisbeth en songeant à la mère d'Hortense, ô Adeline, tu me le payeras, je te rendrai plus laide que moi!... » (*La Cousine Bette*).

Voilà bien l'un de ces dialogues serrés, révélant tous les gestes des personnages, qui produirait grand effet transporté sans aucun changement au théâtre, l'une de ces « scènes à faire », comme dirait Sarcey, qui abondent dans *la Comédie Humaine*.

L'œuvre de mort de la vieille fille s'accomplit lentement; la Cousine Bette réussit, par un prodige de perfidie et de sadisme, à se conserver les bonnes grâces de ceux qu'elle jette dans un désespoir qu'elle peut déguster goutte à goutte.

La sauvagerie de ces êtres exaspérés par la chaleur du combat est inouïe. « Non, dit Cérizet, il est assez cuit par toi, sans que j'aille encore lui donner des coups de lardoire: il rendrait tout son jus. Faut de la raison » (*Les Petits Bourgeois*).

Une bande de paysans a dépossédé une jeune fille de tous ses biens par le vol d'un testament. Cette dernière gêne les voleurs par sa présence dans la petite ville; voici comment ils s'expriment:

« — Eh bien, dit le premier clerc à Minoret, ça chauffe! Elle est déjà pâle comme une morte; mais, avant quinze jours, elle aura quitté la ville. Vous verrez.

— Il vaut mieux vous avoir pour ami que pour ennemi, s'écria Minoret, effrayé de l'atroce sourire qui donnait au visage de Goupil l'expression diabolique prêtée par Joseph Bridau au Méphistophélès de Goethe.

— Je le crois bien, répondit Goupil. Si elle ne m'épouse pas, je la ferai crever de chagrin.

— Fais-le, petit, et je te donne les fonds pour être notaire à Paris. Tu pourras alors épouser une femme riche...

— Pauvre fille! Que vous a-t-elle donc fait? demanda le clerc surpris.

— Elle m'embête! dit grossièrement Minoret.

— Attendez à lundi, et vous verrez alors comment je la scierai, reprit Goupil en étudiant la physionomie de l'ancien maître de poste » (*Ursule Mirouët*).

Quelles outrances et pourtant quelle vérité profonde! Avez-vous parfois étudié tel tableau de Daumier où il y a de la couleur sans couleur, où les noirs prennent une étonnante variété, où parfois certain coup de griffe vient pour ainsi dire lacérer un morceau dont l'ensemble était solide comme un bloc, écart dû à l'inquiétude ou à la passion et qui achève de donner à l'œuvre sa force et son caractère? Avez-vous remarqué ces visages blafards, déformés, monstrueux, vivants pourtant et de manière intense, de sorte qu'au moment même où l'on songeait à une caricature, l'on s'aperçoit que l'on fait entièrement fausse route

et qu'il ne s'agit que du grossissement à la loupe d'une puissante réalité. Les personnages de Balzac — comme si l'auteur avait broyé de l'encre de Chine pour rendre les plus cruels spectacles de la vie — nous laissent cette intense impression.

*
* *

Cette lutte, à la longue, produit un effet accablant d'amertume et de laideur. Ne trouverons-nous pas dans l'œuvre de Balzac, pour mettre en regard, un sentiment désintéressé ? Parmi beaucoup d'autres, un exemple surtout, d'une qualité rare, nous paraît devoir être relevé.

En face de cette humanité féroce, Balzac a dressé, en effet, comme une protestation et comme une revanche, un personnage immense qui dépasse de tous les côtés l'échelle, cependant plus grande que nature, de ses autres créatures : Jacques Collin— l'Abbé Herrera — Vautrin, forçat chargé de crimes et qui pourtant, on le devine, lui inspire une sympathie secrète. Il vient d'on ne sait où, il a roulé partout, son corps d'athlète a résisté à toutes les épreuves, mais ses désirs, ses sens se sont taris. Il éprouve pour les hommes un mépris insondable, se joue de tous les complots mesquins de la société dont il brise les fils, pénètre dans les intentions les plus cachées des autres avec une incroyable perspicacité. S'il veut persuader ou fasciner, il sait s'adapter merveilleusement au milieu où il se trouve et tenir juste le langage qui convient. Ce Méphistophélès qui paraît, s'évanouit, revient sous des incarnations différentes, n'a pas le pouvoir de donner la jeunesse pour s'en emparer et pour la perdre ensuite, mais il possède suffisamment d'expédients de tous genres pour l'entretenir. Atteint, en effet, d'une sorte de nostalgie désespérée pour

cett. jeunesse qu'il ne sent plus dans ses veines, et surtout pour la beauté, — alors qu'il se sait repoussant et n'est vraiment décontenancé que lorsqu'on lui fait sauter sa perruque pour montrer la hideur de son crâne nu, — il subventionne avec prodigalité l'une et l'autre. A la recherche de son Faûst, il a cru le trouver en Rastignac, qui lui échappe, puis il arrête son choix sur Rubempré, ramassé sur la route au moment où ce dernier songeait au suicide.

Les sentiments équivoques qu'il éprouve, merveilleusement analysés, prennent dans le désenchantement insondable de ce colosse, qui a définitivement perdu son âme, une sorte de grandeur émouvante. Rubempré, en somme, est sa dernière réincarnation. Ayant jeté ce jeune homme si faible, si désarmé, dans une vie de fêtes et de dépenses effrénées, il était clair que d'une manière ou d'une autre, il allait le conduire à sa perte. En effet, à la suite d'un deuil et d'une menace de poursuite, Rubempré désespéré se pend.

Et pour une fois, Balzac, qui pourtant ne se retourne guère sur les tombes fermées, prononce une émouvante oraison funèbre. En pleurant le jeune homme, Vautrin pleure en effet la mort définitive de ses dernières illusions, de toutes ces jouissances dont il ne pouvait plus avoir que le reflet. Il a poursuivi en vain, par un autre, ces joies que l'argent, l'argent que nous avons vu jusqu'ici maître impérieux et exclusif, demeure absolument impuissant à donner.

« Ce cher enfant me disait tout, le soir, quand il rentrait; je le couchais, comme une bonne couche son marmot, et je lui faisais tout raconter... Il me confiait tout, jusqu'à ses moindres sensations... (Voilà bien l'un de ces « raccourcis d'abîme » dont Balzac a l'étonnant secret). Ah! jamais une bonne mère n'a tendrement aimé son fils unique

comme j'aimais cet ange. Si vous saviez! le bien naissait dans ce cœur comme les fleurs se lèvent dans les prairies. Il était faible, voilà son seul défaut, faible comme la corde de la lyre, si forte quand elle se tend... C'est les plus belles natures, leur faiblesse est tout uniment la tendresse, l'admiration, la faculté de s'épanouir au soleil de l'art, de l'amour, du beau que Dieu a fait pour l'homme sous mille formes!...

Monsieur! monsieur! on enterre en ce moment ma vie, ma beauté, ma vertu, ma conscience, toute ma force! Figurez-vous un chien à qui un chimiste soutire le sang... Me voilà! je suis ce chien... Voilà pourquoi je suis venu vous dire: « Je suis Jacques Collin, je me rends!... ».

Le masque tombe et sous le coup du désespoir le bandit se livre.

*
* *

Nous avons jeté un regard d'ensemble sur le champ des opérations et sur les troupes, nous avons observé comment s'engage le combat et la fureur avec laquelle il est conduit. Pour dégager maintenant la puissance et la portée de tous les engins mis en œuvre, nous allons voir dans *César Birotteau* avec quelle surprenante maîtrise et quelle admirable conscience Balzac nous présente les faits principaux et quelques-uns des personnages que nous venons de rencontrer.

Si les chiffres peuvent renfermer des efforts et des larmes; les effets de commerce, les exploits d'huissier, les déclarations de faillite, se charger dans la sècheresse de leurs textes de crimes et de désespoirs, cette nouvelle manière de souffrir et de faire souffrir constitue la substance même de ce drame d'un bilan en rupture d'équilibre.

CHAPITRE III

La Faillite Birotteau.

Déjà, dans « *la Maison du Chat qui Pelote* », l'une de ses premières œuvres (1830), Balzac nous prouve en quelques mots sa connaissance approfondie des règles qu'une affaire bien gérée doit observer pour établir sa situation de fin d'année :

M. Guillaume, marchand de drap rue Saint-Denis, assisté de tout son personnel, son aune à la main et sa plume derrière l'oreille, procède à l'inventaire de ses « marchandises en magasin » afin d'arrêter son bilan. Il mesure les pièces, recherche par la carte appendue aux paquets quand le drap a été acheté, puis il fixe sa valeur actuelle en pratiquant les amortissemens voulus. « Le soir, enfermé avec son commis et sa femme, il solde les comptes, porte à nouveau, écrit aux retardataires et dresse des factures. Tous trois préparent ce travail immense dont le résultat tient sur un carré de papier tellière, et prouve à la maison Guillaume qu'il existe tant en argent, tant en marchandises, tant en traites et billets, qu'elle ne doit pas un sou, qu'il lui est dû cent ou deux cent mille francs ; que le capital est augmenté, que les fermes, les maisons, les rentes vont être ou arrondies, ou réparées, ou doublées. De là résulte la nécessité de recommencer avec plus d'ardeur que jamais à ramasser de nouveaux écus, sans qu'il vienne

en tête à ces courageuses fourmis de se demander : « A quoi bon ? ».

On le voit, le cadre comptable se trouve parfaitement tracé :

A l'actif figureront :	Au passif :
Les « *marchandises* », après avoir subi les abattements nécessités par leur ancienneté ou leur vétusté.	Les « *créditeurs* » pour mémoire puisque cette solide maison ne doit rien à personne.
Les « *espèces en caisse* » ou « *en banque* ».	Le « *capital* ».
Les « *débiteurs divers* » dont M. Guillaume se soucie d'ailleurs de faire rentrer les découverts.	

Le solde fera ressortir un profit, c'est-à-dire une augmentation de la valeur du capital, et Balzac ne manque pas de nous indiquer les réemplois envisagés pour ces disponibilités.

C'est alors que le premier commis, Joseph Lebas, lâche le mot — ce mot tout neuf qui fait son entrée dans la littérature avec *la Comédie Humaine* —, comme tant d'autres d'ailleurs du même genre : « Le dividende est l'un des plus beaux que vous ayez eus ».

« — Ne vous servez donc pas de ces nouveaux mots, rétorque vivement Guillaume, dîtes le Produit, Joseph ».

Observation significative ! Dividende comporte en effet l'idée de liquidité, de répartition, de dispersion ; un Produit, au contraire, est quelque chose de concret, que l'on accumule et que l'on garde par devers soi.

***

De telles indications tranchent certes, par leur justesse et leur solidité, avec ces à peu près et ces trompe-l'œil dont se trouvent généralement bourrés les romans d'affaires.

Mais Balzac, entré dans cette voie, s'y engage à fond, et dans le chef-d'œuvre du genre « *César Birotteau* », sans que l'intérêt languisse ni que l'attention se lasse, il donne de telles précisions qu'en dépit de l'extrême complexité des opérations du pauvre homme, il est possible de les suivre pas à pas, de les chiffrer, de les recouper les unes par les autres et de dresser en fin de compte le bilan de liquidation ci-joint, dont tous les éléments se trouvent dans le roman. *(voir tableau pages 62 et 63).*

Ne regardons pas seulement cette situation financière avec les yeux d'un commissaire aux comptes ou d'un syndic de faillite, nous trahirions ainsi singulièrement les intentions de l'auteur; ce ne sont point là des chiffres arides et morts; en effet, ils renferment la clé du drame, et derrière chacun d'eux vous trouverez, à l'actif: des efforts, une admirable honnêteté, de la pitié, de l'amour ou des espérances; et au passif: de la canaillerie et de la haine. Ces deux colonnes en présence vont se combattre avec acharnement, Birotteau cherchant désespérément et jusqu'à en mourir à les mettre en harmonie, à les solder, et courant éperdu de l'actif au passif. « Il ne s'agit pas d'un seul homme ici, mais de tout un peuple de douleurs ».

Les armes mises en œuvre ne brillent pas au soleil, ne font pas vibrer l'air; ce sont machines occultes, munitions perfides, exploits d'huissier, effets de commerce, qui sèment la désolation et la mort sans bruit, de la main à la main ou sous enveloppe.

***

BILAN DE RÉHABILITATION

ACTIF

Ex-parfumeur, rue

	Actif récupéré par la faillite	Recettes 18 mois après	Don de Louis XVIII	Recettes par paiement intégral
Vente des terrains de la fabrique du faubourg du Temple à du Tillet . .	70.000 » (1)			
Vente du fonds et marchandises de la " Reine des Roses "	57.000 » (2)			
Effets sur clientèle de Birotteau . . .	20 000 « (3)			
Vente à Popinot des intérêts Birotteau dans affaire huile céphalique . . .	48.000 » (4)			
	195 000 »			
Dividende Birotteau dans liquidation Roguin	70 000 »			
TOTAL	265 000 »			
18 mois après				
Pillerault a touché 30 000 francs dans la faillite Roguin, Birotteau ne les lui doit plus	. . . . .	30 000 » (8)		
Ragon également.	. . . . .	30.000 » (9)		
Pillerault donne son dividende à Birotteau	. . . . .	30.000 » (8 *bis*)		
La famille Birotteau a économisé . .	. . . . .	20.000 » (11)		
TOTAL	. . . . .	110.000 »		
Don du roi Louis XVIII	. . . . .	. . . . .	6.000 »	
Popinot verse à Birotteau 50 °/₀ des bénéfices réalisés dans affaire Huile Céphalique	. . . . .	. . . . .	. . . . .	73.000 » (5
Popinot vend son désistement à du Tillet pour son bail	. . . . .	. . . . .	. . . . .	60.000 » (6
Popinot solde le tout par prélèvement anticipé sur bénéfices de l'année suivante	. . . . .	. . . . .	. . . . .	45.124 » (
Pillerault donne quittance de ce qui lui reste dû	. . . . .	. . . . .	. . . . .	20.000 » (
Economies famille Birotteau pendant 2 années suivantes.	. . . . .	. . . . .	. . . . .	28.000 » (
				226.124 »

U SIEUR BIROTTEAU

int-Honoré, á PARIS

PASSIF

	Produit à la faillite	Payé par la faillite 56,144 °/o	Reste à payer après paiement du dividende de la faillite	Paiements 18 mois après	Paiements après don de Louis XVIII	Paiement du solde 3 ans 1/2 après
oires des entrepreneurs pour énagement des partements en e du bal . . .	60.000 » (1)	33.686 50	26.313 50	26 313 50	»	»
gements Birotteau terrains de Madeleine . .	400 000 » (2)	224 576 »	175.424 »	»	»	175.424 »
TOTAL . . .	460.000 »					
ce faite par du let	10.000 » (3)	5.614 50	4.385 50	»	4.385 50	»
t de noisettes Madame Madou.	2.000 » (4)	1.123 »	877 »	877 »	»	»
passif produit donc réellement de . . .	472 000 »	265.000 »				
êts payés pour mois.	. . . . .	. . . . .	. . . . .	2.809 50	»	»
			207.000 »			
ement de Pillault et Ragon porté par Roguin, dû par Birotteau (non produit à la faillite).	. . . . .	. . . . .	100.000 » (5)	80.000 »	»	20.000 »
e dû après paiement du dividende la faillite . .	. . . . .	. . . . .	307 000 »	110.000 »		
êts pour 3 ans 2 à 5 °/o à du let	. . . . .	. . . . .	. . . . .	. . . . .	767 50	»
					5.153 »	
êts dûs sur de créance Claron 3 ans 1/2 .	. . . . .	. . . . .	. . . . .	. . . . .	. . . .	30.700 »
					TOTAL	226.124 »

Le mouvement de fonds ressortant de la situation ci-dessus prend son origine dans une crise de vanité qui saisit Birotteau à quarante ans.

« — Aurait-il une maîtresse? » songe sa femme, — qui, s'éveillant la nuit, ne le trouve plus à ses côtés. — « Non! il est trop bête », pense tout naturellement cette brave Madame Jourdain de la Restauration. Ne se demandait-elle pas parfois ce qu'était le monde, « si tous les hommes supérieurs ressemblaient à son mari? ».

Birotteau l'a reluquée à travers les vitres pendant des mois, alors qu'elle était vendeuse dans l'un de ces magasins dit de nouveautés qui prenaient alors une vogue énorme: « Le Petit Matelot », situé dans l'Ile Saint-Louis, quai d'Anjou, près de la future Samaritaine; il a fini par la décider et il a trouvé en elle la compagne la plus sûre et la plus travailleuse.

Déjà, elle avait observé que l'honneur d'être appelé aux fonctions d'adjoint au Maire de son arrondissement, avait rendu son homme « tout je ne sais comment ». Mais, il y a plus malheureusement. Birotteau vient d'être décoré de la Légion d'Honneur.

« — Qu'as-tu donc fait pour avoir la Croix? » lui dit-elle.

« — Je me suis demandé avec toi, répond-il simplement, quels étaient mes titres, mais j'ai fini par les reconnaître et par approuver le Gouvernement ».

Donc, les opérations de sa boutique de la rue Saint-Honoré (tout près de la place Vendôme), « la Reine des Roses », doublée d'une usine située Faubourg du Temple, ne lui suffisent plus, et il a décidé:

1° De développer ses affaires par de nouvelles fabrica-

tions, en association avec son commis préféré, Anselme Popinot;

2° D'agrandir son appartement, de se meubler luxueusement, puis de donner un grand bal à ses amis et à sa clientèle la plus huppée;

3° De s'engager dans une vaste opération de terrains à la Madeleine.

La première entreprise, où Birotteau ne sort pas de sa profession, va réussir au-delà de ses espérances; elle apparaîtra donc sous des titres divers à l'actif de la liquidation. Les deux autres, dont l'une comporte uniquement des dépenses somptuaires, la troisième un achat important qui entraîne la catastrophe, constituent à peu près à elles seules l'ensemble du passif.

Pourtant, tous ces projets ont été mûrement réfléchis, étudiés dans leurs moindres détails. Ce n'est point par légèreté que Birotteau va se perdre, mais par sa naïveté vis-à-vis des hommes. « Sa défiance ne dépassait jamais ses affaires, observe Balzac, sa ruse le quittait quand il fermait son grand-livre; le soupçon était pour lui ce qu'étaient ses factures imprimées, une nécessité de la vente elle-même ».

*
* *

Etude de l'actif de César Birotteau.

A côté de la réalisation des terrains du Temple	70.000 fr. (1)
de la vente du fonds de commerce de la « Reine des Roses »	57.000 fr. (2)
des effets que Birotteau possède en portefeuille	20.000 fr. (3)

qui représentent à l'actif la liquidation hâtive de vingt-huit années d'économies et de travail, l'affaire Birotteau-Popinot produit de fructueuses rentrées qu'il convient d'examiner de près. Balzac l'expose en effet avec de telles précisions qu'il serait possible de rédiger sur cette opération un rapport complet avec étude technique du procédé, calcul des rendements, prix de revient et — pour conclure comme les prospectus financiers — perspectives d'avenir.

Il s'agit de lancer un nouveau produit pour les cheveux, à base d'huile de noisettes. Birotteau, certes, est grand expert en la matière puisqu'il a déjà, avec l'aide d'un ouvrier débauché dans l'une des usines spécialisées de Grasse, mis sur le marché avec le succès le plus complet la « pâte des Sultanes » et l' « eau carminative ». Cette fois le parfumeur veut couler l'huile de Macassar, cette fameuse « Macassar Oil » dont la vogue, qui commence à cette époque, a duré en France près de cent ans.

La lutte sera sévère. « Nous aurons le malheur d'être de notre pays », observe-t-il justement. Mais pour l'exportation cet inconvénient ne se tournera-t-il pas en avantage?

Déjà les presses sont commandées chez le meilleur des fournisseurs: Livingston. Après s'être demandé s'il presserai par décoction — c'est-à-dire par dissolution, — Birotteau décide de procéder à l'extraction par pression. Mais quelle méthode adopter: à froid ou à chaud? Dans le premier cas, les produits sont meilleurs mais le rendement s'en ressent; dans le second cas, l'on obtient une quantité supérieure d'huile mais elle prend parfois un léger goût de rance. La question se pose encore aujourd'hui et de la même façon.

Matériel choisi, processus de traitement mis au point, Birotteau se préoccupe de se couvrir en matières premières.

Pour cela, il se rend en plein Marais, rue Perrin-Gosselin, chez la mère Madou, seule négociante qui tienne le « fruit sec » en gros : aveline de Provence ou vraie noisette blanche des Alpes. Il lui enlève tout son stock (de six mille pesants) au prix de 25 francs les 100 livres. La discussion n'est point aisée avec cette énorme matronne, qui suit ses affaires par le menu grâce à son impeccable mémoire, sans comptoir, ni caisse, ni livres, et « qui répond par des coups de poing à une lettre, en la regardant comme une insulte ».

Birotteau, patient, aimable, ayant compté qu'il doit se trouver en moyenne 50 noisettes à la livre, fixe le mode de pesée afin que la marchande ne lui en vende pas de creuses. Il essaie bien, pour le paiement, de lui faire accepter le délai de 90 jours de livraison, de sorte que le produit serait fabriqué, vendu, peut-être même payé avant que les matières premières fussent elles-mêmes réglées ; mais la commère ne marche pas et l'on finit par tomber d'accord sur une échéance à 50 jours.

Le bouchon, les flacons retiennent spécialement l'attention du parfumeur. Que dire de petites bouteilles triangulaires ou plutôt en verre mince, clissées en roseau ? Elles auraient un air mystérieux et le consommateur aime tout ce qui l'intrigue. Mais le petit Popinot, que son amour pour Célestine, fille de son patron, remplit de zèle et de flair, réussit à trouver rue Aubry-le-Boucher dix mille flacons restés pour compte à la suite d'une faillite, à moitié prix, c'est-à-dire à 0 fr. 20 l'un, payables en six mois, et lesdits flacons affectent une forme particulièrement plaisante de citrouille à côtes. Aussi le marché est-il immédiatement conclu.

Quel nom choisir ? Birotteau aimerait « Huile Comagène » (du mot coma, mot latin qui signifie cheveux. —

Ce mot se trouve dans la tragédie de Bérénice où Racine a mis un roi de Comagène, amant de cette belle reine si célèbre par sa chevelure, lequel amant, sans doute par flatterie, a donné ce nom à son royaume. « Comme ces grands génies ont de l'esprit! ajoute Birotteau, ils descendent aux plus petits détails »).

Un ami suggère: « Huile de Birotteau »; Anselme Popinot: « Huile Césarienne ». Mais Birotteau se déclare fort déçu lorsqu'il apprend que César, qu'il croyait en raison de son génie, doté d'une abondante chevelure, au contraire n'avait pas un poil sur la tête. L'on s'arrête donc à « Huile Céphalique », nom d'un heureux caractère technique « au moment où les sciences et notamment la chimie deviennent fort à la mode ».

Les contrats de publicité sont discutés, les commissions réservées aux intermédiaires sont fixées; Popinot, guidé par « sa seconde vue commerciale », a réussi à mettre la main sur un excellent voyageur de commerce, Gaudissart, l'illustre Gaudissart, voué plus tard à un brillant avenir. Le type des affiches — dont quelques-unes se trouveront dans des cadres permanents — est choisi. Andoche Finot, misérable scribe, qui cherche à monnayer sa plume, rédige une sensationnelle notice donnée textuellement dans le roman.

Enfin, un bail de dix-huit ans est conclu pour un local sis dans la rue des Cinq Diamants, en même temps qu'un contrat d'association de même durée avec Popinot.

Mais, tout cela sent un peu le charlatanisme et Birotteau recherche un patronage scientifique, une estampille officielle, ce qui le conduit à demander son avis à M. Vauquelin, membre de l'Institut, qu'il a déjà consulté naguère pour « l'eau carminative ». Il est pris d'ailleurs d'un scru-

pule tardif et se demande si cette huile produira vraiment quelque effet et comment il en fera valoir les exceptionnelles qualités, alors qu'il les ignore lui-même. Combien tout cela demeure vrai! bien des laboratoires de chimie ne trouvent-ils pas actuellement un bon tiers de leur clientèle chez les fabricants de pommade et de produits de beauté?

Birotteau part donc chez Vauquelin, accompagné de Popinot, se sentant dans ses petits souliers comme chaque fois qu'il aborde cette sommité. « Popinot, cet homme me fait une impression chimique; sa voix me chauffe les entrailles et me cause même une légère colique ». Il ne peut pas demander constamment au savant des renseignements pour rien, et Vauquelin, très chatouilleux sur ce chapître, n'acceptera jamais une rémunération en argent, il le sait. Aussi s'est-il soucié depuis longtemps de se procurer une belle gravure sur papier de Chine, avant la lettre, dont il sait que Vauquelin a grande envie: « La Vierge de Dresde », gravée par Muller. Popinot emporte le tableau sous son bras. « Mets la Vierge en évidence, sans affectation, dans la salle à manger, sur une chaise ».

Alors, s'engage une savoureuse conversation entre le parfumeur souriant et guindé, et le savant perdu dans les nuages et indifférent au côté pratique de l'affaire. Vauquelin ne déclare-t-il pas tout net en commençant que l'on ne peut pas faire vivre les cheveux? Alors, à quoi rimera cette huile? — « Et mes noisettes qui sont achetées! Mais, pourquoi vend-on, s'écrie le pauvre homme, des... », il allait dire des produits pour les cheveux et il s'arrête au bord de cet aveu.

Vauquelin, excellent homme au fond, expose alors que les cheveux craignent beaucoup les variations de température, il est bon de les envelopper dans un corps gras jouant le

rôle d'isolant, et il conclut généreusement, parlant de l'huile à base de noisettes: « Je pense que ceux qui s'en serviront pourront conserver leurs cheveux ». Birotteau se sent transporté: « Vous êtes le soleil, vous jetez la lumière, et ceux que vous éclairez ne peuvent rien vous rendre ». — « On ne peut pas faire pousser les cheveux, Macassar, tu mens! dit-il à Popinot en rentrant, nous tenons la fortune ».

Tout étant donc minutieusement réglé, voici comment l'opération se présente:

Le flacon de 4 onces sera vendu 3 à 4 francs.

Les commissions s'élèveront (Birotteau étant d'avis qu'il importe d'être très large avec les intermédiaires, et ce fut là en effet l'une des causes de son succès pour les autres produits qu'il a lancés) à .. 1,00

Le flacon coûte 0,20

L'huile elle-même entre dans le prix de revient pour 0,30

soit 1/10 du prix de vente, ce qui doit être normal encore en parfumerie.

Le bénéfice ressort donc à 1 fr. 50 par flacon.

Si l'on écoule 18.000 bouteilles par an à 1 fr. 50, le profit total sera de 180.000 francs.

Mais, en admettant que toutes ces prévisions soient solidement établies, pour arriver au succès il importe avant tout que la direction soit confiée à un collaborateur dévoué et intelligent. L'affaire vaut ce que vaut l'homme qui la dirige. Or, Popinot est le modèle du genre. De bonne famille, sage, affectueux, travailleur, quelque peu contrefait, ce qui l'a préservé de toutes les tentations, il vit entièrement pour Célestine. « Heureux-enfant, qui par un temps

où tout se nivelle, où tous les chapeaux se ressemblent, réussit à créer des distances entre la fille d'un parfumeur et lui, rejet d'une vieille famille parisienne ».

D'ailleurs, la jeune fille de son côté a jeté son dévolu sur lui. « Une vague mélancolie physique dont sont atteintes les jeunes filles qui n'ont jamais quitté l'aile maternelle lui imprime une sorte d'idéal ». Ne nous fions pas du tout à cette inquiétude sentimentale et temporaire. « Toute sympathie physique ou morale, observe en passant Balzac, qui se fait une conception si dure et si réaliste de l'amour, est basée sur des calculs faits par l'esprit, le sentiment ou la brutalité; l'amour est une passion essentiellement égoïste, qui dit égoïste dit profond calcul ».

Or, la petite Birotteau songe, entrevoyant « à vol d'oiseau les moissons de l'amour »: « Popinot doit avoir plus de raisons qu'un bel homme d'aimer une femme. Si la femme était belle, il en serait fou jusqu'à son dernier jour, son amour lui donnerait de l'ambition, il se tuerait pour rendre sa femme heureuse; au surplus, il la laisserait maîtresse au logis, etc..., etc... ». Or, Célestine se sait fort jolie.

Popinot, logé dans trois chambres délabrées donnant sur une cour infecte, déploie donc une activité fiévreuse, une adresse commerciale surprenante. Il guette ceux dont il a besoin, il les attire habilement dans son jeu. Il se montre parfois plus fort que les ennemis les plus rusés et les plus acharnés de Birotteau, et il trouve en même temps le moyen d'améliorer ses fabrications en inventant une machine spéciale pour casser les noisettes.

Ce travail, cette intelligence, cet amour, se traduisent au bilan par les résultats positifs suivants:

Il paie à Birotteau pour l'achat de la part du parfumeur dans la maison ..... 48.000 fr. (4)

Il continue néanmoins à le considérer comme son associé et il lui verse encore au bout de trois ans en espèces ..... 73.000 fr. (5)

Puis, il s'arrange pour négocier le droit au bail ayant encore quinze ans à courir, qu'il possède sur les immeubles Birotteau du Faubourg du Temple, au prix de ..... 60.000 fr. (6) somme qu'il met à la disposition de son patron.

Enfin, et quand tous ces efforts sont faits, qu'il est devenu le gendre de Birotteau, il intervient encore pour solder toutes les dettes et verse de ce fait ..... 45.124 fr. (7)

Un autre nom sympathique figure à côté du sien à l'actif, c'est celui de Pillerault, oncle de César, philosophe stoïcien sans le savoir. Marchand de plaques de cheminée. grils, chenets grossiers, chaudronnerie en fonte et en fer, houes, fournitures de paysans, matières lourdes, difficiles à remuer, à emmagasiner et laissant peu de profit, il a gagné ainsi pendant trente ans 7 % régulièrement sur un chiffre d'affaires de 100.000 francs, soit 7.000 francs. Ayant vécu avec la moitié, il a mis de côté exactement 105.000 fr. L'histoire de ce digne homme se trouve renfermée dans l'énumération de ces ferrailles et dans l'énoncé de ces modestes chiffres relevés d'un livre de magasin. Ils parlent d'eux-mêmes. C'est avec ces petites rentes, sensiblement entamées par la faillite de son neveu, qu'il réussit à assister toute la famille, quand la misère vient à la frapper.

D'abord, il abandonne sa part dans les affaires Birotteau,

part qui s'élève à ..... 30.000 fr. (8 et 8 *bis*)

Il obtient de ses amis, les Ragon, entrés dans la combinaison pour 50.000 francs comme lui, qu'ils prennent patience pour la somme qui leur reviendra de la liquidation, soit ..... 30.000 fr. (9)

Enfin, il passe quittance à Birotteau du solde qui lui est dû sur les 50.000 fr. qu'il a versés ..... 20.000 fr. (10)

C'est lui qui, lorsque Birotteau, sa femme et sa fille travaillent pour s'acquitter intégralement des sommes qu'ils restent à devoir, met de côté leurs économies et les fait valoir. Au bout d'un an et demi, elles se chiffrent par ..... 20.000 fr. (11)
et au bout de trois ans et demi par 28.000 fr. (12)

En effet, Birotteau s'étant placé comme commis à la caisse d'amortissement touche 2.500 francs par an ; Célestine, caissière et surveillante à « la Maison du Chat qui pelote », touche 1.000 francs, et Madame Birotteau que Popinot a chargé chez lui des écritures et du ménage reçoit 3.000 francs par an. Pillerault subvient à tous leurs besoins, et ces diverses sommes lui sont à peu près intégralement versées.

Vente de tout ce que Birotteau possède, économies de tout une famille qui travaille sans relâche, désintéressement de Pillerault, aide intelligente et totale de Popinot, s'inscrivent donc derrière cet actif fait de travail, de probité et de bonté, qui permet en trois étapes de solder totalement un passif, intérêts compris, passif qui, au premier abord, paraissait écrasant et dont nous allons étudier maintenant les divers éléments.

***

Examen du passif de Birotteau.
Dépenses d'Installations, Frais de Réception.

L'affaire que nous venons d'examiner devait procurer à Birotteau des disponibilités rapides et régulières, et celle que nous étudierons tout à l'heure, consolider définitivement sa fortune. Aussi Birotteau entend-il s'installer enfin dignement, quitter cet entresol étroit où se trouvent la cuisine et la salle à manger, pourtant tout proche du magasin, où il somnole avec délices tous les jours après déjeuner. Il adjoindra aux trois pièces dont il dispose déjà par un long bail au premier de l'immeuble de M. de la Billardière — car Madame Birotteau avait dès 1810 prévu une hausse sur les loyers et décidé son mari à louer toute la maison — deux autres chambres de l'immeuble voisin appartenant à M. Molineux, qui se trouvent de plein pied avec les précédentes.

On retournera l'escalier sous lequel on placera la loge du concierge. Alors l'appartement disposera de six fenêtres en façade sur la rue dont une correspondant au palier ainsi récupéré. Le tout doit être mis en état, meublé, installé dans les vingt jours, car Birotteau a décidé de donner sa fête à l'occasion de l'anniversaire de la délivrance du territoire. Cette précipitation ne lui permet pas d'attendre et de discuter les devis, et, dans ces conditions, des collusions se produisent fatalement entre les fournisseurs et l'architecte. Nous ne reconnaissons plus dans Birotteau parcourant le chantier, donnant des ordres, tranchant net, généreux, excité, bavard, le placide parfumeur « au sourire commercial, image de son contentement intérieur, peignant l'état de son âme douce ».

Quand tous ces travaux sont achevés, quand vient le jour de la visite en famille, de la « surprise », la joie est à son comble. Madame Birotteau, qui « ne comprend, dit son mari, que les succès du détail », enfin se déclare vaincue quand elle découvre sur une chaise une magnifique robe velours cerise désirée depuis des années.

« — César ah ! tu me rends folle et bien heureuse ».

« — Pourvu que cela dure, n'est-ce pas, dit en souriant César, heureux de lui servir son éternelle antienne ».

« — Cela durera, je n'ai plus de crainte, dit Madame Birotteau ».

« — A la bonne heure, dit le parfumeur, tu m'apprécies enfin ! ».

Quel bon moment pour cet homme qui s'écriait quelques jours auparavant :

« — C'est incroyable, au dehors chacun m'accorde de la capacité, mais ici, la seule personne à laquelle je veux faire plaisir, que je sue sang et eau pour rendre heureuse, est précisément celle qui me prend pour une bête ».

Ce retournement d'escalier, tous ces platras, le salon blanc et rouge, le boudoir vert et blanc, la chambre Restauration aux meubles en casimir, où les braves gens osent à peine s'installer (« Mais faites donc, faites donc, vous êtes chez vous, dit l'architecte ») ; tous les frais entraînés par le dîner et par la fête qui a suivi, vont se chiffrer au bilan par 60.000 francs (1).

Birotteau trouverait dans sa caisse de quoi payer Chevet qui a fait le dîner, le café Foy qui a fourni les glaces frappées en fruits, Tanrade pour les rafraîchissements, et la clarinette de Collinet. L'architecte Grindot, l'entrepreneur Chaffaroux, le peintre et doreur Lourdois, Braschon l'ébéniste, Thorein le maçon, attendraient patiemment l'échéance

de leurs effets, si aucun fait nouveau ne survenait, et les dettes de cet ordre n'auraient donc rien d'inquiétant.

Toutefois, observons dans le groupe des fournisseurs, ce « petit rentier grotesque qui n'existe qu'à Paris, comme un certain lichen ne croît qu'en Islande », le propriétaire Molineux, secrètement d'accord avec les ennemis de Birotteau, dans le but de le chasser de son appartement maintenant que les réparations sont faites et qu'il pourrait en obtenir ailleurs un plus gros prix. Celui-là connaît à fond « la jurisprudence qui régit les maisons à Paris, dans les infiniment petits des tenants, aboutissants, servitudes, impôts, charges, balayures, tentures à la Fête-Dieu, tuyaux de descente, éclairage, saillies sur la voie publique et voisinage d'établissements insalubres ». En voilà un qui ne transigera pas et qui fera jouer au miximum le privilège du propriétaire pour recouvrer le montant d'un loyer payé par traites — ce qui prouve une fois de plus combien la circulation est restreinte à cette époque —, loyer qu'il a grevé d'indemnités, d'arriérés, de paiements d'avance, d'impôts, de charges, du sou pour livre du portier, de participation pour l'entretien de l'escalier, bien que Birotteau n'en profite pas.

Insinuant, méchant, nous le trouverons partout, inquiétant les uns, aiguillonnant les autres, instrument de désagrégation entre les mains des véritables meneurs du drame.

Les Terrains de la Madeleine.

A côté des « anges de lumière » suivant une expression chère à Balzac, que nous avons vus en commençant, nous voici maintenant, à l'occasion de la troisième combinaison de Birotteau, en présence des « anges des ténèbres » qui vont déclencher comme des ressorts tous « les postes » du passif.

Birotteau achète à la Madeleine un terrain bien placé, d'une valeur de 800.000 francs, de compte à demi avec un homme d'affaires, Claparon, prête-nom du notaire Roguin.

En soi, l'opération — sur laquelle Balzac revient d'ailleurs à plusieurs reprises dans ses ouvrages et dans sa correspondance — paraît de tout premier ordre. Birotteau, au surplus, l'a étudiée de très près puisqu'il s'est même préoccupé, au cas où les réalisations ne seraient pas aussi rapides qu'il l'espère, d'éviter d'acquitter doubles droits d'enregistrement. Il compte tripler ainsi sa mise. Madame Birotteau prend immédiatement la défense des vendeurs. « Si tu rencontrais un enfant qui ne sût pas ce que vaut un louis, ne lui en dirais-tu pas la valeur? ». Décidément, la pauvre femme ne comprend rien à rien.

Les 400.000 francs de Birotteau sont couverts comme suit :

Economies en espèces remises à Roguin .... 100.000 fr.
Emprunt hypothécaire sur les immeubles de la rue du Faubourg du Temple ..... 40.000 fr.
Effets en portefeuille remis à Roguin ..... 20.000 fr.
Pillerault et Ragon — prédécesseurs de Birotteau à la « Reine des Roses » — entrent dans l'affaire pour ..... 100.000 fr.
garantis par Birotteau.
Enfin, Birotteau pour le surplus, et sur la promesse verbale qui lui est faite que les effets ne seront pas mis en circulation et qu'ils seront remplacés, s'il le faut, par un prêt à long terme consenti par ses associés à 5 %, gagé par le terrain, signe ..... 140.000 fr.
de traites à l'ordre de Claparon.

Cette imprudence causera tout le mal, car derrière

Roguin, notaire indélicat, derrière Claparon, fantoche sans surface, se trouve une canaille des plus dangereuses aux « manières mixtes », « métis social », un certain du Tillet, placé au centre de la toile, qui tient tous les fils et qui guette sa victime.

Sans doute l'avidité pousse-t-elle ce parvenu, qui compte bien s'emparer directement ou indirectement et pour rien de tout l'actif du pauvre homme, mais il poursuit aussi une vengeance personnelle. Jeune commis chez Birotteau, après avoir essayé de séduire la femme, il a volé 3.000 fr. à son patron. Le parfumeur l'ayant découvert a remis lui-même le manquant dans la caisse. C'est ici que nous assistons à l'un de ces tournants, à l'action de ces éléments catalyseurs dont nous avons parlé plus haut. Quelques mois après, du Tillet vient demander sa caution à Birotteau. Ce dernier « fait un aval sur les billets de du Tillet, en lui disant qu'il rendait de grand cœur ce léger service à un garçon qui lui avait été très utile. Le sang lui montait au visage en faisant ce mensonge officieux. Du Tillet ne soutint pas le regard de cet homme et lui voua sans doute à ce moment une haine sans trêve » (1).

---

(1) L'énumération des tares cachées de du Tillet — pourrait-on dire son casier judiciaire — est soigneusement faite dans le roman. Il commence par voler 3.000 frncs à son premier maître, Birotteau. Il fait alors la connaissance des Roguin, devient l'amant de la femme, la pousse à spéculer. Le notaire se fait son commanditaire dans les opérations de banque; mais du Tillet, mécontent de la part qui lui est faite, s'entend en Bourse avec un adversaire qui fait la contre-partie et lui verse, à lui, le montant des pertes supposées. Après avoir ainsi réalisé 50.000 francs d'économies, il joue à la baisse pendant la Campagne de France et à la hausse au retour des Bourbons. Ayant ainsi arrondi son pécule, il se lie avec Gobseck et va pour lui racheter les titres des dettes contractées à l'étranger par les princes pendant leur émigration. Il accroît ainsi sa fortune et se met au courant de toutes les roueries du métier. C'est alors qu'il s'installe banquier « in partibus » et conçoit l'affaire des terrains de la Madeleine.

Pourtant, et pendant un instant, il semble que du Tillet, quand il a mis le bonhomme par terre, va se montrer moins féroce. Mais juste à ce moment, Birotteau gaffe irréparablement. Du Tillet lui avançant en effet dix mille francs, tout en lui faisant signer un billet à 90 jours, le bonhomme lui dit avec emphase et gravité en lui prenant la main : « Du Tillet, je te *rends* toute mon estime » ; et il va jusqu'à citer ce vers de Voltaire :

Il fit du repentir la vertu des mortels.

Cette fripouille a « de ces expressions étranges qui se peignent à la surface des gens mal avec eux-mêmes et dont la conscience grogne à de certaines heures ». Du moment que Birotteau a justement touché à ce point là, son sort est réglé.

Pour Roguin, c'est un vieillard obsédé par une femme perverse. L'on entrevoit chez lui « l'impureté du sang fouetté par des efforts contre lesquels regimbe le corps ». Or, il lui faut beaucoup d'argent pour assouvir ses passions : il est repoussant et son haleine est fétide. « Ne doit-on pas révéler, dit Balzac, quelques-unes des vicissitudes des hommes si souvent causées par la maladie ? Le mal physique, considéré dans ses ravages moraux, examiné dans ses influences sur le mécanisme de la vie » ne doit pas être passé sous silence, Cette tare là se trouve peut-être bien à l'origine des vices et des malhonnêtetés de ce Roguin.

Soutenu par du Tillet d'une main, frustré de quelques-uns de ses profits de l'autre, il ne pourra le pousuivre, au moment de la débâcle, devant aucun tribunal, « fort heureux de l'os à ronger qui lui est jeté de mois en mois au fond de la Suisse, où il trouve des beautés au rabais ».

Quant à Claparon, pauvre diable qui se promenait avec

« un avenir de quatre sous dans sa poche », du Tillet achève de l'avilir et le tient complètement à sa merci. « Après avoir vendu son honneur à du Tillet, il le vit risquer avec tant de prudence qu'il finit par s'attacher à son camarade, comme un chien à son maître ». Et ce maître ne le ménage pas pendant le dressage et le mène à coups de fouet. « Eteins ton œil égrillard, lui ordonne-t-il, et rends-le grave, au risque de le rendre bête. Surtout, défais-toi de ta mauvaise habitude de toucher à tout. Dans le monde, un banquier doit paraître las de toucher ».

Parfois, les Birotteau et leurs amis flairent bien quelque chose de louche dans toute cette bande qui, par instants, se trahit malgré elle par des gestes, des regards, ces petits riens qui révèlent des âmes douteuses et perdues. Birotteau, un instant, hésite à signer des effets ; sa femme ne cesse de le mettre en garde. Le hasard lui pousse la main et s'en est fait.

Le grand bal est achevé, les cent vingt bougies sont éteintes, Birotteau se croit au faîte de la grandeur. Huit jours après, il apprend la fuite de Roguin emportant avec lui les 200.000 francs déposés sous son nom.

C'est du Tillet qui a conseillé à Roguin de disparaître. Le moment était venu. D'ailleurs, du Tillet le trouvait gênant, étant l'amant de madame Roguin. C'est lui qui tient en mains les effets signés par le parfumeur et qui va les lancer sur le malheureux dès que son crédit ébranlé justifiera un manquement à toutes les paroles données, lui qui voudrait bien mettre aussi la main sur l'affaire d'Anselme Popinot qu'il croit bonne et qui pourrait sauver Birotteau du déshonneur et lui permettre d'échapper à son étreinte.

Il entend déguster sa vengeance à froid, et peu à peu

fait jouer toutes les manettes de cette savante machine préparée de longue date. D'abord, et par Molineux, il s'agit d'effrayer les fournisseurs. L'architecte Grindot, alerté le premier et pris aussitôt de panique, va se montrer « impitoyable à la manière des artistes ». Remarque juste! Les hommes qui ne touchent pas directement aux affaires ne s'imaginent-ils pas très facilement que l'on abuse d'eux, qu'ils sont perpétuellement lésés, et ne se montrent-ils pas souvent bien plus soupçonneux et plus exigents que les autres?

Lourdois s'effraie à son tour; la veille il se montrait confiant, le lendemain il réclame le paiement dans les vingt-quatre heures. Pour Braschon, il ne pardonne pas à Birotteau de ne pas l'avoir invité à son bal, et l'intérêt et l'amour-propre le pousseront à se montrer intraitable. Enfin, Molineux ne manque pas de glisser un soir en rentrant chez lui dans l'oreille de la mère Madou — la moins mauvaise de tous cependant — que sa créance se trouve en danger, et comme toutes ces lamentables histoires doivent se concrétiser par des injures et par de la casse, elle sort du Marais et vient vociférer et faire du scandale dans la rue Saint-Honoré.

En dehors des 100.000 francs que Birotteau perd ainsi personnellement, il doit payer:

Pour le terrain ..... 400.000 fr. (2)
A du Tillet et en factures diverses ..... 12.000 fr. (3)
A Pillerault et à Ragon auxquels il a donné sa garantie (1) ..... 100.000 fr. (5)

---

(1) Les 40.000 francs prêtés à Birotteau sur hypothèque ne figurent pas au bilan pour la raison suivante; la preuve est faite que le prêteur ne possédait pas chez Roguin la somme que ce dernier lui faisait prêter à Birotteau.

Claparon et les fournisseurs exigent des paiements immédiats ; si personne ne lui vient en aide, le pauvre homme est perdu.

*
* *

Quand il mesure l'abîme où il se trouve précipité, Birotteau tombe malade, assommé par le malheur. Puis, on le voit se rendre tous les matins à la messe à Saint-Roch ; il devient superstitieux, il croit qu'il réussira à trouver de l'argent s'il ne rencontre pas un soldat en rentrant de l'église chez lui. Mais il garde tant qu'il peut tous ses soucis pour lui seul et les cache soigneusement à sa femme.

Comme une balle que l'on se renvoie de l'un à l'autre, il commence alors, poussé par du Tillet, une lamentable

---

Dans ce cas, dit Derville, « comme il n'y a pas eu délivrance d'espèces, il y a lieu à rescision ». Un procès est donc engagé en se basant sur cette argumentation et il est gagné par Birotteau. C'est ce qui permet, à la liquidation, de vendre ce terrain, dégagé de cette charge, pour la somme de 70.000 francs.

Il est à noter que ce terrain demeure néanmoins grevé d'un loyer de 15 ans en faveur de Popinot, que celui-ci n'abandonnera que contre paiement par du Tillet de 60.000 francs, quand, en 1823, le canal Saint-Martin sera décidé, valorisant considérablement cette propriété.

On le voit, Balzac n'a omis aucun détail, et quand les sommes qu'il énumère au cours de son roman ne figurent pas dans la liquidation, il prend la peine de bien spécifier pourquoi.

Nous devons signaler également pour mémoire — car cette somme intervient dans les comptes donnés au cours du livre sans figurer au bilan — pour 5.000 francs de mauvaises traites en 16 billets que Birotteau accepte de son voisin Cayron, le marchand de parapluies, afin qu'il évacue les trois pièces du premier. A vrai dire, ces « petites broches » ne plaisent guère au parfumeur qui ne connaît pas ces signatures là. « Nous avons de si drôles de noms dans les cannes et les parapluies, c'est des colpoteurs », déclare Cayron.

Birotteau les escompte à 5 %, les met en circulation, et il apprend que tous ces débiteurs sont insolvables quelques jours avant sa propre ruine. Il prononce alors un violent réquisitoire contre les commerçants indélicats et les faillis, juste avant de succomber lui-même. Ces traites reparaissent encore deux fois au cours du roman, pour se trouver en dernier lieu et fatalement entre les mains de Claparon-du-Tillet.

course au crédit, se heurtant à l'indifférence, à l'hostilité et à l'ironie. Le voici chez le banquier Keller, entouré d'hommes politiques, sorte de maître de l'heure, enflé de considération, crevant d'argent, qui le renvoie à son frère Adolphe, spécialement chargé de faire parler les clients, de les dépouiller ou de les éconduire. Ce dernier le retourne chez du Tillet, qui l'expédie chez Nucingen, lequel le sème dans un escalier en lui claquant la porte au nez. Quand Birotteau remonte dans la salle à manger pour s'adresser à la Baronne, le valet, d'un œil luisant, lui laisse entendre qu'elle se trouve à côté avec son amant, M. de Marsay.

Il court chez Molineux, chez Anselme Popinot qu'il entraînerait inconsciemment dans sa ruine, en lui demandant de signer 50.000 francs d'effets de complaisance, si son vieux parent, le juge Popinot, sentant la menace, ne se trouvait là pour retenir le jeune homme (1).

Alors, il erre sur les quais, couche à Sèvres on ne sait où ; Pillerault le ramène à moitié conscient et le décide à déposer son bilan. Toute la famille tombe à genoux ce jour

---

(1) César traqué cherche à obtenir 50.000 francs d'acceptation de Popinot, que du Tillet négociera chez Gobseck. Ce serait là la perte de la Société qui exploite l'huile céphalique. Il erre de la rue Aubry-le-Boucher à la rue des Cinq Diamants, hésitant, attendant qu'Anselme soit seul. Mais le juge Popinot veille, et sur son conseil le jeune commis dit très doucement mais nettement à Birotteau : « Permettez-moi de vous demander si cette somme vous sauvera entièrement, si ce n'est pas seulement un retard à quelque catastrophe. Et alors, à quoi bon m'entraîner? Il vous faut des billets à 90 jours? Et bien, dans trois mois, il me sera certes impossible de les payer... Je les ferai si vous voulez ».

Quelques jours plus tard, le brave juge Popinot croit trouver un moyen d'arranger les choses « Avance à Birotteau 50.000 francs en faisant un acte de remeré relatif à ses intérêts dans votre huile qui est devenue comme une propriété. Je rédigerai l'acte ».

Mais alors, c'est Pillerault qui juge ce sacrifice non seulement inutile mais dangereux. C'est à son tour de veiller quand le juge Popinot flanche, pour que cet enfant ne prenne pas des engagements qui compromettraient tout l'avenir. Et quand le petit a remis les 50.000 francs d'effets entre les mains de Birotteau, Pillerault s'en empare, les déchire et les jette au feu.

là en prononçant un Pater; le sacrifice est consommé et chacun va se mettre au travail.

« J'ai rêvé pendant vingt-deux ans, dit César, je me réveille aujourd'hui mon gourdin à la main, redevenu paysan tourangeau ». — « En vingt mois j'ai flétri ta beauté, dit-il à sa femme, mon orgueil, un orgueil permis et légitime. Je t'aime davantage en te connaissant mieux. Oh, Chère! dit-il en donnant à ce mot une expression qui atteignit au cœur de sa femme, je voudrais bien t'entendre gronder au lieu de te voir caresser ma douleur ».

C'est au milieu de cette tempête que Balzac, interrompant le récit, décrit dans tous ses détails le mécanisme d'une faillite. L'écrivain tient à démonter sous nos yeux toutes les pièces de cet instrument d'exécution dans lequel Birotteau s'est trouvé poussé par ces mains haineuses et avides.

Nous sommes en 1820 — Balzac prend bien soin de nous en avertir — et les règles de la faillite posées par le Code de Commerce de 1807 demeurent en vigueur. La procédure présente des différences importantes avec celle de la loi de 1838 encore applicable aujourd'hui. Un ou plusieurs agents, pris le plus souvent parmi les créanciers du failli, sont chargés, sous la surveillance du juge commissaire, de déterminer provisoirement l'actif et le passif. Le greffe convoque les créanciers qui désignent des syndics provisoires, puis des syndics définitifs.

Pour Balzac, dans la faillite, « monstrueuse plaisanterie légale », ces divers agents se livrent à toutes les collusions, soit en faveur des créanciers, soit en faveur du failli, suivant l'habileté, la ténacité des uns et des autres, car en ces affaires il faut « chauffer beaucoup de cœurs froids ».

D'abord, pour réduire la part des créanciers, il en sera créé de faux de toutes pièces, jetons truqués qui intervien-

dront frauduleusement dans la partie ; ce sont là « les créanciers gais et illégitimes ». D'autres, pour se couvrir largement, majoreront leurs créances par des factures tardives et qui ne correspondent à rien. Enfin, ceux qui suivent l'affaire de près, s'arrangeront, quand ils connaîtront avant les autres la quote-part que l'on peut espérer, pour racheter le plus possible de créances à bas prix et réaliser ainsi un fructueux bénéfice. Tous ces trucs sont révélés avec précision ; on n'a pas trouvé mieux depuis.

Est-il besoin d'ajouter que si Balzac écrivait aujourd'hui ce roman, la situation serait toute différente. La législation s'est en effet considérablement adoucie. Cette faillite atténuée, qui n'entraîne pas de déchéance : la liquidation judiciaire, a été créée par la loi du 4 juin 1889. Le dépôt du bilan de Birotteau se serait fait sous ce régime nouveau, il serait demeuré à la tête de ses affaires et les aurait relevées peu à peu, au prix de fort peu de tracas.

Une fois la liquidation décidée, elle s'effectue en trois étapes qui ressortent du tableau donné en tête du chapître. La première marque la ruine du passé, les deux autres témoignent d'un lent effort, qui produit ses premiers effets au bout de dix-huit mois, et qui permet une réhabilitation complète au bout de trois ans et demi. Balzac nous fait assister à l'audience de la Cour, pendant laquelle l'ancien parfumeur reçoit publiquement les félicitations du premier Président et du Procureur Général. Pas un détail qui ne paraisse rigoureusement vrai dans toute cette scène : le discours du Président du parquet est un modèle de cette éloquence pontifiante et pompeuse, coutumière alors aux représentants du Ministère Public.

Mais Birotteau avait dépensé plus de fluide nerveux qu'il ne pouvait, « ce fluide que l'on prend sur le capital

d'existence ». « Oublier est le secret des existences fortes et créatrices, oublier à la manière de la nature qui ne connaît pas le passé. Les existences faibles vivent dans les douleurs, s'y saturent et s'usent en rétrogradant chaque jour dans les malheurs consommés ». A l'issue d'une fête de famille profondément émouvante, qui fait écho à la première, Birotteau meurt d'une attaque, lorsque son devoir a été accompli jusqu'au bout.

Dans cette œuvre pleine, solidement composée, une vie intense, rendue sans aucun souci de l'effet, sans aucun sacrifice à un sentimentalisme facile, s'allie à la surprenante documentation que nous avons tenté de mettre en évidence et qui suffit à montrer de manière définitive l'expérience consommée de Balzac en affaires. Pourtant, nous ne sommes pas au bout de nos découvertes...

CHAPITRE IV

Le « Puff (1) » Nucingen.

Après ce complot dirigé contre un seul, les exécutions en masse vont nous être dépeintes, en une vaste fresque, dans *la Maison Nucingen*. En face de la déconfiture d'un petit négociant français obscur et naïf, Balzac a placé, en effet, datant son œuvre de la même année, du même mois (décembre 1837), le coup de bourse de Nucingen, de ce gros baron international, « cubique, lourd comme un sac, immobile comme un diplomate, à la main épaisse, au regard de loup-cervier, dont la profondeur n'est pas en avant, mais en arrière ».

Il ne s'agit nullement ici d'un perfide « condottiere » à l'italienne, ou d'un « carotteur » comme du Tillet, chacal conduit par son odorat, ramasseur de restes. Baron d'occasion, parce que « pour pouvoir subsister, le banquier doit devenir noble ; que la banque cherche la noblesse par instinct de conservation et sans le savoir peut-être », Nucingen appartient à la famille de ces hobereaux pillards qui nichaient le long du Rhin, dont les armures faites sur mesure dessinaient le gros ventre, ce qui ne les empêchait pas d'être agiles et de se trouver, montés sur leurs énormes

(1) Le mot puff signifie coup et non krack.

barbes, sans bruit, sans fatigue inutile, à la croisée des chemins, juste au bon moment pour tout piller et tout assommer.

Si vous avez la patience d'écouter son insupportable jargon où il s'empêtre à dessein, vous vous apercevrez qu'il ne dit rien que d'habile et de juste. Insouciant de l'effet qu'il produit et dépourvu de vanité, il possède la dextérité des forts, des boxeurs, procédant par directs et par swings.

Nucingen a pris une jolie femme: Delphine Goriot, comme un joujou, comme une réclame, vis-à-vis de table agréable qui lui permet de dévorer le nez dans son assiette sans se mettre en grands frais pour ses convives dont il a sondé immédiatement les convoitises et pesé les consciences.

Mais ce brillant colibri, auquel il veut bien payer une cage dorée, — à la condition toutefois qu'il lui verse le moins possible d'argent en espèces, — risque d'être une fatigue pour lui de gâcher son temps et de détourner son attention. De son gros œil sans flammes, où les choses pénètrent mais qui ne rend rien, il observe exactement dans quel état d'esprit se trouve cet animal d'appartement. Le premier amant de Delphine, de Marsay, aussi peu maniable que possible, lui a franchement déplu. Au contraire, il tient beaucoup à Rastignac, qui le débarrasse parfaitement de sa femme, gaspille étourdîment avec elle les meilleures heures de sa « précieuse jeunesse », endosse migraines, confidences, caprices, l'accompagne chez le tailleur, l'installe dans sa loge, lui passe son manteau en sortant du théâtre, et régularise heureusement son humeur capricieuse et difficile. « Le Baron riait à part lui quand il voyait Rastignac plier sous le poids des charges; il avait l'air de

soupçonner quelque chose et reliait les amants par une peur commune ».

A quelles entreprises s'emploie cette puissance sans nerfs, bien réglée, parfaitement maîtresse de soi? Cette machine, qui s'alimente d'argent, fonctionne comme une pompe aspirante et foulante, et valorise cet argent en le faisant constamment circuler. Nous quittons les louis d'or que l'on immobilise, que l'on entasse, que l'on compte en secret, les gages improductifs que l'on accumule; nous entrons dans le mouvement, dans la spéculation, dans l'abstraction.

***

A l'époque où Nucingen exerce son activité, les opérations sur marchandises, l'accaparement sous toutes ses formes, sont pratiqués en grand. Humann, venu de Strasbourg lui aussi, futur ministre de Louis-Philippe, a consolidé sa fortune ainsi. Ouvrard, exemple le plus typique des spéculateurs de cette classe, a parfaitement pénétré Nucingen lorsqu'il dit de lui, dans Balzac, « quand Nucingen lâche son or, croyez qu'il saisit des diamants ». D'ailleurs, leurs premières opérations se ressemblent. En 1814, Nucingen a acheté 150.000 bouteilles de Champagne à Grandet, qu'il sait gêné, à 1 fr. 50 l'une, et autant de Bordeaux au même prix à Duberghe. Il les fait boire de 1817 à 1819 aux Alliés, au Palais-Royal, en les revendant au prix moyen de 6 francs. Ouvrard, lui, a râflé avant la Révolution tout le stock de papier des manufactures de l'Angoumois, prévoyant le développement des journaux, et il l'écoule quelques années après avec 300.000 francs de bénéfice; c'est par cette opération qu'il se lance.

Mais à côté de la Bourse du Commerce, et dans le même

local, commence à se développer la Bourse des valeurs. Elles ne devaient se séparer qu'en 1889. Agents de change, courtiers en marchandises, trafiquaient ensemble rue Feydeau, dans un ancien magasin de décors; c'est à la place des cartons peints et de tout le matériel plein d'illusions et de poussière des coulisses, que l'envers de la vie financière avait trouvé son premier logis. En 1826 seulement, la nouvelle Bourse, dont l'achèvement dura si longtemps, fut inaugurée à l'emplacement qu'elle occupe actuellement, l'année même où Nucingen réussit le coup auquel Balzac consacre son récit.

A la cote se négociaient des rentes françaises, les actions de la Banque de France, de quatre compagnies d'assurances, — notamment le Phénix Incendie, — et de sociétés consacrées à l'exploitation des canaux, etc... Les affaires industrielles, les fonds d'Etat étrangers n'apparaissent qu'après 1830. Toutefois, ce petit nombre de valeurs cotées, — en 1831, il n'y avait en tout que 44 valeurs admises à la Bourse de Paris, — n'empêchait pas la spéculation de secouer durement certains titres; les fluctuations des cours nous sont fournies de manière très précise par un tableau paru en 1877. C'est ainsi que l'on voit les actions de 1.000 francs des « Trois vieux ponts sur la Seine », tombées à 780 francs en 1814, remonter à 1.825 francs en 1826; les actions de jouissance du Canal du Rhône au Rhin, tomber de 610 francs à 300 francs de 1825 à 1827; celles du Canal de la Sensée s'élever en 1824 à 17.000 francs; enfin, les actions de jouissance de la Compagnie des Quatre Canaux coter 200 francs en 1824 et négociées à 80 francs en 1826 et à 18 francs en 1828. Ce sont donc les titres d'entreprises de circulation, — ca-

naux et ponts, — avant d'être entreprises de chemins de fer, que l'on trouve en vedette à la cote officielle.

En dépit de ces fluctuations, le marché officiel ne manque pas d'une certaine tenue, si on le compare par exemple à celui de Londres à la même époque. Ne venait-on pas de lancer sur ce dernier à grand bruit une société pour l'exploitation de la pierre philosophale, qui avait entraîné par sa chute une véritable débâcle?

Nucingen se tient de préférence à l'écart du marché officiel, pour opérer sur un marché occulte: la coulisse, où se pratiquait déjà tout ce que la loi et les règlements syndicaux interdisaient aux agents de change. Ce marché là ne disposait pas d'un magasin de théâtre désaffecté comme local et se tenait simplement au café Tortoni.

Plus tard, la Bourse va devenir le centre d'activité du monde financier, « le monument par excellence de la Société moderne » (1); et les opérations sur marchandises exigeant des fonds trop considérables, présentant de trop gros risques ou poursuivies par les lois sur les accaparements, ne feront plus l'objet d'opérations courantes intéressant le public.

Mais, la Maison de Nucingen se développe juste pendant cette curieuse période de transition, parfaitement saisie par Balzac. Le Baron est ainsi amené à faire de tout, sauf peut-être de la banque pure. « Chez lui, la banque est un très petit département: il y a les fournitures du Gouvernement, les vins, les laines, les indigos; enfin, tout ce qui

---

(1) Proudhon, Manuel du Spéculateur. Il dit ailleurs: « Nous sommes en présence d'une époque qui a pris pour Décalogue la Bourse et ses œuvres, pour politique la Bourse, pour patrie et pour église la Bourse ».

donne matière à un gain quelconque. Son génie embrasse tout. Cet éléphant de la finance vendrait les députés au Ministère et les Grecs aux Turcs. Pour lui, le commerce est, dirait Cousin, la totalité des variétés, l'unité des spécialités. La banque envisagée ainsi devient tout une politique, elle exige une tête puissante, et porte alors un homme bien trempé à se mettre au-dessus des lois de la probité dans lesquelles il se trouve à l'étroit » (2).

Quelle est cette politique? Comment Nucingen va-t-il s'y prendre pour peser de tout son poids sur la bascule de la hausse et de la baisse, réaliser des différences, acheter dans les paniques et vendre dans les boom?

Ne disposant au début que de maigres capitaux et sans notoriété, Nucingen fait fructifier les fonds qui lui sont confiés à Strasbourg et dans une petite officine du quartier Poissonnière à Paris, métier de gagne-petit où l'on s'évertue à râcler des commissions au passage sur toutes les opérations, et qui certainement ne l'enrichira pas. Aussi, pour se faire connaître, il décide d'user largement du scandale, de semer la panique de temps en temps, de créer ainsi autour de lui ces centres de pression et de dépression d'où naissent les courants qu'il guettera au passage. Il profitera de l'aveuglement de la tourmente, pour détrousser ceux qui sont pris de panique et remplacer dans leurs poches les espèces sonnantes qui s'y trouvent par n'im-

---

(1) « Depuis 1789, dit Proudhon, le pêle-mêle, la fusion des facultés économiques est passé en droit, et, jusqu'à un certain point en fait; tout citoyen a le droit d'être simultanément travailleur, capitaliste, entrepreneur, commerçant, ou commissionnaire et spéculateur, et un certain nombre le sont, en effet. Toutefois la révolution de 1789 est loin encore d'avoir, sous ce rapport, produit toutes ses conséquences; la fièvre est à peine commencée et les perturbations qu'éprouvent depuis 69 ans notre état politique sont les symptômes de ce laborieux enfantement ». Proudhon, Manuel du Spéculateur

porte quel titre qui ne lui aura rien coûté ou sur lequel il réalisera de très gros profits, « titres faits d'une main de papier rose, avec une pierre lithographique ».

Il consolide ainsi avec des actions ses dettes en espèces, tout comme Law l'avait pratiqué pour sauver les finances du Régent.

Cependant, il ne faut pas abuser de ce truc auquel on finirait par ne plus mordre. Le baron a calculé que pour effectuer chaque fois le redressement moral voulu, pour que la mort, la misère — qui finit par rendre muet —, sèment l'oubli, pour mettre au point les affaires lancées, en préparer de nouvelles, il fallait admettre une cadence approximative d'une dizaine d'années. Ainsi, les mauvaises affaires se seront écroulées, nul n'y pensera plus, les autres se seront développées et lui vaudront de la notoriété et du crédit: dans la forêt, l'on ne voit pas les troncs à terre, mangés et pourris, mais les arbres qui se sont étendus et qui ont prospéré.

*
* *

Nucingen s'essaie une première fois en 1804 à Strasbourg. On apprend brusquement qu'il ne peut plus faire face à ses obligations; il s'acquitte vis-à-vis de tous ses créanciers en valeurs « mortes » c'est-à-dire en actions d'entreprises douteuses qu'il avait en portefeuille. Immédiatement, on parle de lui, on s'intéresse à sa personne; comme l'observait un escroc de la même classe récemment au tribunal: « Tout le monde lui demande des nouvelles de sa santé ».

Mais, et c'est là une particularité fort bien imaginée par Balzac, ce loup-cervier a tant de flair, il se forme une vue si juste des affaires, que ce papier, dont il a gavé sa clien-

tèle, prend peu à peu de la valeur ; la spéculation n'a pas porté sur du brouillard, les entreprises choisies se révèlent viables et finissent même par donner des profits. Un crédit de bon aloi vient donc consolider la situation de Nucingen après ce premier krach et lui permettre de recommencer de plus belle.

En 1815, profitant de la crise qui explique et excuse toutes les difficultés, il se déclare à nouveau incapable de rembourser ses déposants... si ce n'est toutefois avec des actions des mines de Wortschin qu'il a achetées à 20 % en-dessous du prix auquel il les cède. Il se débarrasse ainsi une seconde fois et à très bon compte de tout son passif exigible, et ses caisses s'étant remplies, il fait fructifier ses fonds dans cette opération sur les vins exposée plus haut, car s'il pousse sa clientèle sur les titres, il consacre de préférence ses efforts personnels à des opérations sur marchandises.

Les Mines de Wortschin devenant à leur tour une entreprise heureuse, la notoriété de Nucingen continue à s'étendre, sa fortune se décuple par ce second coup de filet.

Y aurait-il donc dans ce Nucingen un économiste étonnamment informé, s'évertuant à interpréter des statistiques, médiant sur les événements, à qui sa vaste culture et son labeur permettraient de prévoir les mouvements de flux et de reflux qui secouent le marché des marchandises et des valeurs ? Non point, Nucingen est simplement l'un de ces financiers qui « sentent » leur temps, centre de réception qui saisit les ondes quand elles passent et sait les interpréter vite et juste ; il possède ce « diagnostic » spécial qu'aucun travail de cabinet ne saurait donner.

Dix ans après, Nucingen, ayant bien digéré, se réveille en fort grand appétit. Mais cette fois, il juge nécessaire de varier les modalités et la mise en scène; la trame se complique, le jeu deviendra beaucoup plus serré.

Il possède alors, en liquidités, environ cinq millions. Il va les faire disparaître pour qu'aucune main ne puisse se porter sur cet actif solide, et qu'il n'ait pas lui-même des velléités d'y toucher de quelque temps. De la sorte, il pourra, avec une apparence de bonne foi, laisser entendre qu'il ne possède plus rien. Il engage donc toutes ses disponibilités en Amérique, dans une opération sur minerais étudiée de longue date et qu'il a la conviction de réussir.

On le voit, Nucingen a de « l'estomac », il sait risquer en une fois, dans une spéculation mûrement étudiée, les fruits de cet effort de tous les instant qui l'ont tiré de sa masure de Strasbourg, pour l'installer dans son fastueux hôtel à Paris; il fait courageusement travailler son argent.

Que doit-il en fonds particuliers déposés et en effets tirés sur lui? Ses obligations s'élèvent à 6 millions dont 2 millions 1/2 à des amis et à la famille de son premier maître et bienfaiteur. En raison de ces circonstances spéciales, renfermant des possibilités gênantes de cris, de larmes, d'embêtements, Nucingen ne se soucie pas de lancer lui-même encore une société et de payer en papiers émis sous sa propre responsabilité les six millions en question. D'ailleurs, cela a bien tourné deux fois; trois, c'est trop chanceux. Il s'adresse donc naturellement à du Tillet, que nous nous attendions à retrouver à ce tournant, en quête d'une grasse commission. Claparon sera l'homme de paille qui fondera la nouvelle entreprise.

Le capital, fixé à dix millions, est divisé en 10.000 actions de 1.000 francs; 7.000 seront souscrites en numéraire, et

3.000 attribuées gratuitement à Nucingen pour ses apports, peines et soins. Il en rétrocède 500 à du Tillet comme commission et il en lâche 25 à Rastignac qui, le moment venu, sans trop comprendre de quoi il retourne, agira auprès des amis pour les inquiéter d'abord, et pour les pousser ensuite à souscrire.

Pour que la Société jouisse pendant un certain temps du crédit nécessaire, que le marché des titres se tienne bien, le capital est fixé à un chiffre supérieur aux besoins de l'entreprise, permettant de distribuer au moins pendant la première année un dividende fictif de 20 %. La partie souscrite en numéraire sera utilisée dans l'affaire elle-même — il le faut bien, — mais aussi à acheter en plein Paris un magnifique hôtel. De la sorte, l'entreprise possèdera une belle façade dans la capitale, et si elle périclite, Nucingen pourra s'approprier à bon compte cet immeuble bien placé, susceptible d'une plus-value intéressante.

Le Baron pouvait choisir pour l'entreprise la forme de Société en commandite, très propice à des opérations de ce genre. Cette forme d'association permettait, en effet, de conserver la main sur les affaires, tout en vendant les actions dont la jurisprudence avait autorisé la mise au porteur. On conservait donc tous les droits, sans aucun risque et aucune responsabilité. La vogue des commandites était telle qu'en 1833 elles groupaient 15 millions de capital représenté par 28.000 actions, chiffre énorme pour l'époque.

Mais Nucingen a de bonnes raisons de préférer pour cette fois la société anonyme ; il a sollicité, en effet, l'autorisation officielle, qui se donnait par une ordonnance royale rendue après avis du Conseil d'Etat. Grâce aux instructions du Ministère de l'Intérieur du 22 octobre 1817 et du 8 avril 1819, les actionnaires recevaient en effet, au moins

en apparence, des garanties appréciables, car l'Etat, ayant donné son assentiment, se portait pour ainsi dire garant de la régularité de la constitution et de la saine gestion de la Société. N'avait-on pas été jusqu'à prétendre que l'approbation gouvernementale rendait la faillite impossible? Nucingen a donc tout intérêt à se démener pour bénéficier de la précieuse caution morale du Gouvernement.

Quand il a terminé ces préparatifs, dirigeant tout lui-même par le menu, car aucun de ses comparses ne possède l'ensemble des fils du complot — et les plus roués s'apercevront, lorsque tout sera fini, que le coup s'élaborait depuis près d'un an, — la nouvelle éclate en Bourse que le Baron est brusquement parti pour Bruxelles, une nuit, et que sa femme vient de demander sa séparation de biens.

Rastignac sème immédiatement et avec plein succès l'inquiétude chez les amis confiants et naïfs, et les amène séance tenante à demander comme une grâce à la Maison Nucingen, en remplacement des fonds menacés, des actions soit de l'affaire Claparon, soit de diverses autres entreprises, Nucingen possédant en effet, en portefeuille, un restant de titres de mines de plomb argentifère, de mines de houille, de deux canaux, actions gratuitement attribuées pour la mise en scène de ces quatre sociétés qui distribuent des dividendes fictifs, et dont il est enchanté de se débarrasser à cette occasion.

Mais à côté des gogos, de tous ces malheureux possesseurs de capitaux « niais », qui ne conserveront que les restes d'une opulence « cadavéreuse », il se trouve quelques compères qui, tout de suite, se souvenant du passé, soupçonnent la vérité. « Nucingen est à Bruxelles, sa femme a présenté au Tribunal une demande de séparation de biens », annonce du Tillet. « Etes-vous compère pour une

liquidation ? » réplique immédiatement l'usurier Werbrust en souriant. Il vaut évidemment mieux avoir tous ces finauds là dans son jeu, et c'est à quoi travaille du Tillet dès qu'il a senti leur menace.

Tous les aigrefins alertés, flairant le vent, se mettent alors en quête des effets du Baron Nucingen, aggravent la panique pour les racheter à bon compte, et la vague des baissiers déferle. Même les Keller, financiers roués pourtant, s'y laissent prendre et cèdent leurs créances sur Nucingen avec un rabais de 10 %. Gigonnet agit sur les Matifat et leur arrache, après leur avoir réclamé un rabais de 50 %, une réduction de 12 % sur leurs papiers. Nucingen reprendra tous ces comptes débiteurs, qui lui reviendront avec de forts abattements par l'intermédiaire de ces trois compères, partageant avec eux le profit réalisé sur le rachat de ses propres dettes.

Au bout d'un mois, les déposants et la plupart des porteurs d'effets, ou bien sont remboursés en actions qui n'ont rien coûté à Nucingen, ou encore ont cédé leurs droits avec de lourdes pertes.

Et quand ces opérations sont heureusement terminées, l'on apprend, avec surprise, que le crédit de Nucingen est demeuré excellent à l'étranger et que l'on y recherche même ses valeurs avec une petite prime. Puis le baron fait irruption à la Bourse sans même daigner démentir les rumeurs calomnieuses que l'on a fait circuler sur sa maison, et annonce simplement, de sa grosse voix bredouillante, qu'il est allé s'entendre avec un célèbre industriel belge pour la reprise d'anciennes mines de charbon : les fosses des bois de Bossut.

Que signifie tout ce bruit, alors qu'il a été faire son métier de banquier et travailler... pour ses actionnaires ?

Son crédit remonte d'un coup au zénith, l'honneur est sauf, la confiance s'accroît, cependant que les profits de ce faux départ lui ont permis de substituer à un portefeuille soufflé une situation nette et plus solide que jamais. Six semaines après, les journaux annoncent l'entrée en rivière de deux vaisseaux chargés de sept millions de minerais, alors que, nous l'avons vu, Nucingen avait investi cinq millions dans l'opération. De ce côté aussi, il a donc en quelques mois majoré son avoir de 20 %.

Mais Nucingen ne s'accorde pas de répit et ne s'endort jamais dans la réussite. Il s'agit maintenant de pousser son succès à fond. Le dividende fictif distribué par l'affaire Claparon fait monter l'action à 1.250 francs. N'en doutez pas, Nucingen se déleste alors de tout le paquet de titres qui lui reste; puis l'entreprise passe par des difficultés que la crise générale des affaires en 1827 justifie aux yeux du public. L'action tombe alors à 400 francs; Nucingen sait, après avoir examiné de près le dossier, que sa valeur intrinsèque réelle est de 600. Il rachète donc tout ce qu'il trouve à bas prix, et à la hausse suivante il revendra à nouveau.

Le « puff » réussit au-delà de ses calculs. Chose curieuse, dans les autres romans, Nucingen à chaque instant passe comme une bombe, congestionné, affairé, s'ennuyant dans le monde, mais enfin on le voit! Dans ce récit, où il est tout le temps question de lui, il ne paraît même pas; il est à Bruxelles ou ailleurs, en chasse. C'est par le bruit que font la meute ou les victimes que nous saisissons peu à peu, à bâtons rompus, son jeu habile et serré.

***

Univ. of Arizona Library

Autour du lion, Balzac a groupé, en effet, en traits particulièrement forts et actuels, tout une bande de rapaces.

Du Tillet ne nous est peint nulle part plus cynique et plus brutal. Ne se montre-t-il pas assidu auprès d'une héritière dont il ne veut pas, dont il sent la fortune chancelante, mais dont l'amour le distrait et le flatte. A la fin du livre, nous voyons la malheureuse ruinée, traînant une vieille mère qui conserve ses coquetteries et ses falbalas, devenue l'une de ces pauvres vieilles filles desséchées dont la vie est un cimetière d'illusions. « Calme et froid, notre ami Ferdinand acceptait cette tendresse, il la respirait avec les tranquilles délices du tigre, lèchant le sang qui lui teint la gueule; il en venait chercher les preuves, il ne passait pas deux jours sans se montrer rue Joubert ».

Rastignac commence sa fortune dans ce livre et Balzac étudie à cette occasion, avec une singulière pénétration, le rôle spécial que bien des nobles de pure souche s'efforcent de jouer dans les affaires. Combien en existe-t-il encore de cette classe qui, gravitant autour des hommes de finance, « cassants, brise-raison, sans suite dans les idées, sans constance dans les projets, sans opinions fixes » mènent en apparence une vie indolente et qui, guidés par une sorte de flair mondain, par la perspicacité des joueurs qui courtisent la chance comme une femme, surgissent aux bons moments pour réussir un coup. Ils approchent comme des félins, pleins de grâce et de douceur feinte, allongent brusquement la patte, réalisent de fructueux profits et s'éloignent ensuite assouvis, cyniquement ingrats, pour retourner aux endroits où il faut être et paraître, « voluptueux, diseurs de riens, pouvant recommencer à se lever à midi, parce qu'ils ne se sont pas couchés au moment de la crise ». S'ils ont donné quelques mortels coups de griffe

à tous les bourgeois qui se trouvaient là, s'ils ont « avec la valeur de Murat, enfoncé les carrés, les actionnaires, les fondateurs et toute la boutique », ils considèrent qu'ils ne font que récupérer, en somme, les biens volés autrefois à leurs ancêtres. « Avant peu, vous verrez l'aristocratie, les gens de cour, les ministériels, descendant en colonnes serrées dans la spéculation et avançant des mains plus crochues et trouvant des idées plus tortueuses que les nôtres, sans avoir notre supériorité ».

Nous ne nous arrêterons pas autrement sur les divers spéculateurs à peine esquissés qui, dans le roman, jouent à la hausse ou à la baisse, et que nous voyons des deux côtés de la bascule, guettant les fluctuations, les accentuant, empochant des différences. Balzac lui-même, relevant le reproche qu'on lui fait « d'aller sur les brisées des peintres en portrait, des commissaires-priseurs et des marchands à la mode », pour une fois n'insiste pas. Il crayonne cependant l'un d'eux, l'avoué Desroches, de bien amusante manière. Un instant, ce coureur de dot avait songé à Malvina que dédaigne du Tillet; il découvre que tout l'avoir de la jeune fille est composé d'actions de Claparon et Compagnie, et il s'enfuit. Il songe alors à Mademoiselle Matifat, mais, passant ainsi de la rue Joubert à la rue du Cherche-Midi, il tombe sur des actions de canaux que Gigonnet avait passées au père Matifat en remboursement de ses valeurs rachetées au rabais. Ayant rencontré la grosse patte du Baron sur les deux dots qu'il avait couchées en joug, il s'enfuit et court encore.

Pourtant, derrière tous ces personnages agités et avides, il en est un autre que Balzac découvre dans son coin, que le tumulte ne lui cache pas et qu'il décrit en quelques

pages dans une courte nouvelle: *Melmoth réconcilié*. Il s'agit du comptable, de ce caissier dont on oublie trop encore à l'heure actuelle les fonctions essentielles, sorte de compteur indifférent, étranger à tout l'argent qui lui passe entre les mains, automate dédaigné et misérable. Combien Balzac pénètre à fond dans la vie de ce pauvre « hybride harassé par les idées religieuses, maintenu par la guillotine, ébranché par le vice, et qui pousse à un troisième étage entre une femme estimable et des enfants ennuyeux ». Cet être d'espèce rare, — car la « nature morale a ses caprices, elle se permet de faire ça et là d'honnêtes gens et des caissiers », — a la propriété de rester assis sur un fauteuil de canne, dans une loge grillagée, pendant les sept-huitièmes de l'année et pendant sept à huit heures par jour. A ce métier, chose curieuse, il ne s'ankylose « ni les genoux, ni les apophyses du bassin ».

Sans doute, observe Balzac, l'une des causes de l'inertie de ces produits anthropomorphes provient-elle des déplorables conditions d'hygiène imposées à leur existence, quand ce ne serait que par ce poêle qui fume et qui répand dans la pièce de l'oxyde de carbone. « Le poêle endort, il hébète et contribue singulièrement à crétiniser les employés. Une chambre à poêle est un matras où se dissolvent les hommes d'énergie, où s'amincissent leurs ressorts, où s'usent leur volonté. Les bureaux sont la grande fabrique des médiocrités nécessaires aux Gouvernements pour maintenir la féodalité de l'argent sur laquelle s'appuie le contrat social actuel. La chaleur méphitique qu'y produit une réunion d'hommes n'est pas une des moindres raisons de l'abâtardissement progressif des intelligences, le cerveau d'où se dégage le plus d'azote asphyxie les autres à la longue ».

On le voit, Balzac saisit tout d'un milieu donné; il se trouvait dans cette machine financière qui faisait grand tapage, un appareil enregistreur, silencieux dans son coin, auquel nul ne songeait. Balzac, en inventoriant les hommes, devine sa présence, le regarde de ses yeux qui traversent les êtres, définit son rôle et recherche les causes physiques qui peuvent bien expliquer tant de patiente résignation.

D'ailleurs, le récit est bourré d'observations les plus perspicaces et les plus fortes. « Notre temps ne vaut pas mieux que nous! nous vivons à une époque d'avidité où l'on ne s'inquiète pas de la valeur de la chose, si l'on peut y gagner en la repassant au voisin; et on la repasse au voisin, parce que l'avidité de l'actionnaire, qui croit à un gain, est égale à celle du fondateur qui la lui propose! ».

Et il ajoute: « Il y a des actes arbitraires qui sont criminels d'individu à individu, lesquels arrivent à rien quand ils sont étendus à une multitude quelconque, comme une goutte d'acide prussique devient innocente dans un baquet d'eau. Vous tuez un homme, on vous guillotine. Mais, avec une conviction gouvernementale quelconque, vous tuez cinq cents hommes, on respecte le crime politique. Vous prenez cinq mille francs dans mon secrétaire, vous allez au bagne. Mais, avec le piment d'un gain à faire habilement mis dans la gueule de mille boursiers, vous les forcez à prendre les rentes de je ne sais quelle république ou monarchie en faillite, émises, comme dit Couture, pour payer les intérêts de ces mêmes rentes; personne ne peut se plaindre. Voilà les vrais principes de l'âge d'or où nous vivons! ».

Et combien cette réflexion, inspirée sans doute par la trouble physionomie de Talleyrand, paraît d'un machiavélisme profond: « un grand politique doit être un scélérat

abstrait ; sans quoi les sociétés sont mal menées. Un politique honnête homme est une machine à vapeur qui sentirait, ou un pilote qui ferait l'amour en tenant la barre : le bateau sombre. Un premier ministre qui prend cent millions et qui rend la France grande et heureuse n'est-il pas préférable à un ministre enterré aux frais de l'Etat, mais qui a ruiné son pays ? ».

Ce roman est relativement court ; c'est d'une salle de restaurant où il « caresse les friandises d'un dîner » avec sa maîtresse, que l'auteur a entendu, derrière un paravent, « dans un pot pourri de choses sinistres » et parfois d'une verve étourdissante, le récit du « puff » Nucingen, hâché de digressions et d'interruptions. Mais, nous l'avons vu, le fil est solide, aucun élément essentiel n'est laissé dans l'ombre, la maîtrise de Balzac est incomparable. Et dans cet exposé volontairement décousu et débraillé — dont la négligence apparente a dérobé parfois la valeur documentaire — l'intérêt ne languit pas un instant, parce que nous y assistons à la naissance même de la spéculation moderne !

CHAPITRE V

Balzac Industriel.

Balzac réussit à animer d'une vie intense la procédure et les chiffres, dans les deux œuvres que nous venons d'examiner. Mais il entend saisir la totalité de son temps. Nous sommes au début de la « civilisation mécanique » ; il ne se contentera pas d'être un juriste ou un expert-comptable, il s'intéresse aussi à l'industrie naissante et, dans ce domaine, sa compétence ne nous apparaîtra pas moins surprenante.

D'ailleurs, il aime les machines, qui prolongent notre activité, auxquelles, grâce à son effort, l'homme a communiqué la vie. Une fois qu'elles ont été dressées à leur tâche quotidienne, ne continuent-elles pas d'elles-mêmes à travailler docilement, animées par une sorte d'âme inférieure. Ne se manifestent-elles pas par des grincements et par des cris, lorsque des résistances anormales s'opposent à leur marche et menacent même parfois leur existence ? « La presse ainsi manœuvrée, écrit Balzac dans *les Illusions Perdues,* jeta un si joli cri que vous eussiez dit d'un oiseau qui serait venu heurter à une vitre et se serait enfui ».

Balzac, passionnément intéressé par ces nouveaux auxiliaires de l'homme, les observe au fond des petits ateliers en désordre, obscurs et malpropres, où tant d'outils nou-

veaux s'essaient dans un coin, gauchement et mal à l'aise, à ces premiers mouvements qui peu à peu, augmentant en variété et en amplitude, les rendront les maîtres des vastes usines modernes où ils domineront et sembleront parfois avoir chassé l'ouvrier.

Les moyens de communication encore si lents, si pauvres, n'ont pas permis aux villes et notamment à Paris de se développer en surface; les usines qui fabriquent des produits de luxe et même de consommation courante se fixent de préférence au cœur même de la cité; les ouvriers logent dans le voisinage, les patrons près de leurs bureaux taillés dans l'atelier même.

Nous assistons à cette période d'empilage, de cloisonnement par des ajouts, d'appentis bâclés, de resserres, de bicoques et de taudis, aux débuts de ce pittoresque nouveau de misères et de fumée que saisit au vif Méryon, le Piranèse de notre capitale, dans ses tristes et émouvantes eaux-fortes. La capitale s'enflant ainsi sur elle-même, rappellera la ville du XIV^e^ siècle; c'est l'âge des « Mystères de Paris »; Notre-Dame, avant d'être écrasée par la Tour Eiffel et même par la Gare d'Orsay, apparaît comme un organisme énorme dont la complexité échappe au regard et qui peut servir de théâtre aux plus vastes drames.

Les arbres on été abattus et les jardins envahis par des hangars; les ferrailleurs, les brocanteurs, les marchands de hardes et de vieilleries, commencent à bazarder statues, trumeaux, lambris, rampes, grilles des hôtels particuliers, gâtant le quartier du Marais si tranquille, si majestueux naguère. « Proposez à un artiste la lisière du jardin d'un vieil hôtel abattu, il vous y bâtit un petit Louvre écrasé d'ornements; il y trouve une cour, des écuries, et, si vous y tenez, un jardin; à l'intérieur, il accumule tant de petites

pièces et de dégagements; il sait si bien tromper l'œil, qu'on s'y croit à l'aise; enfin il y foisonne tant de logements, qu'une famille ducale fait ses évolutions dans l'ancien fournil d'un président à mortier ». (*La Fausse Maîtresse*).

Le torchis envahit les maisons; de vulgaires papiers, de banales enseignes dissimulent les plus fines sculptures, les peintures les plus charmantes; des châssis brisent l'harmonie des toits, de mauvaises et grêles cheminées cherchent en l'air, crachent sur les murs leur haleine fumeuse, les cours se remplissent à crever, et les eaux sales, tombant de gouttière en gouttière, y croupissent, en quête d'une issue. « La moitié de Paris couche dans les exhalaisons putrides des cours, des rues et des basses œuvres ».

Plus tard, ces premières cellules industrielles gagneront progressivement la banlieue, elles s'en iront plus loin, le long du rail, s'éparpillant dans la plaine; les toits deviendront symétriques, l'espace sera dispensé plus largement, les maisons ouvrières se substitueront aux caves et aux lucarnes. Le Marais conservera les dépôts, les magasins de gros installés dans les nobles demeures; on ne découvre encore que par petits morceaux, en ouvrant une fenêtre ou même un placard, de charmants ou émouvants témoins d'autrefois.

***

C'est avec une sorte de volupté que Balzac observe ces entassements de vie, « cette ruche à ruisseaux noirs ». « Là, tout fume, tout brûle, tout brille, tout bouillonne, tout flambe, s'évapore, s'éteint, se rallume, étincelle, pétille et se consomme ». Il les connaît ces officines; il a entendu

leur bruit monter jusqu'à lui quand, de sa lucarne de la rue Lesdiguières, le matin, tandis qu'il prenait son pauvre déjeuner, il laissait errer ses yeux sur un paysage de toits bruns, rouges, en ardoises, en tuiles, couverts de mousse jaune ou verte. « Parmi les fleurs de quelque jardin aérien, il entrevoyait le profil anguleux et crochu d'une vieille femme arrosant des capucines, ou, dans le cadre d'une lucarne pourrie, une jeune fille faisant sa toilette, les cheveux élevés en l'air par un joli bras blanc ».

Il sait aussi combien de maisons, de toits, de tuyaux, un maigre rayon de soleil divisé, rebuté, contrecarré, doit traverser pour venir étaler ses restes de lumière sur la table d'un pauvre imprimeur de la rue des Marais-Saint-Germain!

Il a considéré longuement les groupements que forme le travail autour des machines, dans ces ateliers biscornus qui ne sont pas de niveau, où la circulation est mal comprise, où les matières premières s'entassent en désordre autour des appareils, où les produits fabriqués s'évacuent mal. Il les a burinés en maître, ces ouvriers « nés pour être beaux, car toute créature a sa beauté relative, enrégimentés dès l'enfance sous le commandement de la force, sous le règne du marteau, des cisailles, de la filature, et qui se sont promptement vulcanisés ». Il les suit dans ces cabarets « enceintes de boue de la ville » où ils prennent leur repos factice. « Lassante débauche, brune de peau, noire de tapes, blême d'ivresse ou jaune d'indigestion, qui vole le pain de l'avenir, la soupe de la semaine, les robes de la femme, les langes de l'enfant tout en haillons ».

L'on voit à travers bien des pages qu'il a été lui-même petit patron, et qu'à ses heures de lassitude et de découragement, de la cage de verre où il faisait à la fois le métier

d'écrivain, d'éditeur, d'imprimeur, de compositeur, etc., il a laissé errer souvent les yeux sur ces modestes machines qui s'évertuaient tant bien que mal pour lui, en écoutant « gémir les presses ». Il les considérait sans doute un peu comme des compagnes et leur bruit a parfois scandé et soulagé ses silences inquiets, quand il se demandait, le regard perdu et la plume levée, sur un compte qui ne se soldait pas, comment il règlerait ses fournisseurs et même ses ouvriers.

*
* *

Aussi, trouve-t-il abondamment dans ses expériences les termes industriels et mécaniques dont il bourre ses phrases si pleines, si lourdes, encombrées de locutions nouvelles. L'extrait suivant, que l'on pourrait littéralement attribuer à un ouvrage de Taylor sur l'utilisation rationnelle de la main-d'œuvre n'est-il pas tout-à-fait caractéristique ?

« Il ne s'agit plus là d'économiser le temps, mais de lui donner un prix, de le chiffrer, d'en représenter pécuniairement les produits que vous présumez en obtenir dans cet espace intellectuel, en représentant les qualités morales dont vous êtes doué et qui sont, monsieur, des forces vives, comme une chute d'eau, comme une machine à vapeur de trois, dix, vingt, cinquante chevaux ».

Personne avant lui n'avait écrit dans un tel langage ; l'idée et la forme sont d'une absolue nouveauté. « Monsieur de Balzac, écrit Sainte-Beuve — qui le déteste — parle comme un dictionnaire des arts et métiers, comme un manuel de philosophie allemande et comme une encyclopédie des sciences naturelles ». Voici également deux exemples typiques parmi des centaines tirés l'un de *la Maison Nucingen* et l'autre des *Illusions Perdues :*

« Voulez-vous connaître le pouvoir de la langue et la haute pression qu'exerce la phrase sur les écus les plus rebelles, ceux du propriétaire enfoncé dans sa bauge campagnarde, écoutez le discours d'un des grands dignitaires de l'industrie parisienne au profit desquels trottent, frappent et fonctionnent ces intelligents pistons de la machine à vapeur nommée Spéculation ».

« Mon exaltation, maintenant comprimée, mon effervescence première, me cachaient le mécanisme du monde; il a fallu le voir, se cogner à tous les rouages, heurter les pivots, me graisser aux huiles, entendre le cliquetis des chaînes et des volants. Comme moi, vous allez savoir que, sous toutes ces belles choses rêvées, s'agitent des hommes, des passions et des nécessités ».

Cette description d'une jeune anglaise ne rappelle-t-elle pas quelque machine imaginée par Vaucauson ?

« Enfin, Paul, cette fille est une preuve irrécusable du génie anglais; elle offre un produit de la mécanique anglaise arrivée à son dernier degré de perfectionnement; elle a certainement été fabriquée à Manchester, entre l'atelier des plumes Perry et celui des machines à vapeur. Ça mange, ça marche, ça boit, ça pourra faire des enfants, les soigner, les élever admirablement, et ça joue la femme à faire croire que c'en est une. Quand ma mère nous a présentés l'un à l'autre, elle avait si bien monté la machine, elle en avait si bien repassé les chevilles, tant mis d'huile dans les rouages, que rien n'a crié; puis, quand elle a vu que je ne faisais pas trop la grimace, elle a lâché les derniers ressorts, cette fille a parlé! (1).

---

(1) Voici encore un exemple tout-à-fait typique de ce style industriel et mécanique: « Tôt ou tard, une assemblée tombe sous le sceptre d'un homme,

*
* *

Mais quand nous parlons de Balzac industriel, il ne s'agit pas seulement de quelques métaphores, de quelques locutions de plus, ramassées dans une œuvre où l'on peut trouver en somme tout ce que l'on cherche, tant elle est débordante de richesses. Balzac possède, en effet, une extraordinaire intuition industrielle ; nous en trouvons notamment une preuve décisive dans son roman « *Les Illusions Perdues* ».

Cette œuvre comme « *Une Vie* » de Maupassant, n'a d'autre fil conducteur que l'existence même de deux charmants jeunes gens pris à leurs débuts. On avance pas à

---

et, au lieu d'avoir des dynasties de rois, vous avez les changeantes et coûteuses dynasties des premiers ministres. Au bout de toute délibération se trouvent Mirabeau, Danton, Robespierre ou Napoléon : des proconsuls ou un empereur. En effet, il faut une quantité déterminée de force pour soulever un poids déterminé, cette force peut être distribuée sur un plus ou moins grand nombre de leviers ; mais, en définitive, la force doit être proportionnée au poids : ici, le poids est la masse ignorante et souffrante qui forme la première assise de toutes les sociétés. Le pouvoir, étant répressif de sa nature, a besoin d'une grande concentration pour opposer une résistance égale au mouvement populaire. C'est l'application du principe que je viens de développer en vous parlant de la restriction du privilège gouvernemental » (*Le Médecin de Campagne*). N'est-ce pas l'application du polygône des forces à la politique ?

A cet égard, il est intéressant de signaler un article faisant allusion à ce vocabulaire nouveau, article paru dans un petit journal de province, *L'Echo de Vaucluse*, dans un numéro de 1833 : « Le journalisme n'est plus en 1833 ce qu'il était en 1829, au commencement de 1830 ou même pendant le cours de 1832. Des mots nouveaux ont fait irruption dans son vocabulaire ; des idées nouvelles commencent à soulever le vieux sol constitutionnel que nos feuilles périodiques ont si longtemps, et avec tant de frais, péniblement défriché. Les mots de travailleur et d'oisif, de prolétaire, de crédit, de banque, d'amélioration matérielle, qui ne se lisaient guère, il y a deux ans, que dans les pages des économistes, ont pris place aujourd'hui dans les colonnes des organes les plus arriérés de l'opinion publique ».

L'emploi de mots étrangers, surtout anglais... et même américains, est extrêmement curieux chez Balzac. Non seulement nous trouvons dans la Comédie Humaine « raout », « improper », « respectability », etc., mais même le mot « jobisme » ; voici donc cette fameuse locution outre-atlantique, le « job », revenant sans cesse dans la bouche des Américains, qui fait son apparition dans *la Maison Nucingen*. ,

pas, parfois très lentement à travers ces pages, qui suivent le rythme même de ces deux destinées, et l'on se sent saisi par une tristesse croissante. Peu à peu les couleurs s'assombrissent, les illusions tombent comme des fleurs, la méchanceté l'emporte sur tant de dons naturels et d'espérances. Au lieu d'assister impuissants à cet échec et les pieds rivés en terre, l'on voudrait pouvoir donner un vigoureux conseil, un coup de main à ces malheureux. A chaque instant, et pour un rien, ils pourraient se ressaisir et dominer les événements; le succès, le bonheur, se devinent à travers le brouillard. Or, l'un d'eux, savamment dépouillé des résultats de son remarquable labeur, échoue dans la médiocrité, et l'autre finit par vendre sa jeunesse au diable... à ce Vautrin-Méphistophélès dont nous avons déjà parlé plus haut.

Mais, ce long récit est également celui d'un complot industriel tramé autour d'un inventeur quasi-génial pour lui arracher le fruit de ses découvertes, et nous retrouvons à cette occasion ces tragiques applications de la procédure dont Balzac connaît tous les détours secrets.

Enfin, la première et la troisième partie du roman, qui ont Angoulême pour théâtre, renferment un exposé complet de l'industrie de la papeterie en France à cette époque et des progrès techniques qu'elle peut et doit réaliser, et la seconde partie, qui se passe à Paris, étudie plus spécialement l'édition, le livre et la presse. De sorte que l'on trouve dans « *les Illusions Perdues* » une étude « verticale » de l'industrie du papier, depuis le moment où la fibre barbotte en suspension dans l'eau des piles jusqu'à celui où, support de la pensée, le papier passe sous la presse à imprimer et devient livre, revue, journal ou feuille de chantage.

Au surplus, et c'est ce qui rend cet ouvrage complexe particulièrement attachant, l'inventeur, c'est bien Balzac lui-même. Il s'est observé, en dehors, en dedans, avec sa clairvoyance et sa sincérité coutumières, pour brosser le portrait de David Séchard :

« Son visage, brun de ton, coloré, gras, supporté par un gros cou, enveloppé d'une abondante forêt de cheveux noirs, ressemblait au premier abord à celui des chanoines chantés par Boileau ; mais un second examen vous révélait dans les sillons des lèvres épaisses, dans la fossette du menton, dans la tournure d'un nez carré, fendu par un méplat tourmenté, dans les yeux surtout, le feu continu d'un unique amour, la sagacité du penseur, l'ardente mélancolie d'un esprit qui pouvait embrasser les deux extrémités de l'horizon, en en pénétrant toutes les sinuosités, et qui se dégoûtait facilement des jouissances tout idéales en y portant les clartés de l'analyse. Si l'on devinait dans cette face les éclairs du génie qui s'élance, on voyait aussi les cendres auprès du volcan ; l'espérance s'y éteignait dans un profond sentiment du néant social où la naissance obscure et le défaut de fortune maintiennent tant d'esprits supérieurs ».

A côté de ce « Silène lourdement appuyé sur lui-même », l'ami de Séchard, son beau-frère, Lucien de Rubempré, possède au contraire toutes les grâces et toutes les finesses ; il suffit de le voir une fois pour être saisi par son charme et pour l'aimer. « C'est un brillant assemblage de belles qualités brodées sur un fond trop léger ; l'âge emporte les fleurs, il ne reste un jour que le tissu ; et, s'il est mauvais, on y voit un haillon ». Toutes ses chances de succès, tout son avenir se trouvent dans sa figure noble et charmante. Il vivra de succès, d'agitations, d'amour. Que de fois son

regard « sera trempé des moites expressions de la langueur, selon le mot de Madame d'Espard, experte en la matière ; il avait l'air aimé ». « Il me semble, dit-il à l'un de ses amis, que je vous confie ma conscience pour me la rendre un jour ». Jeu bien dangereux ; lorsqu'il finit par se tuer, il l'a si souvent prêtée, ou donnée, qu'il ne lui en reste plus guère.

Des heures affreuses sonneront dans sa vie, mais il ne sentira qu'à moitié ces douleurs, dont tant d'autres se trouveraient accablés. « Malgré les apparences d'une santé vigoureuse et rustique, l'imprimeur était un génie mélancolique et maladif, il doutait de lui-même, tandis que Lucien, doué d'un esprit entreprenant, avait une audace en désaccord avec sa tournure molle, presque débile, mais pleine de grâces féminines », de Florentin du Quattrocento.

Rubempré consacrera à toutes les besognes littéraires les dons de son esprit brillant et léger, jusqu'à se trouver contraint, au chevet de sa maîtresse mourante, à écrire des chansons à boire.

David Séchard, au contraire, concentrera toute sa vie autour d'un seul amour, une femme aussi courageuse que dévouée, et d'un seul projet : révolutionner l'industrie du papier. C'est ce projet que nous nous proposons d'étudier plus spécialement.

*
* *

Séchard a repris à son père, avare et ivrogne, « court et ventru comme beaucoup de ces vieux lampions qui consomment plus d'huile que de mèche », son imprimerie de la rue de Beaulieu, près de la place du Mûrier, l'une des

bâtisses les plus lézardées d'Angoulême, qui ne tient que par la force du ciment.

Il faut voir le bonhomme, son inventaire à la main, trottant dans son atelier et cherchant à tromper David, qui n'ose discuter avec son père, sur la valeur du matériel. « Des sabots, ces trois presses! Le vieil ours abaissa la frisquette sur le tympan et le tympan sur le marbre qu'il fit rouler sous la presse; il tira le barreau, déroula la corde pour ramener le marbre, releva tympan et frisquette avec l'agilité qu'y aurait mise un vieil ours » (1). Que valent,

---

(1) Nous retrouvons de nombreux autres exemples de cette précision de mécanicien dans Balzac.

Dans *Un début dans la vie,* il décrit pendant le tiers du livre un voyage en diligence, voyage que refont à peu près les mêmes personnages à la fin du récit, ce qui rappelle singulièrement « Boule de Suif ». La patache de Paris à Presles est campée avec la précision d'une estampe de Vernet:

« Bientôt les personnes et les choses qui sont les éléments de cette scène lui donneront le mérite d'un travail archéologique. Nos neveux ne seront-ils pas enchantés de connaître le matériel social d'une époque qu'ils nommeront le vieux temps? Ainsi les pittoresques coucous qui stationnent sur la place de la Concorde en encombrant le Cours-la-Reine, les coucous si florissants pendant un siècle, si nombreux encore en 1830, n'existent plus; et, par la plus attrayante solennité champêtre, à peine en aperçoit-on sur la route en 1842 ».

Pierrotin, qui assure le service entre Paris et l'Isle-Adam, et qui, « à force de brouetter son monde, a fini par regarder ses voyageurs comme des paquets qui marchaient et qui dès lors exigeaient moins de soin que les autres, l'objet essentiel de la Messagerie », possède deux voitures dont l'une paie les impôts et dont l'autre reçoit seulement, lorsqu'il s'en sert en été, un permis de conduire, car nous en sommes à l'âge, passé depuis longtemps, de « l'innocence pour le fisc », qui laisse faire.

Cette patache d'hiver aux flancs arrondis, aux banquettes couvertes de velours d'Utrecht jaune, peut recevoir six voyageurs, trois sur chaque banquette et dos à dos, s'appuyant sur une barre en bois qui s'enlève et se remet à volonté. Au lieu de trois, souvent l'on s'empile à huit, pour être serrés comme des harengs dans une tonne. Pierrotin prétend d'ailleurs que les voyageurs s'y trouvent beaucoup mieux ainsi car ils forment alors une masse compacte et inébranlable. Sur le devant de la voiture, il existe une banquette en bois où peuvent tenir trois voyageurs qui prennent le nom de lapins; parfois Pierrotin cédant sa place, réussit à percher ainsi quatre lapins qui appuient tant bien que mal leurs pieds sur une espèce de boîte.

L'autre voiture, sur quatre roues, se compose de deux lobes, l'intérieur

en regard d'appareils fonctionnant encore si bien, ces presses automatiques que vient de découvrir Stanhope, dont tout le monde est entiché, et qui échinent les lettres par leur défaut d'élasticité? « Les vieux outils sont toujours les meilleurs; on devrait, en imprimerie, les payer plus cher que les neufs, comme cela se fait chez les batteurs d'or ».

Le vieillard passe aux caractères, « des chefs-d'œuvre de gravure achetés il y a cinq ans et dont plusieurs ont encore le blanc de la fonte ». Tout est compté, jusqu'à la plus petite ramette: les ais, les jattes, la presse et les brosses à laver, même les cordes de l'étendage. Mais, en voyant son fils muet, Séchard un instant s'inquiète. « Qui tope à tout, songe-t-il, ne paie rien ». Son fils n'est-il pas en train de le tromper lui-même?

« — Qu'as-tu fait de tes banques (1)? lui dit-il en revenant à la charge afin d'éclaircir le problème.

« — Mais, n'ai-je pas eu à vivre, n'ai-je pas acheté des livres?

« — Ah! tu achetais des livres? Tu feras de mauvaises affaires. Les gens qui achètent des livres ne sont guère propres à en imprimer ».

Et sur ce mot magnifique, Séchard, hochant la tête, part

---

qui renferme six voyageurs, le coupé où l'on en met trois, et l'impériale ou capote où l'on en place six.

Grâce à la précision des détails, à l'étude attentive de tous ses organes, la patache jaune, embellie par une bande d'un bleu de perroquet, secouant ses voyageurs comme des sacs de noix, s'anime, devient un véritable personnage; une sorte de communauté s'établit entre elle et les voyageurs, entre le contenant et le contenu, et l'on se sent gagné, grâce à Balzac, par une sympathie sincère pour ces vieux coucous qui, dans la poussière du temps, ont disparu pour toujours au tournant de la route.

(1) Abrégé de billet de banque.

pour la campagne et laisse son fils dans cette vieille baraque d'usine, dont il a tiré de grasses économies sans savoir lire et constamment entre deux vins. « Imaginez cet atelier, clair aux deux extrémités, sombre au milieu, ces murs couverts d'affiches, brunis en bas par le contact des ouvriers qui y avaient roulé depuis trente ans, son attirail de cordes au plancher, ses piles de papier, ses vieilles presses, ses tas de pavés à charger les papiers trempés, ses rangs de casses, et, au bout, les deux cages où, chacun de son côté se tenaient le maître et le prote ».

C'est là que David, entre ses « ours », c'est-à-dire les pressiers qui vont de l'encrier à la presse et de la presse à l'encrier, et les « singes », les compositeurs, qui piochent les caractères dans les cent cinquante deux petites casses où ils sont contenus, va désormais jouer le rôle de patron, de « niais » comme l'on dit alors. Et c'est là qu'en réalité il travaillera jour et nuit aux divers problèmes qui doivent transformer l'industrie papetière et qu'il « épiera avec une sagacité merveilleuse les effets si bizarres des substances transformées par l'homme en produits à sa convenance, où la nature est en quelque sorte domptée dans ses résistances secrètes ».

Séchard mesure en effet le rôle immense que le papier va jouer désormais. « Les journaux, la politique, l'immense développement de la librairie et de la littérature, celui des sciences, etc., etc., exigent une production décuple de celle du début du siècle ».

Or, le papier reste très cher en raison du prix de la main-d'œuvre, des procédés de fabrication surannés; fait plus grave, il semble que la matière première, le chiffon risque de manquer; enfin il est devenu peu solide et bien laid. En face des beaux papiers de fil du XVIII[e] siècle dont les

feuilles bleutées demeurent toute neuves, les éditions de l'Empire, les premiers livres romantiques déjà commencent à s'effriter et à se piquer de points jaunes.

La première partie du programme de Balzac-Séchard: le papier à bon marché, se réalisera exactement par les moyens et dans le sens qu'il a prévus, mais par contre l'avilissement des qualités ne fera que s'aggraver. Que seront nos bibliothèques de maintenant dans trente ans?

***

Dès le second mois de son mariage, passant la majeure partie de son temps sous l'appentis situé au fond de la cour, dans une petite pièce qui lui sert à fondre les rouleaux, Séchard a trouvé un dispositif pour substituer aux pelotes à tamponner les caractères, l'encrier à table et à cylindre où l'encre se façonne et se distribue au moyen de rouleaux composés de colle forte et de mélasse.

Mais, après avoir payé ce tribut à l'impression, il entre dans le vif du sujet et s'occupe de la papeterie même, au point de vue mécanique et chimique.

Comment les machines continues, observe-t-il, n'ont-elles pas supplanté partout ces fabrications à la cuve qui prédominent encore en France au moment où Balzac écrit son livre? La première machine de ce nouveau modèle a été installée en Angleterre en 1803, une autre a été montée l'année suivante. Un Français: Berthe, a mis au point en Eure-et-Loir les remarquables dispositifs imaginés par un autre Français, Robert. Or, après ces brillants débuts, c'est le *statu-quo,* ou à peu près, même dans cet Angoumois, l'un des centres les plus importants et les plus anciens de l'industrie papetière en France.

Avec de telles machines cependant, on économiserait la main-d'œuvre et l'on obtiendrait des papiers plus légers. « Un Voltaire relié qui, sur nos papiers velin, pèse 250 livres, n'en pèserait pas 50. Et voilà certes une conquête. L'emplacement nécessaire aux bibliothèques sera une question de plus en plus difficile à résoudre à une époque où le rapetissement général des choses et des hommes atteint tout, jusqu'à leurs habitations ».

Jusqu'ici, Balzac se montre plus clairvoyant que la majorité des producteurs français contemporains qui diffèrent ces installations nouvelles; mais il va nous donner bien d'autres preuves de son sens industriel dans l'étude des améliorations chimiques à apporter à son industrie. Il serait possible, avec des extraits de son ouvrage, de rédiger de véritables brevets, renfermant certes des points imprécis, — comme d'ailleurs tous les brevets, — mais indiquant exactement et la voie où il importe de s'engager, et les étapes à suivre et les divers aspects particulièrement délicats des multiples questions posées.

Et d'abord, il importe de modifier les méthodes de collage du papier, c'est-à-dire l'opération par laquelle, au lieu d'être perméable comme un buvard, on obtient qu'il n'absorbe pas l'encre d'impression ou d'écriture. Dans ce but, les Arabes, — à l'imitation des Egyptiens pour le papyrus, — mettaient de l'amidon dans la pâte à papier même; mais depuis le XIV^e^ siècle, en Europe, on colle « en surface », en trempant la feuille terminée dans des bains de composition variable, pour la recouvrir d'une couche de gélatine.

Or David cherche à coller en cuve la pâte de son papier, c'est-à-dire à découvrir une colle que l'on puisse placer dans le bain où se trouvent en suspension les fibres qui

produiront le papier; cette méthode améliorera le collage lui-même et économisera très sensiblement la main-d'œuvre. La difficulté consiste à éviter que cette colle, qui doit être soluble, ne soit évacuée avec l'eau; il faut arriver au contraire à la fixer sur la fibre.

En 1817, un simple ouvrier allemand, Illig, fit paraître un mémoire remarquablement complet sur la question, et c'est en 1827, à Annonay, que Canson trouva la formule d'un savon à base de résine. Mais le nouveau procédé se répandait fort lentement; Illig mourut dans la misère, après avoir enrichi quelques usines allemandes qui gardèrent jalousement leur secret. Vers 1840, la méthode enfin se généralisa. Sans doute l'effort de Séchard, chronologiquement si bien placé, n'a-t-il plus la même nouveauté en 1842, date où le livre est écrit. Balzac n'en rend pas moins hommage à une découverte qui fait tout juste son entrée dans l'industrie française et dont il reconnaît le grand intérêt.

Il n'ignore d'ailleurs pas les points qui, techniquement, demeurent difficiles. « Je colle bien en cuve, dit Séchard, mais la colle ne pénètre pas également ma pâte et donne au papier le rèche d'une brosse »: inconvénients dont on s'est plaint fort longtemps, en effet, et qui se produisent encore lorsque la vigilance des contremaîtres se trouve en défaut.

Balzac eût été directeur de papeterie que pour les deux problèmes — adaptation des machines nouvelles et collage — que nous venons d'examiner, il se serait placé en tête des progrès réalisés; il aurait fait de son usine une entreprise moderne, travaillant dans les meilleures conditions.

Toutefois, et malgré leur intérêt, ce sont là des questions secondaires en regard de la révolution qui commence

à se produire alors en papeterie, et dont Balzac saisit et expose à merveille l'importance historique et technique.

*
* *

La fabrication du papier, comme il le fait observer si justement, avait commencé par être à base de végétaux. Tsaï-Loun, Ministre de l'Agriculture de l'Empereur Chinois Ho-Tin, au deuxième siècle de notre ère, fabriqua les premiers papiers en mélangeant dans son mortier des écorces de mûrier, des pousses de bambou, et exceptionnellement quelques chiffons de coton et des débris de chanvre. Ces procédés, à peine modifiés, sont d'ailleurs encore employés dans certaines régions de la Chine, surtout dans la province de Canton, et d'une manière particulièrement remarquable en Indochine, aux environs d'Hanoï, où tout un village de plusieurs milliers d'habitants, « le Village du Papier », applique encore à peu près exactement ces procédés millénaires à la fabrication de papiers rituels (1).

Grâce en partie aux renseignements recueillis dans ce village même, une usine européenne s'est installée pour produire, — et elle est la seule au monde, — du papier avec le bambou. Or, Balzac ne manque pas dans son livre de signaler spécialement l'intérêt et du mûrier à papier, et du bambou.

Quand les Arabes, en 751, s'emparèrent, grâce aux prisonniers faits dans le Khorassan, des procédés Chinois, qui passèrent, on peut le dire, d'un camp dans l'autre, ils

(1) Voir « La fabrication du papier à la main en Orient », par R. Bouvier (Journal *Le Papier*, n° 12, décembre 1923).

y apportèrent une modification profonde. Ennemis des arbres, ils déboisent les pays qu'ils occupent : la matière première qui servit de base au papier se limita donc par force au chiffon (1). L'industrie du papier les utilisa exclusivement à Bagdad, — où le marché du papier fut énorme, — en Egypte, puis au Maroc, particulièrement à Fez, qui comptait près de 400 papeteries en 1213. D'Afrique, la fabrication du papier se répandit en Espagne, pénétra en France, puis gagna le reste de l'Europe. Au cours de cette immense randonnée autour de la Méditerranée, elle demeura presque uniquement tributaire des chiffons et surtout des chiffons de lin.

Or, cette matière première unique, le chiffon, pourrait bien faire défaut au milieu du XIX^e^ siècle, pensent quelques esprits clairvoyants. Balzac le pressent dès 1842, bien que jusqu'en 1850, la France ait ramassé une quantité de chiffons à peu près équivalente à ses besoins. Aussi, importe-t-il que la papeterie, se souvenant de son origine, revienne aux végétaux (2), car ce ne sont pas les vieux papiers qui combleront cette lacune. « Madame Masson, dès 1794, essayait de convertir les papiers imprimés en papiers blancs, mais à quel prix ! ».

« Tant que pour ces fabrications, la papeterie s'en tien-

---

(1) Certaines qualités de papier fabriquées au moyen de deux feuilles collées ensemble, se composent, pour l'une des feuilles, de chiffon pur, et pour l'autre, de bambou, marquant ainsi cette très curieuse transition entre ces deux procédés de fabrication dont nous parlons. Voir « Le papier de Khanbaligh et quelques autres anciens papiers asiatiques », par R. Bouvier et L. Vidal (Journal Asiatique, Janvier-Mars 1925).

(2) Voir « La Papeterie peut et doit être une industrie indépendante », par R. Bouvier (Paris, chez F. Mériaux, 1923). Quand nous avons rédigé cette étude, nous n'avions pas lu « *Les Illusions Perdues* ». Elle a été établie pour le Syndicat des Fabricants de Pâtes et Papiers Français. Nous avons eté amenés à exposer la question dans ses grandes lignes exactement comme Balzac l'avait fait.

dra au chiffon, le prix du papier ne peut que hausser. On ne force pas la production du chiffon ; le chiffon est le résultat de l'usage du linge, et la population d'un pays n'en donne qu'une quantité déterminée. Si donc, les besoins de la papeterie deviennent supérieurs à ce que la France produit de chiffons, soit du double, soit du triple, il faut, pour maintenir le papier à bas prix, introduire dans sa fabrication un élément autre que le chiffon ».

Sans doute avait-on déjà étudié la question ; Bernard Palissy, puis Réaumur, le pasteur Schaeffer de Ratisbonne, et surtout Léorier de Lisle, ancien officier dans les armées de Louis XV, qui a consacré la fin de sa vie à des essais dans une papeterie de Montargis, — et dont Balzac connaît particulièrement bien les travaux, — avaient cherché à doter l'industrie papetière de « succédanés » du chiffon. Mais nul n'a mieux posé la question que Balzac ; un président de syndicat professionnel n'eut pas été plus clair, plus complet, plus perspicace.

A quelles fibres pourrait-on bien s'adresser ?

Le bambou est un roseau ; Séchard songe donc naturellement aux roseaux de France, car « il faut, observe-t-il, s'adresser à une matière végétale excessivement commune, immédiatement prise à la production territoriale ». Cette idée, chez nous, ne sera pas pratique, les peuplements de roseaux — comme ceux de genêts envisagés depuis — étant insuffisants ; mais, par contre, elle est indiquée pour certaines régions, et l'on a songé depuis la guerre, à deux reprises, à tirer parti pour la papeterie, en Roumanie, de la « mer des roseaux » qui recouvre la Dobroudja.

Balzac insiste aussi spécialement sur la paille, dès 1842. Or, c'est en 1847 seulement que de Montgolfier et Wright firent breveter l'un des premiers procédés d'utilisation de

la paille en papeterie, et ce n'est qu'en 1854, quatre ans après la mort de Balzac, que Charles Mellier devait définitivement consacrer l'emploi industriel de la paille par traitement à la soude caustique. Là, on le voit, Balzac est beaucoup plus qu'un homme bien informé, il a des aperçus techniques excellents et il les a l'un des premiers.

Mais il ne suffit pas d'énumérer les végétaux auxquels il serait possible d'avoir recours. Balzac-Séchard l'observe à juste titre : « Le secret gît tout entier dans une préparation à donner à ces tiges ». Il tourne et retourne autour du problème. Les chiffons étant formés de cellulose à peu près pure, leur traitement était des plus aisés, tandis que les végétaux sont chargés d'impuretés qu'il faut enlever. « La paille notamment donne un papier cassant, quasi métallique et sonore ».

Séchard, après de minutieuses recherches, traite les fibres dans une solution à chaud et procède à un « lessivage complet » avec une matière caustifiante qu'il a découverte. Laquelle ? Balzac ne nous le dit pas. Nous ne prétendons pas, en effet, que l'auteur de la *Comédie Humaine* soit un chimiste et un inventeur. La difficulté la plus sérieuse se trouve là, il le sait, il le dit, cela n'est pas un mince mérite. Les vues de Balzac ont été à ce point confirmées par les faits, que le chiffon, qui en 1842 entrait comme matière première en papeterie dans la proportion de 90 % a été réduit maintenant à celle de 5 % (1).

---

(1) Nous avons pris dans l'œuvre de Balzac l'exemple du papier, mais on pourrait en citer bien d'autres. Lorsque l'on compare les indications de toutes natures qu'il donne à celles que l'on peut trouver dans le « Traité de l'industrie française » par Chaptal, que Balzac connaît et que l'on cite toujours, ce dernier, en dépit de l'effort, a bien des égards nouveaux qu'il représente, — paraît bien peu nourri et terne.

Nous ne pouvons passer sous silence l'exposé que renferme *le Député d'Arcis*

Sur ses premières feuilles enfin « tirées », Séchard écrit à sa femme adorée : « Nous serons heureux par la fortune,

---

sur l'industrie en Champagne, sur les conditions de la bonneterie à Troyes et sur son développement possible. Balzac constate d'abord fort justement que cette industrie souffre des intermédiaires. Or, en effet, ce sont les exigences des courtiers qui l'ont pendant longtemps entravée et il a bien raison de s'irriter contre ces parasites. Mais que peut-on faire contre eux? « La destruction d'un abus de ce genre ne rapporterait pas aux philosophes modernes la gloire et les avantages d'une polémique soutenue pour les noix creuses de la négrophilie ou du système pénitentiaire. Aussi, le commerce interlope de ces banquiers en marchandises continuera-t-il à peser pendant longtemps sur la production et sur la consommation ». Et il ajoute ces mots si profonds et si justes : « En France, dans ce pays si spirituel, il semble que simplifier ce soit détruire ».

Après avoir ainsi exposé les conditions commerciales défavorables de ce marché, prévu également le développement possible de cette industrie si les capitalistes se décident à venir semer de l'argent sur la « craie champenoise » (effort qu'ils ont fait depuis avec pleine réussite), Balzac se préoccupe de la matière première, c'est-à-dire du coton. Combien ce souci est-il juste, puisque ces fabrications, à tant d'égards bien placées en Champagne, se trouvent sur ce point entièrement dépendantes de l'étranger. Il expose avec une précision dans les détails qui rend le récit des pérégrinations de cette matière première étonnamment vivant, comment un certain Philéas a édifié sa fortune, pendant les guerres de l'Empire, grâce aux fluctuations des cours du coton. En 1814, les lignes douanières sont enfoncées en même temps que les frontières franchies, et le coton, — ne croirait-on pas qu'il s'agit d'un récit de la dernière guerre?, — « introduit par mille trous, se glisse sur tous les marchés... On ne se figure pas combien le coton fut fin et alerte à cette époque ». A ce moment, les ouvriers du pays, qui croient à la victoire française, l'achètent à n'importe quel prix. Philéas, plus clairvoyant, s'abstient. La guerre ravage la Champagne; il suit les troupes pas à pas, et à chaque bataille perdue, il râfle toute la marchandise au rabais, puis la revend à bon compte aux alliés après l'abdication de Fontainebleau.

Ailleurs, dans *la Maison Nucingen* où Balzac touche à tant de sujets, il examine les conditions de fabrication de la soie à Lyon. Toutes les falsifications employées par les ouvriers, les « canuts », pour se défendre, et les phases de leurs luttes contre les « soyeux », sont exposées de manière lumineuse. Balzac montre bien comment les mouvements révolutionnaires qui ont suivi ont reposé uniquement sur une question de salaires, sans qu'aucun facteur politique soit intervenu.

Balzac est trop réalisateur, trop pessimiste pour croire beaucoup à l'intervention des idées; c'est en cela qu'il est peut-être possible de dire que son œuvre, qui s'occupe surtout d'individus et de besoins, n'a pas fait une place suffisante aux mouvements socialistes qui devaient éclater après 1848. Sans doute bien des passages de l'œuvre de Balzac font-ils allusion à la classe montante, au prolétariat qui se prépare — Karl Marx s'est enthousiasmé pour ses livres et songeait à les commenter, quand il aurait achevé « Le Capital », — mais c'est son continuateur, Emile Zola, qui devait tenter d'écrire une comédie humaine en prenant comme milieu, non plus les bourgeois, mais les ouvriers.

la seule chose qui nous manquait ». Eve Séchard reçoit cette lettre auprès de son beau-père, qui se saisit des feuilles et les porte aux concurrents de David : les frères Cointet. Un sombre complot d'espionnage et de pillage industriel va commencer. La fortune est là, en effet, mais pour d'autres ! (1).

*
* *

Des deux Cointet, Boniface l'aîné est le plus fort. « Homme sec et maigre, à figure jaune comme un cierge et marbrée de taches rouges, à bouche serrée », il ne s'emporte jamais, écoute avec le calme d'un dévôt les plus grosses injures et répond d'une voix douce. Il va à la messe, à confesse, communie, il dérobe son regard sous d'épaisses lunettes bleues, et sous ses manières patelines, sous son extérieur presque mou, se cache « l'ambition du prêtre et l'avidité du négociant dévoré par la soif des richesses et des honneurs ».

Il se sert comme d'une massue de son frère Jean, petit, court, pansu, haut en couleur, « à qui est réservé le dépar-

---

(1) Balzac, qui vient de nous apparaître comme un précurseur dans l'industrie papetière, dont nous allons essayer de montrer l'étonnante intuition dans d'autres domaines, semble moins bien inspiré comme chimiste. Il se trouve, comme toute son époque d'ailleurs, sous l'influence des théories de Prout, qui, observant les chiffres de Berzélius, croit pouvoir en déduire qu'il existe une matière unique. Cette conception audacieuse séduit Balzac et elle lui inspire en 1834 *la Recherche de l'Absolu*. L'exemple qu'il choisit pour démontrer l'unité de la matière paraît maintenant bien puéril : cette graine de cresson cultivée sur de la fleur de soufre arrosée d'eau distillée, en admettant qu'elle se soit développée ainsi, n'aurait pu le faire que grâce aux impuretés minérales du milieu de culture. Il faut observer pourtant que ces impuretés, à l'époque de Balzac, n'étaient point soupçonnées ; souvenons-nous de la lutte soutenue par Pasteur quarante années plus tard, au sujet de la génération spontanée. Sur le fond, la question reste encore posée ; Balzac sans doute nous paraît beaucoup plus alchimiste que chimiste, mais la conception qui sert de base à ce roman puissant et original tient encore.

lement des colères », pour procéder à des exécutions qu'il prépare savamment lui-même mais qui répugnent à sa mansuétude. Ils professent d'ailleurs des opinions politiques différentes afin d'être appréciés de toute la clientèle.

Tant qu'ils n'ont vu en Séchard qu'un concurrent, ils ont cherché à nuire à son commerce de toutes manières, mais en lui laissant pourtant des restes de vie, afin que sa maison ne soit pas reprise par quelque imprimeur plus actif, qui pourrait tenter un redressement gênant. Ils enlèvent ainsi peu à peu à Séchard les commandes de la Préfecture, celles de l'Evêché, créent un second journal d'annonces, et finissent par acheter le premier à David, en lui faisant signer l'engagement de ne jamais créer un autre journal quel qu'il soit.

Dans cette lutte pourtant, ils se heurtent à une résistance sérieuse et inattendue de la part de la femme de David, Eve Séchard, qui, laissant son mari, dont elle ne doute pas un instant, à ses absorbantes recherches, entreprend de relever la maison, avec le concours d'un ouvrier dévoué, Kolb, et d'un domestique à toute épreuve, Marion.

Eve commence d'abord par bien se rendre compte de la situation : encore un bilan et un inventaire de plus dans *la Comédie Humaine,* dressé avec autant de soin que les autres. Puis, comprenant qu'elle ne dispose que d'un matériel inférieur et usé, elle s'ingénie à rechercher ce qu'elle pourrait bien en tirer. Sur tous les restants de papier trouvés dans tous les coins et reclassés, elle imprime des légendes populaires coloriées que l'on collait alors sur les murs des chaumières : l'histoire du Juif Errant, Robert le Diable, la Belle Maguelonne, le récit de quelque miracle. En deux mois, elle a écoulé trois mille feuilles et le pays s'en trouve saturé. Alors, elle songe à réimprimer l'Alma-

nach dit des Bergers, où les choses sont représentées par des signes, et des gravures en rouge, en noir ou en bleu. David entend du bruit dans l'escalier, sort de son réduit et de son rêve, et vient même les aider un instant.

Mais les Cointet flairent alors l'intérêt des inventions de David, cherchent à s'informer, corrompent son contremaître, Cérizet, qui pourtant lui doit tout. Il faut les voir, observant, espionnant, rôdant autour de l'atelier.

« Le grand Cointet se promenait sur la place du Mûrier avec Cérizet en examinant les ombres de la femme et du mari qui se dessinaient sur les rideaux de mousseline; car il venait causer tous les jours à minuit avec Cérizet, chargé de surveiller les moindres démarches de son ancien patron.

« — Il lui montre, sans doute, les papiers qu'il a fabriqués ce matin, répondit Cérizet.

« — De quelles substances s'est-il servi? demanda le fabricant de papier.

« — Impossible de le deviner, répondit Cérizet, j'ai troué le toit, j'ai grimpé dessus, et j'ai vu mon naïf, pendant la nuit dernière, faisant bouillir sa pâte dans la bassine en cuivre; j'ai eu beau examiner ses approvisionnements amoncelés dans un coin, tout ce que j'ai pu remarquer, c'est que les matières premières ressemblent à des tas de filasse...

« — N'allez pas plus loin, dit Boniface Cointet d'une voix pateline à son espion, ce serait improbe!... ».

Le vieux Séchard lui-même sent que son fils se livre à des recherches qui pourraient bien donner quelque chose et cherche à l'espionner. Comme David et Kolb poursuivaient chez lui des essais à la campagne, « Kolb entendit un soupir tourné comme un hoquet d'ivrogne; il prit une des deux chandelles et se mit à regarder partout; il aper-

çut alors la figure violacée du père Séchard qui remplissait une petite ouverture carrée, pratiquée au-dessus de la porte par laquelle on communiquait du cellier au brûloir et cachée par des futailles vides. Le malicieux vieillard avait introduit son fils et Kolb dans son brûloir par la porte extérieure qui servait à passer les pièces pour les livrer. Cette autre porte intérieure permettait de rouler les poinçons du cellier dans le brûloir sans faire le tour par la cour ».

Mais, comment les Cointet pourront-ils mettre la main sur David, non point pour le ruiner, peu leur importe maintenant, — c'est à peu près fait d'ailleurs, — mais pour l'obliger à signer un contrat d'association, et il faut entendre comment ils prononcent ce mot d'association!

L'opération, bien arrêtée avec les traîtres qui vont tendre le filet, se déroulera en quatre temps: un effet de commerce qui tombera entre les mains des Cointet leur permettra de mettre David en faillite; ils exerceront sur lui la contrainte par corps; pour obtenir sa délivrance, David sera conduit à se livrer pieds et poings liés par un contrat où il leur apportera toutes ses découvertes actuelles et futures; puis, ils démontreront que David n'exécute pas ledit contrat, et après l'avoir « vidé » de toutes ses découvertes, ils s'en débarrasseront avec un dédommagement insignifiant qu'ils feront d'ailleurs tomber de haut, comme un geste de générosité et de grande bienveillance à son égard.

Trois effets de mille francs lancés sur David par Rubempré dans un moment de détresse, permettent d'ouvrir les hostilités. Balzac en fournit le décompte détaillé, qu'il commente avec colère, la colère d'un homme qui a bien souvent souffert de « ces instruments de torture ». Il ne s'élève pas seulement contre les commissions, le prix du papier timbré, du port, des intérêts, du change d'une place à

l'autre, mais plus encore contre le fisc qui vient prélever ses droits léonins et « enregistrer à son tour le chagrin du débiteur ».

Après non payement, cet effet-projectile, retourné à son point de départ, revient chargé des frais supplémentaires du compte de retour. « Conte plein de fictions terribles, pour lequel les débiteurs qui réfléchiront à cette page instructive éprouveront désormais un effroi salutaire ». Et pourtant, si nous comparons ces frais, qui s'élèvent à 1.018 fr. 85, aux charges qui grèveraient aujourd'hui la même créance, comportant quatre jugements, un arrêt d'appel, un référé et une tentative de saisie, nous constaterons qu'ils leur sont inférieurs de plus de moitié.

Et, tandis que Balzac s'élève à cette occasion contre les lenteurs de la justice, nous pouvons nous étonner au contraire de sa rapidité en 1822. L'ensemble des opérations a duré en effet à peine deux mois, du 5 mai au 30 juin ; il en faudrait actuellement au moins six pour en finir avec une telle procédure. La justice était prompte au temps des diligences !

Enfin, voici la traite parvenue à destination. Il s'agit maintenant de coffrer Séchard. Pour obtenir un emprisonnement pour dettes, le Code de procédure exigeait l'assistance d'un juge de paix, si l'on voulait s'emparer d'un débiteur à son domicile. Or, ces magistrats refusaient le plus souvent leur concours. Aussi, les créanciers de Séchard décident-ils d'appréhender l'imprimeur lorsqu'il sortira dans la rue.

La loi avait entouré l'arrestation de mille difficultés. Elle ne pouvait s'effectuer avant ou après le coucher du soleil, ni les jours de fête légale, ni dans les édifices consacrés au culte pendant les exercices religieux. Aussi revêtait-

elle les apparences d'une véritable chasse à l'homme, où les poursuivants, embusqués, guettaient l'apparition de leur victime. Séchard, après un simulacre de fuite, rentre nuitamment à Angoulême et va se réfugier chez une amie de sa femme. Informé faussement qu'il pouvait sortir sans crainte, il se jette dans les bras de l'huissier et de ses acolytes. On l'emmène à la prison où sont enfermés les détenus de droit commun car bien peu de villes possédaient des prisons pour dettes analogues à Sainte Pélagie, célèbre dans tout Paris. Voilà notre homme incarcéré.

Balzac ne s'étend guère sur le sort du prisonnier. La condition des détenus pour dettes n'était pas rigoureuse. On pouvait dans la journée les voir à peu près librement ; ils ne se trouvaient astreints à aucun travail, se réunissaient entre eux pour deviser et entretenaient pour la plupart les meilleures relations avec leur geôlier qui leur rendait de menus services. Ce régime nous fait songer à celui dont bénéficient actuellement les détenus politiques, avec quelques adoucissements en plus. La seule peine était, en somme, la privation de liberté. Et le débiteur courait en outre la chance que son créancier, lassé, ne payât plus sa pension à la prison, auquel cas la levée de l'écrou était de droit ; la pension était cependant minime puisqu'elle n'excédait pas 25 francs par mois.

Le créancier devait consigner d'avance cette somme entre les mains du geôlier. Aujourd'hui, ce tarif s'est légèrement élevé. En 1924, l'arrestation d'un débiteur (condamné par une juridiction répressive à des restitutions, puisque la contrainte par corps en matière civile n'existe plus) se montait à 18 francs et la « pension » du débiteur à la Santé était de 100 francs par mois. On voit combien les frais de nourriture d'un prisonnier sont demeurés modérés !

Une loi, en 1867, a supprimé cette institution, survivance des règles du droit romain primitif, qui n'avait plus de place dans notre législation parce qu'elle n'en avait plus dans notre mentalité.

Séchard, après tant d'épreuves, est moralement brisé. Il se sent déshonoré, perdu; l'acte de société est tout prêt, on le lui passe au bon moment et on lui arrache sa signature. Les brevets seront pris au nom des Cointet; David apportera ses procédés de collage et de traitement de fibres nouvelles, et s'il n'accomplit pas les promesses annoncées — c'est là l'aspic dans le bouquet — il se verra totalement déchu de tous ses droits. Confiant alors, pensant qu'il est tiré d'affaires, disposant des moyens de travail voulus, il se remet fiévreusement à ses recherches.

Les Cointet se rendent vite compte que Séchard a mis au point la fabrication du papier à bon marché, et tout en feignant de n'y attacher aucune importance, ils achètent des machines continues, — ces machines dont nous parlions plus haut, — et prennent d'importantes commandes à Paris sans lui en rien laisser soupçonner.

Par contre, Séchard se heurte encore à des difficultés au point de vue du collage, tâtonne, mange même quelque argent. Or, les Cointet déclarent que ce sont là pourtant les seules découvertes qui les intéressent vraiment; ils font circuler discrètement le bruit que Séchard les ruine, car, en ces sortes d'exécutions, il est bon d'avoir l'opinion publique pour soi. David s'acharne, il est sur le point de réussir, il réussit. Mais il est complètement surmené et les Cointet l'expédient charitablement se reposer à la campagne, où quelques jours après il se voit assigné en rupture d'association et en dommages pour ne pas avoir observé son contrat.

Le tour est joué. Pour quelque argent, Séchard lâche tout, doutant de lui-même et se demandant si, en toute cette affaire, il n'a pas quelque tort. Il va mener désormais la vie heureuse et paresseuse des propriétaires faisant valoir ; il se range définitivement dans la classe des rêveurs, des médiocres, tandis que les Cointet deviennent de grands industriels réputés et riches.

On n'a pas écrit depuis lors un drame de la dépossession industrielle plus serré et plus solide que celui-là. Pourtant, après avoir constaté la rare valeur technique et juridique de cette œuvre, nous conservons l'impression que nous n'avons fait que nous arrêter aux accessoires, — accessoires qui eussent à eux seuls suffi à alimenter plusieurs de ces romans sur papier « bouffant » de maintenant, où l'on s'ingénie à faire du volume avec une très mince matière, — et que nous n'avons au contraire rien dit d'essentiel de celui-là.

Les Illusions Perdues sont d'abord et surtout, en effet, le poignant récit du naufrage, non point d'une situation et d'une fortune acquises, mais de toutes les riches espérances de deux jeunes voyageurs remarquablement doués et pleins de bonne volonté. Aussi, ce récit laisse-t-il peut-être plus qu'un autre l'âme en deuil, car l'on ne mesurera jamais exactement tout ce qui a été perdu, corps et biens, cœur et âme au cours de cette traversée douloureuse.

Et maintenant allons à la campagne avec Balzac, arpenter le massif de la Grande Chartreuse avec le *Docteur Bénassis,* ou examiner les travaux hydrauliques de *Madame Graslin.*

CHAPITRE VI

Balzac a la campagne.

Balzac, dans *le Médecin de Campagne,* étudie attentivement toutes les possibilités de développement d'une région des Alpes, mises en valeur peu à peu par le Docteur Bénassis, l'une des figures les plus sympathiques de *la Comédie Humaine,* dont il a trouvé d'ailleurs le modèle sur place.

Ce saint homme a établi avec autant de soin que de justesse le diagnostic d'une vallée perdue située dans le Massif de la Grande Chartreuse, à laquelle l'on accède par le village de Voreppe, et qui se place quelque part vers Saint-Laurent-du-Pont ou Entre-Deux-Guiers. Balzac a fait un court séjour chez Madame d'Agoult, dans la vaste et accueillante maison que l'amie de Litzt possède à l'entrée de la vallée du Grésivaudan, et c'est en regardant de ses fenêtres la grande Sure ou le petit massif de Saint-Julien-de-Raz qu'il a eu l'idée de placer là cette œuvre reposante et optimiste qui tranche singulièrement sur les autres.

Bénassis consacre donc toute sa vie à l'enrichissement de ce petit monde suspendu pour ainsi dire au-dessus de l'autre, parmi les sapins et les prairies, d'où l'on aperçoit sans doute de loin, au pied du Mont Rabot, la tache blanche de Grenoble dominée par le massif de Belledonne dont l'arc admirable ferme l'horizon.

Les paysages sont peints d'un crayon un peu fade et

conventionnel, et l'on sent que Balzac n'a pas dû parcourir beaucoup les chemins rocailleux qui mènent au cœur du massif. Pics pointus au front « sourcilleux », chaumières moussues, sapins majestueux et classiques, rappellent les lourds paysages des peintres Dauphinois et Suisses de cette époque : Calame surtout. Mais ces touches surannées contribuent au cachet du livre, d'ailleurs tout ébranlé au milieu par l'évocation des guerres de Napoléon faite par un grognard un soir sous le chaume. Le frisson désespéré de la chevauchée impériale passe un instant sur ces prairies odorantes piquées de gentianes et de digitales, sur ce coin perdu oublié par l'histoire.

Dans cette région, en apparence irrémédiablement déshéritée et isolée, Bénassis commence par fixer une famille de malheureux, sur un terrain où rien ne pousse et que nul ne leur disputera. Sur son conseil, ils plantent des joncs dont ils confectionnent des paniers, diverses vanneries vendues dans le pays, des clayons pour le fromage — Saint-Marcelin, qui en consomme beaucoup, n'est pas loin, — écoulant également peu à peu leurs fabrications à Grenoble.

Mais, pour que le pays se développe, il importe essentiellement de lui assurer des communications plus faciles avec la vallée. Bénassis travaille le Maire, finit par obtenir du Conseil Municipal des crédits pour la construction d'un bon chemin, sollicite également des secours du préfet, et peu à peu, à flanc de coteau, à travers bois, la route qui doit rejoindre la vallée de l'Isère s'allonge et s'achève. Alors, l'on peut entreprendre l'abatage des forêts, vendre le bois, d'abord brut, puis débité en bois de chauffage : bois carrés, écorces, charbon de bois. Deux scies circulaires, installées près des torrents qui actionneront les roues

à aube — ancêtres des turbines, — feront voler en l'air la sciure et les copeaux et débiteront des planches et des madriers. Grâce à cette première industrie, la prospérité commence à venir et avec elle le désir de se mieux nourrir. Délaissant le sarrazin, c'est-à-dire le blé noir, les paysans lui préfèrent maintenant le seigle, puis ils aspirent à manger du pain blanc.

Pour franchir une telle étape dans la culture, le Docteur sait bien que des concours étrangers deviennent absolument nécessaires. Il va donc relancer à Grenoble M. Gravier, propriétaire dans la commune, chef de division à la Préfecture, et finit par le décider, — en dépit des résistances de sa femme, bourgeoise accariâtre et timorée, — à consacrer 40.000 francs à l'aménagement de quatre fermes de 100 arpents. M. Gravier avancera les sommes nécessaires au défrichement, à l'achat des semences, des instruments aratoires et du bétail. De son côté, le Docteur Bénassis, avec quelques économies, construit et aménage deux fermes. Leurs produits justifient la création d'un moulin. Puis, à côté de ces usines de transformation : scierie pour le bois, moulin pour la farine, de petites industries accessoires se montent également. On voit se fixer successivement dans la Commune un taillandier, un charron, un bourrelier, et le pays, peu à peu, réussit ainsi à se suffire à lui-même.

Mais, « quand les produits d'une région sont en équilibre avec sa consommation, il faut, pour créer de nouvelles fortunes et accroître la richesse publique, faire à l'extérieur des échanges qui puissent amener un constant actif dans la balance commerciale ». Nous entrons donc dans une nouvelle étape économique. Il s'agit si possible de rendre le pays exportateur, et c'est alors que Bénassis

imagine de créer une fabrication de chaussures pour traiter sur place le cuir produit par les troupeaux, et de chapeaux à larges bords que l'on porte dans toute cette partie de l'Isère.

Ces deux industries sont choisies par Balzac avec un sens particulièrement juste des possibilités économiques de la région. En effet, la ville de Romans, proche de la région de Voreppe où se déroule l'action, a fait sa fortune précisément dans la double fabrication des chaussures et des chapeaux, commencée une vingtaine d'années plus tard.

Bénassis s'est aperçu également que l'on trouvait dans le massif de la très bonne terre à briques. Le mari de la femme de chambre de Madame Gravier — laquelle a maintenant changé d'avis et donne des facilités à ses domestiques — installe alors une tuilerie qui marche bien. Or, dans toutes ces vallées de la Chartreuse — celle de Voreppe, celle de Saint-Egrève — l'on exploite, en grand, depuis lors des poches de terre réfractaire convenant spécialement bien à de telles fabrications.

La commune s'est enrichie elle-même en même temps que ses habitants ; elle possède 160 arpents de prairies, 200 arpents de bois, paie largement son curé, son garde-champêtre, son maître d'école, sans avoir recours à des centimes additionnels. Lorsqu'elle coupera son bois, elle se trouvera d'un seul coup l'une des plus riches de France.

Ces prévisions se sont réalisées pour toutes les communes de cette région de l'Isère ayant suivi cette politique d'aménagement de leurs ressources, de construction de routes, etc., soit dans le Massif du Vercors, soit dans une mesure moindre, dans la partie du Massif de la Chartreuse étudiée par Balzac. Nous trouvons là un ensemble de hautes vallées alpestres où les villages ne comptent pas de

pauvres, où les budgets communaux se trouvent largement équilibrés par la seule vente de leurs bois, où l'aisance est générale.

Balzac se complaît, on le sent à chaque page, dans l'exposé de ces magnifiques et patientes réalisations, et, ce qui est remarquable, c'est qu'elles n'ont rien d'utopique ni d'artificiel; c'est là du lyrisme pratique, du lyrisme d'homme d'action, puisque Bénassis ouvre le pays à l'agriculture et à l'industrie, suivant un rythme sans doute fort accéléré, mais conforme au programme qui l'a conduit à sa prospérité actuelle.

Dans *le Curé de Village,* au lieu d'embrasser la mise en valeur de tout une région, l'attention de Balzac se concentre sur la réalisation d'un projet unique, admirablement conçu et exécuté.

*
* *

Madame Graslin, torturée par un remords que rien ne peut apaiser, va se consacrer, pour s'étourdir, pour dépenser l'énergie fiévreuse qui la dévore, à l'irrigation de vastes domaines situés dans la Haute-Vienne, à 60 kilomètres environ de Limoges, qui lui sont revenus après la mort de son mari (1).

---

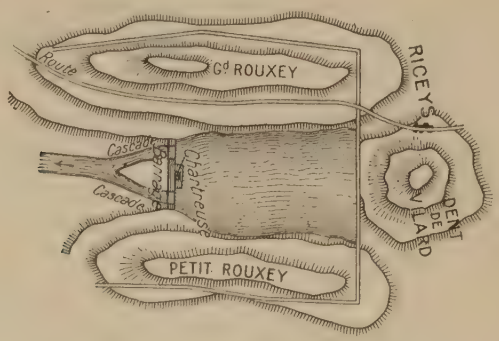
(1) Madame Graslin n'est point la seule femme dans Balzac qui s'ocupe de travaux hydrauliques. Rosalie de Watteville, poussée aussi par la passion et cherchant à se rapprocher de l'avocat *Albert Savarus,* découvre une contestation au sujet d'une propriété de famille, dont on pourrait le charger.

Il s'agit d'une vallée aux environs des sources du Doubs, qui forme le domaine des Rouxeys, aménagé par son grand père. Cette vallée, qui se termine au fond par la dent de Villars et qui baigne les pieds de deux pitons, le grand Rouxey et le petit Rouxey, a été coupée à sa sortie par un barrage important pourvu de deux réservoirs formant deux charmantes cascades qui vont se retrouver en aval pour reformer un torrent unique. Grâce à ce barrage, fort large en son milieu, puisque le Baron de Watteville a pu

Ce drame de la passion contrainte et désespérée n'entraînera pas Balzac dans des débordements et des cris romantiques, dans ces épanchements d'outre-tombe qui retentissent parmi les pages de tant de romans de cette époque. Pour tenter de soulager sa conscience, Madame

---

y construire une petite chartreuse, un lac s'est formé renfermant quelques îlots et baignant les pieds des sommets escarpés et boisés où se trouvent quelques chalets faisant partie du domaine.



Le Domaine de Watteville (Albert Savarus).

Mais les eaux ont ainsi inondé une partie de la vallée en amont qui n'appartenait pas au Baron de Watteville. Il a entouré tout le domaine d'un mur et il s'est ainsi approprié ces terrains qui, en réalité, dépendaient de la commune de Ricey dont le village principal est situé au pied de la dent de Villars. Justement, un maire républicain qui veut faire du zèle a des velléités de protester contre cette situation de fait. Rosalie, après avoir examiné cette affaire sur place, cherche à voir *Albert Savarus* pour lui confier cet important procès, que nous retrouvons si souvent actuellement entre les Communes et les Sociétés qui exploitent la « Houille Blanche ». Rien n'est plus aisé, avec les renseignements donnés, que de dessiner une carte de la région.

Dans *Modeste Mignon,* il s'agit de récupérer des sables mouvants sur la mer, situés entre deux rivières. C'est le problème qui se pose actuellement dans quelques régions de la Somme, et notamment à l'embouchure de la Somme elle-même, près de Saint-Valéry-en-Caux. Mais Balzac sait fort bien qu'il s'agit là d'une spéculation hasardeuse, et Charles Mignon, homme d'affaires plein de prudence, répond aux ouvertures qui lui sont faites, que tout « capitaliste » qui voudrait s'y intéresser devrait examiner le projet à tête reposée et qu'il n'en a pas le temps. C'est là la manière habituelle de se dérober quand une affaire paraît mal étudiée et risquée.

Le Domaine Graslin
(Commune de MONTEGNAC)

Photographie d'un moulage exécuté strictement d'après le *Curé de Village*, de Balzac, sur les indications de R. Bouvier, par E. Girard, géographe.

Graslin, en effet, — et c'est là l'originalité et la force profonde et nouvelle de ce livre, — retrouvant en elle les qualités d'organisation et d'activité de son père, en dépit des longues années de vie glacée dans une ville de province qu'elle a dû subir, va se consacrer à de vastes travaux d'hydraulique agricole, qu'elle mènera à bien avec la clairvoyance et la compétence d'un véritable ingénieur des Ponts et Chaussées.

Cette même femme, qui passe des nuits entières en prières, que les chagrins consument, invitant à sa table les notabilités du pays, les écoutera, avec intérêt et pendant des heures, discuter de questions municipales, agricoles ou économiques, et elle dira son mot avec opportunité et justesse. Ce n'est qu'au moment où la mort viendra que Madame Graslin, dans une confession publique, révèlera enfin, avant d'expirer, le drame secret de sa vie.

Nous pénétrons donc dans la région de Montegnac, non point du tout pour suivre les routes en voyageur romantique, non point pour nous laisser aller à la beauté de cette région sauvage et pittoresque. Immédiatement, il nous faut devenir topographes et ingénieurs, mesurer le terrain un mètre à la main et rechercher les moyens pratiques de transformer totalement l'aspect du pays.

Madame Graslin, poussée dans cette œuvre par un prêtre dont les digressions religieuses paraissent parfois bien contestables, mais qui ne cesse de se montrer agissant et clairvoyant, parcourt d'abord en tous sens son domaine et s'informe. La topographie de ses propriétés et de toute la région est établie avec tant de précision, avec un tel luxe de renseignements, qu'il nous a été possible d'en dresser un plan en relief. La photographie de ce plan permettra de

suivre dans le détail les vastes et judicieux travaux de Madame Graslin.

De son château, bien situé en dessous de l'ancienne forteresse des Ducs de Navarreins, auquel on accède par une route en lacets, la vue embrasse à peu près tout le pays. La forêt dont elle est propriétaire se compose de 15.000 hectares environ; elle s'étend sur un plateau montagneux coupé brusquement au Nord par la profonde vallée d'un torrent: le Gabou. Il s'agit d'un massif granitique, dont les sommets arrondis apparaissent de loin en loin dans le manteau de la forêt. Les eaux de ruissellement, — car de tels terrains ne renferment pas de nappe aquifère régulière comme dans les formations sédimentaires, — se déversent, par trois petites vallées, au Nord, dans le Gabou. Au Sud et à l'Est, les sources devraient venir arroser et fertiliser, grâce au limon qu'elles charrient, la plaine de Montegnac; malheureusement, un drain naturel, la « gouttière de l'Abbé Bonnet » collecte toutes les eaux du massif pour les diriger aussi dans le Gabou. C'est là un accident assez fréquent, qu'en géologie on désigne sous le nom de « dyke »; en l'espèce, il s'agit, précise Balzac, d'un filon schisteux plus dur que les roches environnantes et qui a résisté.

Au pied de la colline, et sur 2.500 hectares, s'étale la plaine de Montegnac. Auprès du bourg lui-même, l'on trouve bien quelques jardins aux végétations riches et diverses, mais cette belle plaine, dont le terrain serait propice, demeure lamentablement stérile, faute d'eau. Le Gabou est là, tout proche; il entraîne toutes les eaux du pays vers une région crayeuse où elles séjournent en flaques vertes, où rien ne peut venir, où jamais aucun bétail ne vivra. Que faire pour renverser cette situation et capter le torrent? Madame Graslin, non seulement note avec beaucoup d'at-

tention les indications du curé, mais elle a l'occasion aussi de recevoir les confidences d'une sorte de bandit qui s'est réfugié dans le voisinage du « robinet naturel » resserré entre deux roches que forme le Gabou et a examiné sur place longuement l'hydrographie du pays, le nommé Farrabesche, dont elle fera l'un de ses précieux collaborateurs.

En dehors de l'aide d'un bon conducteur de travaux qu'elle recrute dans le pays, de l'un de ces contremaîtres sans lesquels aucune entreprise, ni dans le passé, ni actuellement, n'est possible, et qui souvent font, il faut bien le dire, le plus clair du travail, Madame Graslin désire s'assurer le concours d'un élève de nos grandes écoles, capable de faire les calculs, de dresser des plans et d'établir des devis. Elle écrit dans ce but à Paris et elle a la chance de tomber sur un nommé Gérard qui, dans une longue réponse où il décrit d'une manière singulièrement actuelle le surmenage auquel sont exposés les élèves de l'Ecole Polytechnique et tous les fruits secs qui résultent de cette forcerie officielle, déclare qu'il est enchanté de se retirer à la campagne (1).

---

(1) Quelle vision juste Balzac possède de la déformation résultant du surmenage de certaines grandes écoles!

« Je frémis aujourd'hui, écrit Gérard, quand je pense à l'effroyable conscription de cerveaux livrés chaque année à l'Etat par l'ambition des familles qui, plaçant de si cruelles études au temps où l'adulte achève ses diverses croissances, doit produire des malheurs inconnus, en tuant à la lueur des lampes certaines facultés précieuses qui plus tard se développeraient grandes et fortes...

« Il y a chance pour des jeunes gens, qui plus tard peuvent se montrer supérieurs, de sortir de l'Ecole sans être employés, faute de présenter aux examens définitifs la somme de science demandée. On les appelle des fruits secs, et Napoléon en faisait des sous-lieutenants! Aujourd'hui, le fruit sec constitue en capital une perte énorme pour les familles, et un temps perdu pour l'individu... »

Mais quand ces jeunes gens triomphent de ce régime, les utilise-t-on comme

Comment les travaux vont-ils être entrepris?:

1° Dans la partie la plus étranglée du torrent, un solide barrage sera construit afin de créer en amont une série de réservoirs. En effet, en plus de ce barrage principal, deux petites chaussées annexes seront édifiées, créant ainsi trois lacs échelonnés se déversant les uns dans les autres.

2° Une vanne construite près du col qui termine la plaine de Montegnac au Nord, permettra d'utiliser dans l'autre sens la gargouille du Curé Bonnet.

3° Enfin, tout un système d'irrigation sera établi dans la plaine, suivant la méthode lombarde, c'est-à-dire que l'on créera des carrés à peu près d'égale surface, entourés d'arbres, où les prairies seront alternativement noyées, l'eau passant de l'une dans l'autre.

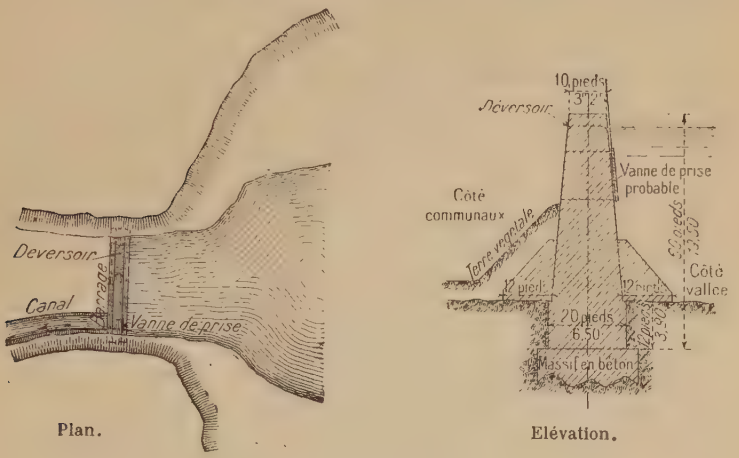
La description des dispositions prises pour la construction du barrage ne laisse rien au hasard, et comme toutes les cotes sont données, il a été possible d'en dessiner le profil. Cinquante maçons, venus de Paris, réunissent les deux montagnes par une muraille de 20 pieds d'épaisseur,

---

on le devrait? Ici, nouvelle protestation de Balzac qui s'élève contre la paperasserie:

« Voilà comment, avec un corps savant répandu sur toute la France, qui compose un des rouages de l'administration, qui devrait manier le pays et l'éclairer sur les grandes questions de son ressort, il arrivera que nous discuterons encore sur les chemins de fer quand les autres pays auront fini les leurs. Or, si jamais la France avait dû démontrer l'excellence de l'institution des écoles spéciales, n'était-ce pas dans cette magnifique phase de travaux publics, destinée à changer la face des Etats, à doubler la vie humaine en modifiant les lois de l'espace et du temps? La Belgique, les Etats-Unis, l'Allemagne, l'Angleterre, qui n'ont pas l'école polytechnique, auront chez eux des réseaux de chemin de fer, quand nos ingénieurs en seront encore à tracer les nôtres, quand de hideux intérêts cachés derrière des projets en arrêteront l'exécution. On ne pose pas une pierre en France sans que dix paperassiers parisiens aient fait de sots et inutiles rapports. Ainsi, quant à l'Etat, il ne tire aucun profit de ses écoles spéciales; quant à l'individu, sa fortune est médiocre, sa vie est une cruelle déception ». Ce sont des faits du même ordre qui poussent tant d'officiers, d'ingénieurs des Ponts et Chaussées, des Mines, etc., à « pantoufler » actuellement.

fondée à 12 pieds de profondeur sur un « massif en béton ». Ces derniers mots sont dans le texte même de Balzac; c'est la première fois qu'ils font leur entrée dans la littérature. Les assises du barrage sont donc bien solides; il reposera, comme l'on dit maintenant, sur une forte semelle et l'on évitera les affouillements par le dessous. La mu-



Le Barrage du Gabou.

raille, d'environ 60 pieds d'élévation, va en diminuant et elle n'a que 10 pieds à son couronnement; il est naturel, en effet, que les assises soient plus puissantes que la partie supérieure. Mais Balzac est très préoccupé de construire une œuvre durable; il consolide donc le massif du côté de la vallée pour qu'il ne puisse pas se déverser, et il y adosse un talus en béton de 12 pieds à sa base; de l'autre côté, il construit un talus semblable recouvert de quelques pieds de terre végétale. Il ménage un déversoir à une hauteur convenable, qui permettra d'éviter les fortes poussées en cas de crue, utile précaution que l'on prend maintenant

pour tous les barrages de quelque importance. Mais il craint aussi que l'eau ne passe de droite et de gauche entre le barrage et la montagne; il prend donc la précaution de pousser les maçonneries jusqu'au tuf d'un côté et jusqu'au granit de l'autre, afin de s'appuyer sur la roche en place et parfaitement saine.

Les travaux d'irrigation, les vannes, l'empierrement des fossés sont également décris avec soin. L'abondance des pierres, trouvées dans la forêt ou résultant du nettoyage de la plaine, est telle que toutes les routes d'accès, qui permettront plus tard une exploitation forestière rationnelle, peuvent être parfaitement entretenues et paraissent comme « macadamisées ». Encore un terme surprenant pour cette époque.

Tournons-nous maintenant du côté de la plaine. L'eau suffira-t-elle à en assurer la fertilité? Ne fallait-il pas aussi prévoir des engrais? Balzac y a songé, mais il ne juge pas nécessaire d'utiliser des engrais artificiels, car il a observé que le torrent ainsi détourné sera chargé d'un limon fertilisant. Cette idée est fort défendable puisqu'il s'agit d'eaux de ruissellement superficielles chargées de débris de roches granitiques, c'est-à-dire de sels de potasse et de soude, et d'humus, c'est-à-dire de produits azotés. D'ailleurs, Balzac n'aime pas les fourrages artificiels, comme ceux que l'on obtient à l'aide des puissants engrais de Paris: cette pratique a les inconvénients d'une nourriture « violentée » et le bétail souffre de maladies « inflammatoires ».

Quel résultat peut-on espérer de l'aménagement des 2.500 hectares de la plaine, dont 1.500 appartiennent à Madame Graslin? Balzac a calculé que quelques années après la mise en valeur, l'élevage de 5 à 6,000 bêtes à

cornes ou chevaux, soit 2 bêtes à l'hectare, serait possible. Il estime également qu'au bout de 12 années d'exploitation, on pourra compter sur un revenu net de 180.000 fr. à titre de fermages de ces 2.500 hectares, soit un loyer moyen de 72 francs à l'hectare. Le résultat est magnifique, puisque ce revenu représente un taux de capitalisation de 8 % au minimum.

S'il s'agissait de prairies de moyenne richesse, 1 bête 1/2 à l'hectare paraîtrait un chiffre plus vraisemblable, mais comme le terrain est tout particulièrement riche, le chiffre de Balzac est acceptable.

Le travail a été si bien mené, les équipes d'ouvriers ont été si bien surveillées, que, — ceci est vraiment exceptionnel, — non seulement les délais de réalisation sont devancés, mais l'on fait sur les devis une économie suffisante pour permettre la construction de plusieurs fermes.

Balzac dépeint avec enthousiasme les cinq métairies de 1.000 arpents qui se trouvent dans la plaine, celles de Gérard, de Grossetête, de Fresquin, recevant le trop plein des eaux du domaine de Madame Graslin. Une sorte de rivalité, créant une heureuse émulation, s'établit entre ces domaines et la ferme de la montagne, celle du Gabou, exploitée par l'ancien malfaiteur Farrabesche.

Et Balzac, infatigable, devant ce complet succès élabore un projet plus vaste encore : envoyer, par la gouttière du Curé Bonnet, toutes les eaux surabondantes du Gabou dans la petite rivière qui arrose Montegnac et que l'on pourrait ainsi canaliser. De cette façon, les bois de la forêt de Montegnac gagneraient la Vienne par flottage; on pourrait ainsi en tirer d'énormes profits alors qu'actuellement, faute de moyens de transport, ils ne produisent qu'un maigre revenu. Ce serait là une magnifique entreprise,

qui complèterait heureusement, au point de vue forestier, ce qui vient d'être si bien réalisé au point de vue agricole (1).

Mais, c'en est fini, Madame Graslin va mourir. Ses amis la conduisent une dernière fois contempler les trois lacs formés par les barrages supérieurs du Gabou. Toute la campagne, grâce à l'abondance des eaux, s'est revêtue de verdure. Ce n'est qu'au loin, derrière le rideau de la forêt

---

(1) Balzac porte un intérêt spécial aux arbres. Il les observe, il les mesure, il se préoccupe de leurs rendements comme un de ces acheteurs de bois qui arpentent la campagne pour alimenter les scieries, le mètre à la main et le barême en poche. D'ailleurs, sous la Restauration, les arbres sont à la mode: de vastes forêts ont dû être détruites pour subvenir aux besoins du Trésor, la Royauté se préoccupe de les reconstituer; notre code forestier, à bien des égards un modèle, date de cette époque.

Balzac paraît éprouver notamment un faible pour les peupliers, à très juste titre d'ailleurs. On peut dire, en effet, que depuis cent ans leur valeur a été régulièrement en croissant et qu'ils n'ont jamais causé de déceptions à ceux qui les ont plantés. On ne trouve point dans leur histoire de drame comme pour les châtaigniers par exemple, victimes de terribles épidémies. Le peuplier est très peu sujet aux maladies, — quelques insectes ou papillons, l'oïdium, la rouille, l'attaquent parfois mais pas très gravement; ils sont arrêtés par son écorce compacte et ne parviennent pas à atteindre l'aubier. En même temps, ses branches serrées, ses feuilles mobiles et petites, offrent très peu de prise au vent; il n'en manque guère à l'appel dans les alignements qui jalonnent les rivières du Plateau Central ou dans les carrés réguliers plantés dans les prairies humides. Ces compagnons des joncs et des reines-des-prés, constamment à la recherche de l'eau, ne courent pas de risques d'incendie. Bref, leur existence est régulière, leur mortalité est faible. A 20 ans, ils fournissent déjà un mètre cube de bois. Enfin, la France en a toujours été importatrice car ses usages sont des plus variés et ils se prêtent à tout: caisserie, contreplaquage, déroulage, ébénisterie, charronnage, jouets, bateaux, boisage des mines, et plus encore excellente pâte tendre pour la papeterie.

Aussi, *le Médecin de Campagne* ne manque-t-il pas d'en planter dans tous les terrains pauvres de sa commune, et *Madame Graslin* également. Quant au Père *Grandet,* après avoir examiné la question à fond, il s'aperçoit qu'en dépit de leur fructueux rendement, il a eu tort d'en conserver dans d'excellentes prairies à fourrages. Son compte est juste: deux mille peupliers en 40 ans rapporteront à peu près 50.000 francs; or, il perd par an, sur la surface immobilisée par ces deux mille peupliers: 1.200 francs de foin, 400 francs de regain, ce qui fait 1.600 francs par an, sans compter l'intérêt d'argent pendant ces quarante années improductives, et l'on sait ce que le Père *Grandet* sait faire rapporter à ses écus!

à laquelle se mêlent maintenant des saules pleureurs, des aunes, des frênes, des peupliers, des acacias et des bouleaux, que s'étend la zone crayeuse et stérile, adoucie par ce premier plan, apparaissant comme une mer lointaine. Un chalet suisse, dans le genre de ceux de Brigg, a été édifié sur les flancs de la montagne, et dans une île située dans le lac intermédiaire, l'ingénieur Gérard a construit une sorte de Chartreuse et un petit kiosque placé à l'extrémité d'où l'on découvre la partie la plus pittoresque du paysage.

Nous rencontrons là, un moment, quelques évocations du XVIII[e] siècle, un rappel du lac de Bienne ou de celui d'Ermenonville. Mais certains mots tout modernes viennent singulièrement résonner dans cet ensemble. Balzac aime les paysages artificiels; il ne lui semble pas que la nature soit trahie ou même truquée par l'intervention de l'homme. Nous trouvons donc dans ces pages originales force termes techniques, force béton, une allusion à la si importante découverte du ciment par Paul Vicat, « celui d'entre nous qui a fait faire le seul progrès réel à la science pratique des constructions », et même du macadam! Il va de soi que s'il avait écrit son roman aujourd'hui, Balzac n'aurait pas manqué d'installer une conduite forcée, d'électrifier tout ce paysage. Il aurait adopté, non point les aménagements actuellement appliqués, mais recherché les derniers progrès de la technique, ceux qui ne seront reconnus pratiques que dans quelques années.

Quelle œuvre étrange et moderne! Quelle nouveauté dans notre littérature que cette documentation positive, unie aux plus douloureux drames de la conscience. Nous n'y trouvons pas, en ce qui nous concerne, comme certains nous l'ont dit, une sorte de sècheresse, quelque chose de pro-

saïque qui déconcerte. Cette énumération de faits précis possède, en dehors de l'intérêt qu'elle offre en soi, une grande portée psychologique. C'est là, dans une âme livrée aux passions et aux sentiments, une sorte de revanche de la volonté créatrice qui bâtit non point dans les nuages, qui ne se satisfait pas de velléités, mais qui a besoin d'être alimentée et soutenue par des réalités puissantes.

Etant donné la conscience professionnelle, la compétence de Balzac, que lui a-t-il donc manqué pour réussir ? N'aurait-il pas pu mettre à profit tant de dons naturels, tant de précieux documents, pour créer lui-même quelque fructueuse entreprise qui l'eut placé définitivement à l'abri du besoin ? Nous allons constater, par l'examen de quelques affaires qu'il a conçues, que la clairvoyance ne lui a pas fait défaut parfois dans la vie. Suivons-le, par exemple, en Sardaigne, où il s'est rendu pour étudier la possibilité de remettre en activité les anciennes exploitations minières romaines.

CHAPITRE VII

Balzac prospecteur de mines.

Balzac a trente-neuf ans ; depuis plus de vingt ans, il se livre à un travail forcené. Or, en dépit de cet écrasant labeur, il n'a pas réussi encore à apurer sa situation et à se débarrasser des lourdes dettes contractées à l'origine dans son imprimerie, qui pèsent comme une hypothèque sur son existence. Seul, un coup de fortune pourra l'affranchir, et pour le provoquer, il devra compter uniquement sur les conceptions de son cerveau, car l'argent appelle l'argent et il n'en a point. Où se tourner ? un roman à succès ? il ne sait que trop ce qu'ils rapportent quand les éditeurs vous tiennent et que l'on doit constamment les solliciter pour leur arracher d'onéreuses avances. Le théâtre ? Sans doute il n'a cessé d'y songer ; une pièce qui réussit peut assurer, en effet, des profits élevés et immédiats. Il sent qu'il a de gros défauts pour devenir un écrivain de théâtre, mais aussi de sérieuses qualités ; il voudrait bien quelque jour les mettre en valeur et remporter cet éclatant succès qui lui apporterait à la fois l'aisance et la célébrité.

Toutefois, avant de retourner à la littérature, il veut pousser à fond l'étude d'une affaire qui l'obsède depuis longtemps. L'année précédente, vers le mois de mars, rencontrant en Italie un négociant Gênois, celui-ci lui avait signalé, au cours de l'un de ces entretiens que Balzac

excelle à provoquer, le très grand intérêt qu'il y aurait à traiter à nouveau les délaissés des mines romaines de plomb et d'argent de Sardaigne, pour en récupérer les métaux rares. Le mari de son amie, le colonel Carraud, qu'il a mis au courant de cette suggestion, s'est montré séduit lui aussi par le projet. Carraud, homme instruit, doué d'une excellente mémoire, mais paresseux, désabusé, capable de prendre feu pour une conception nouvelle mais pas longtemps, après avoir envisagé l'examen sur place avec Balzac de cette alléchante affaire, lâche tout au dernier moment et laisse son ami partir seul.

Balzac a fait également la connaissance d'un chimiste qui « possède un secret pour retirer l'or et l'argent de quelque manière et en quelque proportion qu'il soit, mêlé à d'autres matières, sans grands frais ». S'il trouve le minerai, s'il ramène des échantillons intéressants, il tient donc l'homme capable de mettre au point le traitement lui-même.

Il rassemble alors quelques centaines de francs, porte ses bijoux personnels au Mont-de-Piété, s'adresse une fois de plus à sa mère, qui, avec l'aide d'une cousine fournit également son appoint pour les frais de route. Bien qu'il n'aime pas les voyages, surtout ceux où l'on va voir des choses, et non point prendre contact avec des hommes... ou des femmes, qu'il soit sujet à de profonds et douloureux accès de nostalgie, que les risques de route l'impressionnent plus qu'un autre, il se décide, passe cinq nuits et quatre jours sur l'impériale d'une diligence, buvant, dit-il, dix sous de lait par jour, et s'installe à Marseille dans un hôtel malpropre. De là, il se rend à Toulon pour s'embarquer par le courrier d'Ajaccio, évitant les mauvais bateaux de commerce qui, de Marseille, le conduiraient en Corse pour 15 francs. Il redoute, en effet, la longueur du trajet, le far-

niente obligé du bord et surtout le mauvais temps; nous sommes en pleine marée d'équinoxe et la tempête souffle violemment. Il s'embarque le 24 mars 1838 pour arriver à Ajaccio le 26.

Le séjour en Corse lui est insupportable. L'île, en effet, si pittoresque qu'elle soit, ne saurait lui plaire, car si la nature s'y montre admirable, l'histoire n'y a laissé que de bien pauvres souvenirs; la trace durable des hommes ne s'y trouve nulle part.

Regardant de temps en temps par la fenêtre de sa pauvre chambre d'hôtel les officiers qui meurent d'ennui et tournent sur la place, il trace, en attendant son départ, le plan d'une comédie, songe à *la Physiologie du Mariage* et à *la Peau de Chagrin,* se met en quête d'une bibliothèque, relit Clarisse Harlowe, lit pour la première fois Grandisson et Paméla. Ces longs et sentimentaux romans anglais ne le préparent guère au gros effort qu'il va entreprendre.

Il s'embarque le 22 avril pour le petit port d'Alghiéro en Sardaigne, dans une frêle chaloupe à voiles, utilisée par les corailleurs se rendant en Afrique en dépit des vents et des pirates qui infestent encore ces parages. Après quatre jours de bordée au large, arrivé enfin dans le petit port, il se voit condamné à cinq jours de quarantaine réduit à coucher sur le pont, à se laisser dévorer par les insectes et à se nourrir de poisson bouilli. Enfin, le 12 avril, il débarque, et, en cinq jours, après avoir accompli des randonnées de dix-sept à dix-huit heures de cheval, il trouve le moyen de traverser toute la Sardaigne en diligence, de la ville de Sassari, située au Nord-Ouest de l'Ile, à Cagliari, tout-à-fait au Sud, pour s'embarquer pour Gênes où il arrive vers le 22 avril.

Il est assez malaisé de retrouver exactement les parties

de la Sardaigne visitées par Balzac et reconnues intéressantes par lui. Il avait d'abord l'intention de porter son choix sur les gissements situés au Nord d'Alghiéro, dans le district d'Argentiera, très probablement sur ceux de la Nurra. Cette idée, certes, était excellente puisque les gisements de plomb et de zinc de cette partie de la Sardaigne sont de beaucoup les plus riches en argent. Mais — est-ce là une raison ou une excuse? — Balzac prétend que le Gênois qui l'avait lancé sur l'affaire, entre temps avait sollicité les concessions en question, qu'une maison de Marseille se trouvait en compétition avec ledit Gênois, et que, dans ces conditions, il arrivait trop tard et ne pouvait se faire sa place. Il est donc revenu à Alghiéro, de là, est reparti pour Sassari, peut-être pour réunir un complément d'informations, en tous cas pour rejoindre le courrier de Cagliari, récemment établi (1).

Il est vraisemblable qu'au cours de ses investigations, il a appris que d'autres « haldes » romaines plus importantes et d'une exploitation plus aisée, se trouvaient dans la région d'Iglesias qu'il va traverser sur le chemin du retour, sans doute celles qui sont connues sous le nom de Domus Novas, et cette affaire a retenu son attention.

Si la randonnée de Balzac dans la région d'Argentiera, et notamment aux Mines de la Nurra, est attestée par sa correspondance, il ne parle pas de ce second projet; mais celui-ci est demeuré dans le souvenir des habitants de cette

---

(1) Balzac a parcouru en cinq jours au moins 50 kilomètres à cheval et 210 kilomètres au minimum en diligence, en admettant qu'il ne se soit pas rendu à Iglesias, ce qui aurait augmenté le voyage de plus de 70 kilomètres. Une telle randonnée, dans les plus déplorables conditions de voyage, correspond à une très grande fatigue physique, qui vient augmenter encore sa profonde détresse morale.

Les aménagements extérieurs des mines de la Nurra dont Balzac avait pressenti l'intérêt et qui ont été mises en valeur depuis.

L'embarquement du minerai des mines de la Nurra.

partie de la Sardaigne. Nous possédons sur ce point le très précieux témoignage d'Eugenio Marchese, qui s'est rendu dans l'île en compagnie du célèbre savant et ministre prémontais Quintino Sella, en 1869, pour y examiner la remise en activité et la règlementation des exploitations minières du pays. « Dans les temps modernes, écrit-il, le plomb ayant acquis de la valeur en raison de la diffusion de ses usages, les scories anciennes de Domus Novas devinrent une marchandise dont on pouvait retirer entièrement le plomb ».

« — Je parie que tu n'imagines pas quel est celui qui, vers 1835, se rendit en Sardaigne, voyage qui n'était certes point rapide à cette époque, pour procéder à des essais sur les scories de Domus Novas et essayer ainsi de faire fortune ?

« — L'Inspecteur Despine ? avança Sella.

« — Despine ? Non ! Un homme inattendu... en matière de scories. Je vous le donne en cent... Je vous le donne en mille (en français dans le texte)...

« — Et qui donc ?

« — Balzac ! Honoré de Balzac, le plus grand romancier de nos pères... et le nôtre...

« — Et il ne s'est arrêté à aucune ?

« — Non, heureusement, conclut Serpieri. »

Ce Serpieri, ayant repris l'entreprise que Balzac avait un instant envisagé, avait commencé à y gagner une fort belle fortune, au moment du voyage de Marchese (1).

---

(1) Eugenio Marchese, « Quintino Sella in Sardegna », Fratelli Trèves Editeurs, Milan, 1927 (voir notamment pages 33, 34, 35).

Quintino Sella, savant, député, ministre des finances d'Italie, excellent observateur, auquel on doit un traité sur l'emploi de la règle à calcul, était

Balzac, ayant quitté Cagliari, séjourne à Gênes puis à Milan, du 22 avril au 5 juin, et rentre enfin à Paris le 10 juin pour se remettre au travail. « Je suis comme un oiseau en cage qui s'est heurté à tous les barreaux, écrit-il à Madame Hanska de Milan, il reste immobile sur son bâton, car une main blanche a étendu au-dessus le réseau vert qui lui défend de se casser la tête... J'ai 39 ans, plus de 200.000 francs de dettes, la Belgique a le million que j'ai gagné et... je n'ai pas le courage d'achever car je m'aperçois que la tristesse qui me dévore serait trop cruelle à reproduire sur le papier ». Et, jusqu'à son retour en France, il traîne dans Milan, profondément désillusionné, aspirant au moment où il pourra se remettre à son terrible labeur. L'échec est donc complet.

L'éditeur des lettres de Balzac les accompagne du commentaire suivant: « Ce voyage en Sardaigne avait pour but une de ces spéculations chimériques comme Balzac en imagina trop souvent ». Or, ce jugement est totalement faux. L'idée était excellente, mais comment Balzac pouvait-il aboutir?

N'attachons pas trop d'importance aux difficultés concernant les titres de propriété dont il parle, et dont il aurait pu sans doute avoir raison; d'ailleurs, le champ était vaste devant lui et il déclare lorsqu'il écrit à sa sœur, en cours de route, qu'il suit d'autres pistes. Mais, il fallait du temps pour examiner ces affaires dans le détail et réaliser les

---

un ancien élève de l'Ecole des Mines de Paris. Le récit de sa mission en Sardaigne est un document de très grande valeur, justement célèbre en Italie. Il n'y fait pas allusion à Balzac, mais il y parle longuement des exploitations que l'auteur de *la Comédie Humaine* a vues ou envisagées. Cet ouvrage a paru in-extenso (210 pages) dans les tomes 32 et 33 de la Revue Universelle des Mines (2e semestre 1872 et 1er semestre 1873). L'édition originale de 1870 est accompagnée d'un atlas (Doyen Frères, éditeurs à Turin).

formalités voulues dans l'incertitude qui régnait alors, puisque les statuts miniers ne devaient être dressés une première fois que le 30 juin 1840 et définitivement codifiés en 1860 par Sella dont nous avons parlé plus haut.

Il fallait être capable aussi de prospecter les gisements, de choisir des échantillons. Comment Balzac pouvait-il identifier sous la forêt envahissante ces délaissés de mines romaines, (dont quelques-uns avaient été en partie traités à nouveau au Moyen-Age), mêlés à des accumulations de stériles et de boue fine où rien ne décèle aux yeux la présence du métal et ne permet de guider le choix des échantillons? Quel Cicérone, quel mineur du pays pouvait bien l'orienter, alors que dans cette population ignare il ne lui était possible de s'adresser à aucune compétence, pas même à l'un de ces chefs de mines, de ces fins limiers de filons, de ces « capatas de minas » que l'on trouve dans les coins les plus sauvages des Sierras espagnoles. Plus tard, lorsque ces mines ont été reprises, n'a-t-il pas fallu importer la totalité de la main-d'œuvre spécialiste de l'étranger?

On imagine Balzac, désorienté, entièrement seul, soufflant et harassé, parcourant quelques-unes de ces montagnes métalifères criblées de trous, d'excavations, masqués par une forêt séculaire. Les galeries, dont l'entrée était fermée par des rideaux de végétation serrée, étaient balayées par des courants d'air; si l'on réussissait à y pénétrer, l'on aboutissait toujours à de la boue, à ces nappes aquifères formant dans le fond des flaques d'eau, qui, seules, avaient arrêté l'effort des Romains. Parfois, les descenderies se terminaient brusquement par des puits verticaux remplis d'ossements d'animaux égarés, tombés là. L'ingéniosité des ouvriers avait été telle, pendant la période romaine et au Moyen-Age, qu'ils avaient réussi à descendre

dans des roches granitiques sans explosifs ni pompes, à 100 et même parfois à 200 mètres de profondeur.

Quel spectacle désolé et décourageant ! Quelle piètre illustration à toutes ces rêveries orientales qui avaient poussé l'auteur de *la Comédie Humaine* dans ce pays perdu, où il avait entrevu, comme Monte-Cristo, un ruissellement de métaux précieux qui devait lui permettre enfin d'acquitter définitivement le lourd tribu qui pesait sur sa vie ! On a l'impression que lorsque Balzac s'est trouvé en présence de toutes ces difficultés, dans un pays absolument sauvage, dont les habitants vivaient nus, dans des cases sans cheminée et remplies de fumée et de suie, mangeant du pain ou de l'argile mélangée à de l'orge, il s'est senti saisi d'un spleen invincible, et n'a songé qu'à fuir en sauvant la face.

Mais pourtant, cette expédition n'est point celle d'un rêveur, ni d'un homme de lettres en velléités de faire des affaires. Balzac n'était pas un prospecteur, pas un mineur ; il ne devait pas se rendre sur place lui-même, cela n'était point son affaire. Mais il avait vu juste et avant les autres ; il a passé aux emplacements mêmes où des techniciens, sur ses traces, devaient faire ensuite fortune. Les deux mines auxquelles Balzac a plus spécialement songé, sont devenues, en effet, de brillantes affaires. Nous tenons de l'Ingénieur-Conseil de la Société des Mines de Correbou, propriétaire des exploitations de la Nurra (1), des rensei-

---

(1) M. Paul Audibert, Conseil des Mines de l'Argentiera, a bien voulu nous documenter avec une complaisance dont nous tenons à le remercier ici chaleureusement. C'est à lui que nous devons les récentes informations sur les conditions de marche de cette première affaire étudiée par Balzac.

Nous nous faisons un plaisir de remercier également M. Charles Biver, ingénieur en chef des mines à qui nous devons sur l'activité des mines en Sardaigne au 19e siècle de très précieuses indications.

gnements intéressants et des photographies qui montrent l'importance qu'elles ont prise peu à peu. La Nurra produit en moyenne 6.000 tonnes annuellement de blende à 40 %. Elle a été exploitée, dans la partie orientale, riche en argent (région de la Plata), par les Romains, puis par les Espagnols. Les exploitants actuels n'ont pas encore exploré tous les travaux anciens, en raison de l'imposante masse de stériles à traverser pour y arriver, mais ils considèrent qu'ils renferment encore d'importantes richesses en réserve. Enfin, elle présente l'avantage de se trouver au bord de la mer, ce qui offre de grandes facilités de chargement.

Quant à l'exploitation de Domus Novas par les Serpieri dont nous avons parlé plus haut, son succès a été bien plus grand encore. Dans de telles affaires, les idées, les observations s'appellent les unes les autres. Il advint que le fils du consul de Grèce à Cagliari, ami du fis de Serpieri, acheteur du minerai de son père, se promenant un jour dans un bateau à voiles sur les côtes de Grèce, près de la baie d'Ergastirla, fut frappé de la similitude qu'il trouvait entre l'allure des collines toutes proches de la mer et les amoncellements de stériles des mines Sardes. Il ramassa des échantillons, les fit analyser à Cagliari, s'aperçut qu'ils étaient riches en zinc et renfermaient aussi de l'argent. Serpieri comprit qu'il y avait peut-être là une opération intéressante à lancer, approcha, — ce qui n'est pas pour diminuer l'amertume de l'échec de Balzac, — de capitalistes français qui se montrèrent résolus à engager des sommes considérables dans l'opération, et ce fut l'origine de la célèbre affaire du Laurium, encore en pleine activité actuellement.

Cette affaire, qui a fait la fortune de plusieurs généra-

tions, se serait naturellement greffée sur celle que Balzac avait conçue... s'il avait été compris, aidé, et s'il n'avait pas été un simple homme de lettres, sans appui ni conseils, le cerveau obsédé par *la Comédie Humaine,* ayant hâte de redevenir « la proie de son œuvre » et de se remettre, à Paris, sous le joug de tous ces personnages en quête d'auteur qu'il avait créés et qui lui demanderont, jusqu'à ses derniers moments, toutes ses forces physiques et intellectuelles.

Une telle histoire nous paraît bien plus triste et émouvante encore que celle de ces mineurs espagnols qui, ayant épuisé toutes leurs forces et tout leur avoir dans une mine d'argent de la Sierra Nevada, ont dû s'arrêter à quelques centimètres d'un filon de minerai d'une incroyable richesse, filon qui devait faire la prospérité de la Société qui reprit l'affaire in extremis (1).

---

(1) Il est intéressant de bien situer historiquement ce voyage de Balzac. Après quatre siècles de domination espagnole, la période Savoisienne, pour la Sardaigne, commence en 1720 et finit en 1848. En 1804, le Comte Vargas de Kiel a obtenu pour trente années la concession de toutes les mines Sardes. La reine Marie-Thérèse visite alors les mines de Monteponi et l'enthousiasme est général. La Société Vargas s'ouvre en 1809; les Tunisiens ravagent les côtes en 1816. On ne note plus rien jusqu'en 1832, année où l'ingénieur Mameli fit reprendre timidement l'exploitation de Monteponi. Nouveau silence jusqu'en 1840 quand, après l'unification italienne, la loi du 30 juin règle le statut des mines. C'est alors seulement que des concessions intéressantes sont attribuées; Antonio Sanna en obtient trois, en 1851 une société gênoise en obtient deux, et les exploitations se succèdent les unes aux autres. C'est donc pendant cette période d'atonie complète et avant un brillant réveil que Balzac a pris cette initiative si intéressante.

En 1851, les mines Sardes n'occupaient que 616 ouvriers, extrayant 1.345 tonnes de minerais de plomb; en 1860, il y en avait 3.238, en 1868, 9.171, et le tonnage extrait atteignait à ce moment 21.000 tonnes de plomb et 35.000 tonnes de zinc. Après avoir cru pendant une dizaine d'années, cette production a décliné ensuite. En 1912, elle était peu supérieure à celle de 1880, mais depuis la Guerre, l'activité des mines a repris à nouveau avec intensité. Toute la richesse de l'Ile est dans ces mines. C'est Balzac qui, le premier,

*
* *

Peut-être les hommes eux-mêmes comme cela se produit dans certaines fresques, remplissent-ils parfois, de manière démesurée, l'œuvre immense de Balzac, où il arrive que l'on manque d'air et de lumière, peut-être aussi les idées

---

en a envisagé sérieusement la reprise au XIXe siècle; et Quintino Sella qui a été le rénovateur de cette industrie.

*
* *

D'autres conceptions de Balzac ont été justes aussi, bien que prématurées. A la fin de sa vie, se rendant en Pologne, il est frappé par une magnifique forêt de 20.000 arpents de bois de chêne de haute futaie située à cinq lieues de la ville de Brody, non loin du chemin de fer de Cracovie, et appartenant aux Comtes Mniszech. Il a compté que cette forêt renferme au moins 60.000 pieds de chêne de 10 mètres de haut, d'une moyenne de 15 pouces de diamètre à la base et de 12 pouces à l'endroit où l'on coupe la poutre par le petit bout. Tout dépend, il le voit clairement, des conditions de transport.

Il importe d'étudier d'abord de près le prix du transport de Brody à Cracovie (80 lieues). De là, le bois sera expédié par chemin de fer sur Paris et il faudra tenir compte, en cours de route, des frais de passage du Rhin à Cologne et de l'Elbe à Magdebourg. Cette question du transbordement, avec tous les risques qu'il comporte, l'inquiète spécialement. Si, pourtant, nous admettons avec lui le prix de 10 francs, pris sur place, par pied abattu, et de 20 francs pour les manutentions et pour les transports, quel sera le prix de vente de ces 60.000 pièces de bois, qui pourront fournir 60.000 poutres de 20 pieds pour la charpente et 60.000 traverses de chemin de fer de 10 pieds?

Balzac a été informé qu'en France on peut trouver à vendre un chêne de grandeur moyenne à 100 francs. Que Surville, son beau-frère, examine donc cette affaire de près, consulte les quatre compagnies de chemins de fer empruntées par le transport, et tâche d'obtenir des rabais sur les tarifs en raison de l'importance de l'opération. Si seulement le bénéfice était de 20 francs — on voit quelle marge de sécurité Balzac se laisse — on gagnerait 1.200.000 francs. Mais Balzac n'en veut pas tant; il est habitué maintenant à se trouver toujours en-dessous de ses prévisions. Mettons donc 5 francs seulement de bénéfice par poutre et 2 francs par traverse, cela représenterait pour lui, toutes commissions étant payées aux intermédiaires, un profit de 420.000 francs. « Cela vaut bien la peine d'y penser ». Là, l'optimiste reparaît malgré tout, et il ajoute qu'il n'a pas compté l'utilisation sur place des grosses branches dont on pourrait bien retirer encore 120.000 traverses et une quantité énorme de bois de chauffage.

Pour éviter tous les aléas — car Balzac maintenant devient circonspect — il importerait de commencer par un essai, d'entreprendre une exploitation en petit, ce qui évitera au surplus d'avoir recours dans une trop large mesure

pures circulent-elles malaisément dans ce monde serré, encombré de passions et de documents, mais nous devons à cette intelligence si vaste, à cette conscience si scrupuleuse, un inventaire de la France au temps de la Restauration et de Louis-Philippe, que ne possède au même degré aucune autre époque de notre histoire.

Or, il s'agit d'une période où, sous un glacis de conventions bourgeoises, notre monde moderne tout entier se prépare, et nous chercherions vainement dans toute la littérature un écrivain ayant fait aux affaires, sous leurs multiples aspects, c'est-à-dire aux manifestations nouvelles et essentielles de notre activité, une part plus importante, avec plus de compétence et de lucidité. Dans le passé, il nous semble bien que nous n'en découvrons qu'un seul ayant possédé les mêmes intuitions et acquis la même expérience : c'est Beaumarchais ; mais ce dernier en fait uniquement

---

à l'aide d'un banquier. On diviserait la forêt, par exemple, en petits lots ; on commencerait par en abattre 1/10 et l'on échelonnerait l'exploitation totale sur dix ans.

Il n'est pas possible de retenir les chiffres de Balzac tels qu'il les a établis. De telles affaires se sont faites sur de toutes autres bases mais elles ont été faites et elles ont même produit de gros profits. La Pologne Russe a livré, en effet, depuis lors, de très grosses quantités de bois de chêne au marché français, notamment au début de notre siècle.

M. Duplessix, attaché commercial de France en Pologne, qui a bien voulu nous écrire à ce sujet, dit notamment : « Il ne m'a pas été possible de trouver la preuve que vers l'année 1847 des exportations aient été réellement effectuées ; il est presque certain qu'il y avait à ce moment de gros bénéfices à réaliser, étant donné l'ignorance dans laquelle le commerce du bois se trouvait en France sur les possibilités de ce pays sous ce rapport. La question semble avoir été admirablement posée par Balzac, et, envisagée au point de vue purement pratique, elle révèle des qualités d'homme d'affaires très remarquables ».

Nous aurions voulu pousser l'étude plus loin, retrouver les domaines des Comtes Mniszech, et savoir si l'opération précise qu'il avait conçue a été réalisée, quand et comment. A notre vif regret, nous n'avons pas réussi à élucider cette question qu'un hasard permettra à d'autres, nous l'espérons, de tirer au clair.

usage dans des pamphlets destinés à sa défense personnelle. Sa plume se plie au goût du public alors que Balzac forme le public à son propre goût, grâce à sa puissance d'entraînement, au rayonnement de son génie courageux et probe.

Que sont, auprès des œuvres dont nous venons d'indiquer la documentation substantielle, les tentatives de tant d'auteurs qui, depuis, voulant tout de même consacrer une partie de leurs écrits aux affaires, — car il faut bien être de son temps, — ont cherché à les introduire, et dans leurs romans, et sur le théâtre. Combien ces essais sentent le « tuyau » que l'on a été chercher hâtivement sans se rien assimiler, pour corser le sujet, pour « faire bien » et « frapper fort », mais sans avoir le souci d'être véridique, de reproduire vraiment un « moment » de notre civilisation.

A examiner de près la vie de Balzac, ses rares déplacements, le peu d'impressions que lui laissent ses voyages, l'énorme labeur qui l'absorbe, auquel il subordonne tout, le cercle géographique et historique relativement étroit où *la Comédie Humaine* évolue, la qualité de ses amours où nous sentons toujours une part de calcul et d'intérêt plus ou moins conscients, nous n'y trouvons, à vrai dire, rien de prodigieux. Mais c'est bien son œuvre, parlant une langue nouvelle, adhérant à toute la surface de son temps, véritable « somme » d'une époque et représentant l'un des plus gigantesques efforts de toute la littérature, qui nous paraît tenir du miracle.

Tout notre romantisme s'en trouve tonifié ; c'est grâce à elle que la littérature française du XIX^e^ siècle peut faire si belle figure en face des autres ; c'est par Balzac que s'exerce alors notre influence sur l'étranger, car s'il fait des emprunts à tous les écrivains européens, il marque les

matériaux qu'il réunit ainsi de sa patine originale et puissante, et il les leur renvoie, revus, enrichis, chargés d'un nouveau potentiel de vie.

Comment un tel homme, si « fort » en affaires, dont le regard pénétrant voit à travers les autres, qui entend littéralement penser ceux qui l'approchent, a-t-il si peu réussi sa propre vie, si piètrement traité avec ses éditeurs, si mal tenu ses propres comptes ? C'est ce que nous espérons examiner quelque jour, car cette singulière contradiction nous paraît poser un captivant problème.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

AVANT-PROPOS 9

CHAPITRE I. — Le règne de l'argent. — Le milieu 23

— II. — Le règne de l'argent. — Les profiteurs et les victimes 37

— III. — La faillite Birotteau 59

— IV. — Le « puff » Nucingen 87

— V. — Balzac industriel 105

— VI. — Balzac à la campagne 135

— VII. — Balzac prospecteur de mines ... 151

Imp. Ed. JOLIBOIS, S.A.R.L. — Bar-le-Duc.

843.73Z
B78

Balzac

S0-DTZ-548